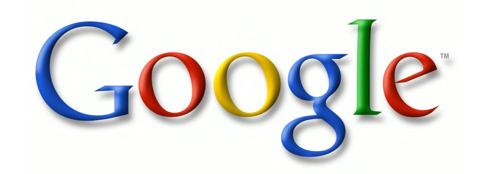
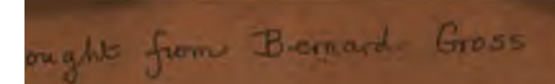





ought from Bernard Gross


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



£18

1st edition

1st printing. Hist. du Chien de Brisquet ?

Not in B. Museum

" B. Nationale



NOUVELLES

VIEILLES ET NOUVELLES

PAR

CHARLES NODIER

TOPFFER, LE COMTE DE PEYRONNET

ET A. DUDLEY

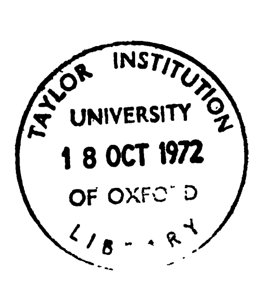
PARIS

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS,

QUAI MALAQUAIS, 15.

HEUGUET, place St-Germain-l'Auxerrois, 43.

M DCCC XLIII.



NOUVELLES

DE CHARLES NODIER.

LES PROSCRITS.

Le souvenir des douleurs passées a quelquefois autant de douceur que celui d'un ancien ami.

Ma vie fut agitée par les orages du malheur, mais elle s'y est accoutumée ; elle trouve aujourd'hui sa force dans ses chagrins. Aujourd'hui, j'aime à m'entretenir de mes revers comme un vieux soldat aime à montrer du doigt, sur la carte, la position où il fut blessé.

Cependant, je n'ai point formé le dessein orgueilleux d'écrire pour la réputation. A vingt ans, j'ai beaucoup vécu, beaucoup souffert, beaucoup aimé, et j'ai fait un livre avec mon cœur.

Ne me lisez point, génération d'heureux, qui allez

parcourir une carrière embellie par les prestiges de la fortune; entourez votre existence de tableaux riants et gracieux. J'ai vogué sur une mer infidèle, et je n'ai vu que des écueils.

Ne me lisez point, femmes jolies, qui souriez à l'essaim brillant de vos jeunes adorateurs, et qui n'occupez le présent qu'à compter les jouissances du passé, qu'à épier le bonheur de l'avenir.

Roses du matin, balancez-vous au souffle des zéphyrs sur vos tiges parfumées. Stella étoit une rose comme vous, mais elle s'épanouit sous un soleil brûlant, et elle mourut.

C'est pour vous que j'écris, âmes sensibles, qui avez été froissées de bonne heure par le choc des passions, et qui vous êtes longtemps nourries des leçons de l'infortune.

Vous n'avez trouvé autour de la jeunesse confiante que séduction et perfidie. Les regrets douloureux vous ont suivies dans l'âge mûr; la société vous a rebutées; les hommes vous ont haïes, et vos douces erreurs se sont effacées comme le rayon fugitif qui suit de loin la rame et s'efface derrière elle.

Venez sur mon cœur; je vous aimerai, j'adoucirai vos chagrins en les partageant, et nous pleurerons ensemble, s'il nous reste des pleurs à verser.

J'avois vingt ans; les dernières fleurs s'étoient épanouies aux derniers rayons du mois de mai, et je laissois

la chère patrie. Ce génie funèbre qui planoit sur la France épouvantée, enveloppoit dans ses immenses proscriptions toutes les époques de bonheur : la jeunesse et le printemps.

Oh! si j'écrivois comme je sens, je dépeindrois en traits rapides les convulsions de ces jours de deuil, et vous frémiriez du souvenir de vos propres maux; mais je n'accuserois point la Providence comme cette foule injuste et irréfléchie qui aime mieux calomnier le ciel que de chercher la vérité.

Les révolutions sont de grandes maladies qui affligent l'espèce humaine et qui doivent se développer à des temps marqués. C'est par elle que les nations se purifient et que l'histoire devient l'école de la postérité.

Non, sans doute, ce bouleversement n'est point un ouvrage de ténèbres, préparé dans l'ombre de quelques nuits par une poignée de fanatiques et de séditieux; c'est l'ouvrage de tous les siècles, le résultat essentiel et inévitable de tous les événements passés, et pour que ce résultat ne fût point produit, il auroit fallu que l'ordre de l'univers fût violé.

Gémissez encore, gémissez toujours, vous qui avez perdu, au milieu des horreurs de ce fléau, les objets de vos plus chères affections, mais ne murmurez plus la vengeance; élevez des cyprès sur la tombe de vos parents assassinés, et n'y sacrifiez point de victimes humaines : les Mânes sont des dieux paisibles qui ne s'abreuvent pas de sang.

Pardonnez : c'est l'acte le plus juste, comme le plus doux de la puissance : je crois d'ailleurs qu'il y a peu de coupables. La fièvre et les passions rendent furieux, mais les hommes ne sont méchants que quand ils sont malades.

J'arrivai au pied de la montagne, et je vis sur le revers le clocher de Sainte-Marie qui se perdoit dans les sapins. Je m'assis sur un tronc d'arbre que l'orage avoit renversé, à quelques pas d'un ruisseau qui descendoit à travers les fentes d'un rocher et qui s'égaroit au loin dans le vallon.

Est-ce un si grand mal, m'écriai-je, de quitter ainsi les villes et de se trouver seul avec soi-même?

Je suis libre, et rien ne contraint ma pensée, ajoutai-je avec fierté; elle est indépendante comme l'air que je respire.

Ces bois qui s'élèvent en amphithéâtre sur une terre agreste renferment peut-être quelque cabane hospitalière. J'y coucherai sur une natte que j'aurai tissue, et je m'y nourrirai d'aliments simples que j'aurai apprêtés. Je n'y goûterai point ces plaisirs tumultueux qui émoussent la sensibilité sans la satisfaire; mais rien ne troublera mon repos, et je jouirai d'une douce paix, tandis que mes semblables se déchirent pour de vagues abstractions.

J'appuyai ma tête sur mes mains, et je sentis rouler dans mes yeux une larme de douleur; je les relevai vers le ciel; elle devint une larme de reconnoissance. Il étoit

cinq heures du soir, le ciel étoit pur; la lumière du soleil trembloit dans le feuillage et étinceloit sur la neige des hautes montagnes; on n'entendoit d'autre bruit que le frémissement de la bruyère, et ce calme vaste et profond étoit en harmonie avec mon cœur.

Je n'étois point une victime illustre, et mon nom se perdoit dans la foule des proscrits; mais je rêvai la gloire de Barneveld et de Sidney, et mon âme s'éleva.

Il y a des instants où le sang coule avec plus de vitesse, où le cœur bat avec plus d'activité, où une douce chaleur anime tous les organes; les facultés s'augmentent; l'imagination s'embellit; les sensations se pressent et se confondent; on vit plus vite et on vit mieux.

J'étois dans un de ces moments d'exaltation, et il me sembla que la nature étoit un immense domaine, dont j'avois été longtemps banni et que je venois de reconquérir.

Je me levai, et je suivis les bords du ruisseau en remontant vers sa source; son murmure entretenoit dans mon âme une langueur délicieuse, et le sentiment de mon existence étoit centuplé. Je n'aurois peut-être pas rendu raison de la douceur de ces émotions, mais elles étoient vives et pures; aucun objet ne m'occupoit particulièrement, mais tous affectoient agréablement mes sens; enfin, je ne pouvois pas suffire à toutes mes

sensations, elles m'oppressoient avec quelque douceur, et mon cœur éprouvoit cette espèce d'étreinte qui le resserre sans le blesser.

Dans un endroit où le bois, devenu plus épais, déroboit à ma vue le cours du ruisseau, je m'appuyai contre un sapin, et je soupirai; toutes les puissances de mon âme s'élevoient vers le Créateur, et j'avois besoin de lui rendre une solennelle action de grâces.

Repos et bonheur! dis-je tout haut.

Pauvre Frantz, plus de repos, plus de bonheur! répondit une voix touchante.

Il y a donc des êtres souffrants! m'écriai-je. Ma félicité étoit si complète, que son expansion auroit dû remplir toute la nature!

Je m'approchai, et je vis, assis sur un quartier de roc détaché de la montagne, un jeune homme qui paroissoit avoir vingt-cinq ans; ses cheveux blonds tomboient sur ses épaules, sans apprêts, mais sans désordre : sa figure étoit intéressante comme sa voix. Une longue habitude de chagrin l'avoit flétrie, sans lui ôter son expression naturelle de noblesse et de fierté. On voyoit, à l'altération de ses traits, qu'ils avoient été autrefois fatigués par la douleur et par les larmes; mais sa physionomie exprimoit le calme d'une tristesse réfléchie : ce n'étoit plus là cette douleur violente et fougueuse qui dévore elle-même; c'étoit le caractère de la mélancolie qui gémit sur un tombeau.

J'avois eu tout le temps de faire ces réflexions, car

nous nous regardions l'un et l'autre sans nous parler. J'ai remarqué que lorsque deux hommes qui doivent s'aimer se rencontrent pour la première fois, leurs âmes s'élancent dans leurs yeux par un mouvement simultané, se cherchent, s'étudient, s'interrogent pour se juger. J'avois déjà apprécié Frantz dans cette contemplation silencieuse; je trouvai ses yeux, et j'y lus une expression si éloquente, que je sentis, à n'en pas douter, que nous étions faits l'un pour l'autre; et ce n'étoit point l'effet d'une vague prévention, mais celui d'une conviction irrésistible et profonde qui me crioit : Embrasse le frère que la Providence t'a choisi!

Qui oseroit en douter? elle a fourni abondamment à tous nos besoins : elle a placé sur les arbres le fruit qui nous nourrit et qui nous désaltère; elle nous a donné la laine des animaux pour nous vêtir, l'ombre des bois pour nous préserver des feux du soleil, et dans cette multitude de soins généreux, elle auroit oublié de nous préparer un ami!

Ne vous y trompez point : ce n'est pas sans but qu'elle a combiné, avec un si parfait accord, toutes les parties de deux organisations différentes, et dussiez-vous ne considérer mon système que comme le paradoxe d'un cœur qui cherche à se rattacher à la vie par le plus doux des liens..... oui, je soutiendrois contre tous les rêveurs de votre métaphysique désespérante, que chaque fois que l'esprit créateur a formé deux êtres qui se conviennent, il les destinoit à se réunir et à s'aimer,

Je ne sais pas si les idées de Frantz s'exerçoient sur les mêmes raisonnements, mais son âme comprenoit la mienne; et, au même instant, nous faisions tous les deux un mouvement involontaire l'un vers l'autre, pour nous embrasser. Une réflexion rapide repoussa ce mouvement en nous-mêmes. Chez moi cette réflexion tenoit aux bienséances du monde; chez Frantz, elle étoit produite, peut-être, par la défiance du malheur.

Je m'assis à ses côtés..... Je le regardai avec intérêt et je répétai ses paroles avec effusion.....

Plus de repos, plus de bonheur....

Jamais, répondit Frantz.

Jamais! Cela est affreux de désespérer ainsi de l'avenir, et d'avoir usé toutes les probabilités du bonheur à la fleur de ses années. Ce sentiment me glaça.

Frantz s'en aperçut et fut touché de ma pitié. J'ai beaucoup souffert, ajouta-t-il, mais je ne souffre plus... Et il s'efforça de faire passer dans mon âme un sourire consolateur, comme pour s'excuser de m'avoir affligé.

Il est barbare d'interroger les malheureux, et de rouvrir des plaies encore saignantes, par une compassion indiscrète; mais il y a des regards qui ont une signification plus étendue que tous les mots de nos langues imparfaites, et Frantz m'avoit compris.

Beaucoup souffert, reprit-il, en croisant ses mains sur sa poitrine gonflée et en soulevant lentement ses paupières: j'ai vécu dans les villes, et les plaisirs qu'on y achète à si haut prix ne sont que de hideux sque-

lettes sous des habits somptueux. J'en ai cherché d'autres dans mon cœur, mais mon cœur étoit simple et confiant, et mon cœur a été trahi....

L'amour!.... Il prononça ce mot avec un soupir; sa figure s'anima, ses yeux s'égaroient, ses muscles étoient crispés, et sa voix s'éteignit dans les sanglots.

Et l'amitié? dis-je, en posant ma main sur mon cœur, qui battoit avec précipitation....

Reste-t-il des amis à ceux qui souffrent? dit Frantz.

Oh! si j'avois été son ami!

Je l'étois déjà! Frantz laissa tomber sur ma main une larme brûlante.

Nous nous étions entendus, et nous n'avions plus rien à nous apprendre.

La mère de Frantz nous surprit; elle cherchoit son fils avec une tendre inquiétude; et, dès qu'elle l'aperçut, elle vint à lui sans me voir.

J'étois bien aise qu'elle ne me vît pas; ce doux épanchement des affections les plus pures ne veut pas avoir de témoins.

Frantz combloit sa mère de caresses.

Ce spectacle m'émut, mais il ne m'étonna pas : les malheureux aiment mieux; la mélancolie est plus tendre, plus confiante, plus communicative que le plaisir, si toutefois la mélancolie n'est pas le plaisir de ceux qui n'en ont plus.

Comme j'étois ému! si la puissance divine m'avoit

transporté dans ce moment aux genoux de ma mère, comme je les aurois doucement pressés! Comme j'aurois imprimé sur ses pieds des baisers respectueux! Jamais je n'ai gémi avec plus d'amertume sur les chagrins dont j'ai quelquefois troublé son sommeil. Jamais je n'ai senti plus vivement la douceur de cette piété délicieuse, qui seroit un bonheur, quand la reconnoissance n'en auroit pas fait un devoir.

Que je le plains, ce malheureux qui est emporté par les tempêtes de la vie, loin du seuil de ses foyers paternels, et qui est abandonné à lui-même dans un monde inconnu! Quand son cœur est navré par la douleur et qu'il ne saura plus où reposer sa tête, il dira : J'aurois reposé ma tête sur le sein de ma mère!.... et il gémira de l'avoir quittée, et il mourra, peut-être, sans qu'elle ait pu rafraîchir son sang par un baiser réparateur!

O ma mère!

La mère de Frantz fut frappée de cette exclamation involontaire, et se tourna du côté où j'étois assis.

Le caractère de la bonté étoit empreint dans sa physionomie d'une manière si respectable, que le sentiment que sa vue fit naître en moi se confondit, sans que j'y pensasse, avec le souvenir de ma mère. — Je me levai et je m'inclinai.

Vous n'avez qu'un fils? lui dis-je.

Un seul, me répondit-elle; et toute son âme se fixa sur Frantz.

— Au nom du ciel! ayez deux fils...

La mère de Frantz me regarda avec attention.

Ne rebutez pas ma prière, lui dis-je; donnez un asile au malheur et un frère à Frantz.

Elle me sourit tendrement, et s'appuya sur moi pour retourner à la chaumière.

Dites-moi, fiers dominateurs du monde, si jamais une aussi noble candeur consacra vos traités? Je viens d'acquérir un bien plus précieux mille fois que tout l'éclat de votre puissance, et il m'est garanti par le sourire d'une pauvre femme!

Tandis que vos âmes hautaines font dépendre l'univers de leur orgueil, et le tourmentent de leurs caprices, la nature fait ici des alliances que vous n'avez pas prévues et qui ne sont ratifiées que par le malheur, mais qui survivront peut-être à votre pouvoir et à votre nom.

J'ai un frère, dit Frantz en passant ses bras autour de mon cou.

Oui, la solitude est une amie qui rend à l'âme sa première trempe, son empreinte effacée par les frottements du monde; mais c'est une amie qui ne lui suffit pas; nous ne retournons à elle que dans nos revers, et quand les douces communications de la société nous sont interdites. L'homme n'est point né pour être seul, comme les bêtes farouches du désert, sans autres relations que celles qui lui sont prescrites par ses besoins, sans autre intérêt que celui de son existence; et qui-

conque a pû soutenir cette doctrine désolante, est un blasphémateur qui déshonore l'humanité, ou un sophiste qui se joue de sa raison.

Un instant auparavant, j'avois été heureux de ma solitude, mais la joie de ma liberté se seroit rapidement dérobée à moi et je n'aurois plus trouvé que du vide dans mon cœur.

Il n'y a de jouissances que celles qu'on peut répandre; on ne multiplie son bonheur qu'en multipliant ses liens, et celui-là seul a été fortuné sur la terre, qui peut y laisser beaucoup de regrets.

J'ai cherché souvent à me représenter un homme, jeté par la tempête sur les bords d'une île sauvage et séparé de tous les autres, sans espérance de les revoir.

Tantôt il marche tristement sur les rivages abandonnés, craignant de laisser tomber ses yeux sur ces campagnes sans culture que jamais une main industrieuse n'a rendues fertiles.

Tantôt il reste debout, contemplant la vaste étendue des mers, et pendant qu'il calcule cet immense obstacle qui le sépare de tout ce qu'il a aimé, un soupir douloureux s'échappe de son cœur en le brisant.

Quelquefois il croit apercevoir un vaisseau qui déploie ses voiles dans le lointain; il y attache ses regards; il se couche sur la terre; il retient son haleine; il espère.... il hésite.... il prie; et quand le soleil à son coucher vient dissoudre ces formes fantastiques, il

voudroit les saisir encore, et prolonger jusqu'au lendemain l'erreur qui le séduit.

Souvent il écrit sur le sable, avec un bois difficilement aiguisé, le nom de ses parents, de ses amis, de sa maîtresse, qu'il a perdus pour toujours. Souvent il le prononce; il s'entretient avec leur mémoire chérie; et quand l'écho répète sa voix, il croit les avoir entendus.

Quand un sommeil profond a calmé, durant quelques heures, l'agitation de ses pensées, il se réveille et les appelle encore.... Un songe bienfaisant l'avoit ramené dans sa famille inquiète; il avoit vu les douces larmes de sa sœur bien-aimée et il lui semble que leur trace humide mouille encore son sein.

Il pleure aussi, mais ses pleurs tombent dans la poussière. — Il est seul!

Bientôt je le vois couché sur un sable aride, immobile d'accablement et de douleur, et souffrant les longues angoisses de la mort. La maladie a creusé ses joues; ses yeux sont sanglants; sa poitrine est soulevée par une respiration pénible; ses lèvres, desséchées par une soif ardente, exhalent une haleine enflammée; et quand il sent que tous les ressorts de son existence vont être rompus, il promène autour de lui un coup d'œil sinistre qui regrette de ne pas trouver un ami.

Un ami lui auroit préparé un lit de mousse; un ami auroit exprimé dans sa coupe le suc des plantes salutaires; un ami auroit jeté sur lui son vêtement pour le garantir des feux du soleil et de la fraîcheur de la rosée;

les soins d'un ami embellissent la mort; mais il est seul.

Le mouvement de son cœur se précipite, s'interrompt, s'arrête.... son sang brûle, et puis se glace, et reste suspendu dans ses veines; sa paupière tremble et se ferme; il dit : J'ai soif! et il expire, sans que personne lui ait répondu!

Quand le soleil se leva, j'étois devant la chaumière, sur une pierre qui servoit de banc.

La vue n'étoit pas étendue; ce n'étoit qu'à travers la cime des arbres et entre les pics des rochers, qu'on pouvoit distinguer au loin les belles plaines de l'Alsace, dont les limites indéfinies se confondoient avec les vapeurs de l'horizon. Les autres points étoient occupés soit par des groupes confus de pins et de mélèzes, soit par des rochers que le temps détache du sommet des montagnes et qu'il entasse au hasard.

L'œil de l'homme contemple avec un effroi religieux ces grands débris de la création; et l'if, qui étend sur eux ses branches horizontales, les couronne avec majesté. Les ruines de l'art sont imposantes; celles de la nature sont sublimes.

O que le culte du malheur est légitime! que les nobles infortunes sont imposantes! Qu'il est profond, le sentiment qu'inspire l'idée de la grandeur, alliée à l'idée de la destruction!

Je ne sais,... mais je comprends mal, je ne com-

prends pas l'homme qui voit sans émotion un vieux chêne brisé par la foudre, et qui donneroit sans respect l'aumône à Bélisaire.

Au reste, mon paysage n'auroit peut-être pas fourni une idylle à Gessner et un tableau à Claude Lorrain; mais il avoit ce charme solennel, inspirateur et consolant, qui endort la douleur, et qui agrandit les forces de la pensée.

Je reconnus que j'avois une âme. Frantz vint me rejoindre, et je sentis, en lui donnant un baiser de frère, que nous n'en avions qu'une à nous deux.

Je n'avois fait qu'entrevoir, la veille, l'intérieur de la chaumière; j'y rentrai avec lui; elle étoit simple, mais l'amour maternel y sourioit à l'amour filial; elle étoit habitée par la vertu; elle étoit ouverte pour l'hospitalité, et je la pris pour un temple.

Mes yeux s'arrêtèrent sur quelques ouvrages qui composoient la bibliothèque de Frantz.

Le premier des livres, la Bible, y avoit le premier rang; près d'elle y étoit placé le Messie de Klopstock: c'étoit le poëme de la religion à côté de ses annales; plus bas, je distinguai Montaigne, qui est le philosophe du cœur humain, entre Shakespeare qui en est le peintre, et Richardson qui en est l'historien; Rousseau, Sterne et un petit nombre d'autres venoient ensuite.

Frantz me pressa doucement la main, me regarda d'un air mystérieux, tira de son rayon une boîte d'é-

bène, l'ouvrit avec précaution et en ôta un volume enveloppé dans un crêpe.

Encore un ami, dit-il en me le présentant : c'étoit Werther. Je l'avouerai : j'avois dix-neuf ans, et je voyois Werther pour la première fois. Frantz secoua la tête et soupira. Je lirai ton Werther ! m'écriai-je.

Vois, dit-il, comme ces pages sont usées ! Quand ma raison se fut égarée et que je vins parcourir les montagnes, cet ami m'étoit resté ; je le portois sur mon cœur, je le mouillois de mes larmes, j'attachois tour à tour sur lui mes yeux et mes lèvres brûlantes ; je le lisois tout haut, et il peuploit ma solitude.

Oui, Frantz, je lirai ton Werther. — Nous le relirons ensemble, me dit Frantz. Nous l'avons relu souvent.

Un jour, je sortis seul avec Werther et je m'enfonçai dans le bois.

Pourquoi ce livre ne peut-il plus me suffire ? dis-je quelques jours après, en le refermant avec douleur.

Pourquoi mes plaisirs ont-ils perdu leur charme ? pourquoi n'aimé-je plus ni le bruit du ruisseau, ni le coucher du soleil, ni les innocents souvenirs de mon enfance ? Depuis que j'ai ouvert ce livre fatal, il me semble que je suis vêtu de la robe de Nessus, et que je ne respire qu'un air brûlant.

Je ne suis plus heureux !

Je m'assis sur la lisière du bois, et j'interrogeai mon cœur; j'avois besoin d'aimer; cette idée m'étonna comme une lumière inattendue, mais elle me soulageoit d'une longue oppression, et je respirai avec plus de liberté; bientôt je jetai un regard profond sur l'avenir, et je le trouvai entouré de tous les prestiges du bonheur; cette illusion enchanteresse s'étendit peu à peu sur le présent; elle donna un aspect nouveau à ce qui m'environnoit; le jour me parut plus pur, la campagne plus riante, le feuillage plus doucement ému; mon âme s'ouvroit à l'amour, et, sans doute, c'est naître encore une fois.

Chaque minute me révéloit d'autres sensations, m'apprenoit d'autres plaisirs; mon imagination rapide s'égaroit dans ses brillantes espérances et me berçoit de mille heureuses chimères. Déjà, ce n'étoit plus un rêve.... Je voyois la femme adorée qui alloit doubler mon existence.... Je la peignois des plus vives couleurs.... Je me plaisois à réunir en elle tous les attraits de la jeunesse et de la beauté, ornés par l'expression de la vertu; ses yeux respiroient la candeur et sa bouche la volupté; toutes ses actions respiroient la grâce.... Une pudeur naïve animoit son teint d'une couleur si douce!.... C'étoit encore l'innocence, et c'étoit déjà l'amour.

Je m'approchai, et je pus saisir jusqu'au désordre piquant de sa chevelure, jusqu'aux mouvements de son cœur qui soulevoit la gaze en palpitant.

Elle lisoit ; je fis encore quelques pas, et j'entendis le frémissement de la page qui glissoit sous ses doigts, le soupir que lui arrachoit une phrase touchante.... Je vis une larme qui tomboit le long de sa joue, et je me serois jeté à ses genoux, si je n'avois pas craint d'imiter Pygmalion en adorant mon ouvrage.....

Non ! ce n'étoit plus un rêve..... Je l'ai vue ; et dussé-je vivre plusieurs siècles, ce moment me seroit toujours présent..... Je la verrois toujours là, comme je la vis la première fois, quand elle souleva sur moi sa paupière et que mes yeux fixés trouvèrent son premier regard.... Et maintenant, que j'ai été brisé par tant de douleurs ; maintenant, que je nourris de si pénibles regrets, et qu'un nuage funèbre obscurcit mes souvenirs, je crois toujours la voir comme je la vis ce jour-là.....

C'est là qu'elle étoit assise, au bas de ce petit champ, sur le revers du coteau, près de ce buisson d'églantier. Quand elle me vit, elle laissa tomber son livre sur ces genêts ; la vieille Marthe étoit debout derrière elle ; je m'approchai avec émotion..... Stella sourit pour me rassurer, et je fus plus troublé qu'auparavant. Marthe se pencha vers Stella, s'appuya sur sa bêche, et dit tout bas : Proscrit, peut-être, — Oui, proscrit !

Si tous les êtres vivants qui habitent l'espace s'étoient accordés dans ce moment pour me saluer roi, ils auroient moins flatté mon orgueil que cette femme en me saluant proscrit.

Oui, répondis-je, proscrit.....

Mais, ajoutai-je, c'est ici qu'est le bonheur !

Avec un cœur pur, et des souvenirs qui ne reprochent rien, le bonheur est partout, dit Stella. — Je le pense aussi; ce n'étoit point cela cependant que j'avois voulu dire, et elle s'en aperçut. Elle ne m'invita point à m'asseoir auprès d'elle, mais elle fit un léger mouvement de côté pour me donner une place; je m'assis; je la touchai, et un frémissement inconnu parcourut toutes mes veines. Le vide de mon cœur étoit rempli.

Quoique nous ne nous fussions jamais vus, il sembloit que nous avions beaucoup de choses à nous dire, et nous nous taisions pourtant.... Stella étoit émue, embarrassée, attendrie, peut-être.... elle cherchoit une diversion, et sa main ramena son livre sur ses genoux; il s'ouvrit à l'endroit où Werther voit Charlotte pour la première fois, car c'étoit Werther; j'attachai ma vue sur cette page, et je la reportai sur Stella. Stella soupira.

Werther aussi, dis-je en lui présentant le volume de Frantz. — L'ami des malheureux, dit Stella... Vous avez donc aimé? repris-je vivement; et cette question étoit si irréfléchie que j'en rougis. Stella ne répondit pas; elle détacha de l'églantier une rose sauvage et l'effeuilla. Quand elle ramena sur moi ses yeux, elle vit sans doute au trouble qui m'agitoit que j'avois deviné sa funeste allégorie, et elle serra ma main avec tendresse,

car les malheureux aiment qu'on les devine. Je recueillis les feuilles de rose et je les déposai sur mon cœur ; il y a longtemps qu'elles sont flétries, mais elles sont encore là avec un de ses gants, sa romance et son ruban vert.

Quand le soleil se coucha derrière la montagne, Marthe avertit Stella qu'il étoit temps de retourner à la chaumière ; j'aurois donné un empire pour accompagner Stella, mais j'aurois mieux aimé perdre mille fois la vie que de lui déplaire ; je la consultai par un regard discret, et elle sembla me répondre : Pourquoi pas ? — C'est que la défiance est étrangère aux nobles âmes.

J'ai peu goûté les faveurs de l'amour... Je sais qu'il en est de brûlantes qui suspendent toutes les facultés, qui enivrent tous les sens, qui jettent la vie dans une extase délicieuse, et qui font briller sur nous une lueur d'apothéose... Mais je doute que l'amour ait rien de plus doux que ces plaisirs délicats et purs qui sont encore le désir et qui sont déjà le bonheur. La jouissance a quelque chose d'amer et de douloureux ; plus elle est parfaite, plus elle est accablante ; quand on la goûte, on n'a pas la force de la saisir, et dès qu'on peut la saisir elle s'évanouit : c'est une flamme qui dévore et qui s'éteint. Oh ! je regrette bien plus l'instant où Stella gravissoit avec moi le sentier difficile de la chaumière ! elle étoit appuyée sur mon bras qui pressoit le sien ; son haleine effleuroit ma joue ; je respirois sa vie, et nos

âmes se confondoient dans une étroite union de pensées. J'étois si heureux !

La chaumière étoit environnée de chèvrefeuilles et de cytises en fleurs qui la déroboient à la vue ; l'intérieur étoit simplement orné ; mais cet ameublement modeste n'étoit pas sans élégance ; il y avoit même du luxe dans la chaumière de Stella, le luxe de l'infortune qui s'entoure des arts consolateurs. J'y remarquai une harpe, des livres, de la musique et quelques dessins qui représentoient les plus beaux sites de la montagne. — Je m'en étois douté. — Proscrite aussi, dis-je tout bas. — Elle m'interrompit en imposant sa main sur ma bouche.... Mes lèvres avoient touché sa main !...

Il étoit tard ; je demandai la permission de revenir. — Souvent, dit Stella. — Tous les jours, répondis-je. — Bientôt, reprit-elle. — Oh ! demain.... et la nuit me parut si longue !

Je partis, et ses yeux me suivirent jusqu'à ce que je fusse rentré dans le bois.

C'étoit une nuit poétique....

Le sapin agité par le vent, l'eau qui tomboit des rochers élevés, la tourterelle qui pleuroit dans les feuillages, tout parloit de Stella.

Quand je fus arrivé à la chaumière, j'ouvris ma fenêtre ; je prononçai doucement son nom, et je crus que toute la nature l'avoit entendu !

Mais, si elle en aimoit un autre! Non, ce fatal soupçon ne flétrira point mon bonheur! je repousserai ces illusions qui font mourir. Stella n'a pas encore aimé.

J'arrivai près de l'églantier. Je cueillis une rose et je l'effeuillai sans dessein. J'en cueillis une autre, puis une troisième, et je dépouillai tout l'arbrisseau. Je me rappelois cette réponse muette de Stella. Je cherchois à me reporter au moment où elle l'avoit faite, et j'étudiois de loin son âme, pour expliquer l'emblème mystérieux qui m'avoit paru si simple la veille. Il est probable, dis-je, en repoussant avec dépit les roses que j'avois jonchées sous mes pieds, il est probable que je l'avois mal devinée.

Depuis l'instant où je l'avois quittée jusqu'à celui-là, je n'avois formé d'autre désir que celui de la revoir; et quand j'aperçus la chaumière, je fus frappé d'une crainte involontaire et d'un tressaillement de terreur. Je restai immobile d'effroi, comme si j'eusse lu à la porte de cette demeure paisible, habitée par une créature angélique, l'inscription de l'enfer.

Quelle est donc la nature de ce vague pressentiment qui fait apparoître autour de nous les malheurs de l'avenir et qui prévoit les arrêts de la destinée, pour nous punir d'une peine absente?

Stella étoit assise et dessinoit. Je m'avançai sur la pointe du pied et je m'arrêtai derrière elle. Elle se retourna et me salua d'un sourire. Mon trouble étoit un

peu calmé, ou plutôt il avoit fait place à un trouble plus doux ; mais le sourire de Stella m'anéantit.

Il y a dans l'amour une crise turbulente et fiévreuse qui ébranle fortement toute l'âme, qui absorbe toutes les impressions ordinaires. Les idées incertaines et confuses ne laissent plus de traces dans la mémoire, le corps s'affaisse, les yeux se voilent, le sang tourne et se précipite en bouillonnant vers le cœur....

Vous n'êtes pas tranquille? me dit Stella.

Je saisis sa main, et l'éclair n'est pas plus prompt que l'impression qui confondit toutes nos pensées.

Je fis quelques pas dans la chambre, et je vins m'asseoir à ses côtés.

Elle avoit les yeux fixés sur son dessin : j'y fixai les miens, car je n'osois plus les tourner sur elle, et je trouvai quelque douceur à voir ce qu'elle voyoit ; il me sembloit que ses regards y laissoient une empreinte particulière qui parloit à ma pensée, un caractère secret que je savois lire. Quel fut mon étonnement quand je reconnus dans ce dessin l'esquisse de notre première entrevue au bas du petit champ de Marthe !

— Quoi ! dis-je, Stella s'occupoit.....

— Le point de vue est agréable, dit-elle en rougissant.

— Et l'imitation ravissante !

— Je vous la destinois, répondit-elle.

J'écrivis au bas : ***Souvenir*.....** et la plume s'échappa de mes doigts.

Souvenir d'amitié, dit Stella, et elle écrivit. Si elle n'avoit pas donné le change à mes transports, j'allois tomber à ses pieds.

Elle s'approcha de sa harpe; elle en tira des sons touchants qui apaisèrent le tumulte de mes sentiments et qui firent succcéder à cette frénésie pénible une émotion profonde. Jamais je n'ai entendu de la musique sans me croire meilleur... J'essayai d'envisager Stella, et le sentiment qu'elle m'inspira fut pur comme elle. L'expression céleste qui animoit sa figure et qui étoit répandue sur toute sa personne, auroit contraint au respect, par l'ascendant de la vertu, les cœurs les plus dégradés. Je sentis que j'étois tranquille, et quand elle eut quitté sa harpe, j'écoutois encore.

L'attendrissement dispose à la confiance et une minute d'abandon franchit toutes les convenanees de la société. Je lui parlai de mes parents, de ma sœur, de Frantz; nous pleurâmes ensemble, car nous apprenions que nous ne pouvions plus nous passer l'un de l'autre.

On s'aime si vite quand on n'est que deux dans le monde et qu'on a besoin d'aimer!

Lorsque l'ardeur du soleil fut un peu tempérée par l'approche du soir, nous sortîmes de la chaumière et nous nous promenâmes dans les environs.

Il y a dans la montagne une grande fleur, qui ne croît guère que dans les endroits escarpés et parmi les sables; c'est l'ancolie, dont les urnes bleues, suspendues à une tige frêle et élancée, retombent tout à coup vers la

terre, comme si elles étoient fatiguées de leur poids, et cette plante est l'emblème d'une vie qui a cessé d'être heureuse. Stella aimoit cette triste fleur, et elle me la fit remarquer qui se penchoit sur le roc.

Je gravis jusqu'à elle et je la cueillis ; mais à mon retour, comme les pierres mal assurées cédoient sous mes pas, je me retins à des ronces qui me blessèrent légèrement, et une goutte de mon sang tomba sur l'ancolie : je voulois la rejeter.

Stella s'en empara vivement et l'attacha à son sein.

Un jour j'étois sorti de bonne heure, et je marchois au hasard dans le bois. Frantz m'aperçut et vint à moi ; mais j'étois trop à Stella pour rien voir. Il saisit ma main : Tu souffres, dit-il. — Je portai la sienne sur mon sein. — Tu aimes, ajouta Frantz : et il me considéra avec une pitié inquiète.

Oui ! tu aimes ! oh ! malheur à toi, malheur à tout ce qui aime dans la nature !

Son cœur étoit brisé ; le son de sa voix avoit quelque chose de douloureux, et quand l'écho répéta cette imprécation comme un gémissement lugubre, un frisson d'épouvante glaça mon sang.

— Oui, malheur à tout ce qui aime ! connois-tu cette passion funeste qui brûle, qui dévore, qui use la vie, qui fait mal partout ? as-tu déjà posé tes lèvres sur cette coupe d'amertume ?

Comme toi, quand le premier éclair de l'amour vint échauffer mes sens, je souris à l'avenir, et je m'endormis dans mon bonheur; mais c'étoit un rêve d'enfant, car il n'est point d'amour heureux sur la terre.

Tu sauras comme il est contrarié par tous les événements, comme il est froissé par tous les orages, comme il semble frappé par le destin d'un éternel anathème!

Tu verras comme tout est conjuré pour empoisonner sa pureté, pour souiller son éclat, pour changer ses douceurs en angoisses!

T'es-tu jamais représenté ta bien-aimée, couchée sur un lit de mort, luttant contre la douleur qui la poursuit, contre le trépas qui la presse, cherchant à ressaisir l'existence qui lui échappe, soulevant vers toi une main qui ne te trouvera plus, tournant sur toi un regard qui ne pourra plus te voir, et exhalant un soupir qui ne sera plus suivi d'un soupir?

Arrête, Frantz, m'écriai-je, tu me déchires.

— Oh! si tu avois connu les fureurs de la jalousie, si tu avois gémi sur l'amour trompé, et que tu pusses comparer à ces tourments la foible douleur de pleurer sur une maîtresse qui n'est plus.....

Ecoute bien! être séparé de la moitié de son âme par la plus noire des perfidies; interroger un cœur qui ne se souvient plus de ce qu'il a senti; renfermer ses larmes dans son sein, tandis que celui de l'infidèle frémit

de volupté sous les lèvres d'un nouvel amant; languir abandonné quand elle existe pour un autre; être seul, quand elle est deux! voilà le comble de l'infortune!.... Et, réfléchis un moment! qui sait si maintenant elle n'a pas déjà accueilli un rival?..... Qui sait si elle ne le couronne pas des fleurs que tu cueillois hier pour elle, et si elle ne palpite pas d'amour dans ses bras?....

Frantz, dis-je en le repoussant, laisse-moi! tu m'as blessé.....

Tu ne m'aimes plus! dit Frantz.....

— Non, je ne t'aime plus..... — et je me maudis pour cette imposture; mais Frantz étoit déjà loin.

Ce tort pèse cruellement sur mon cœur! il souffroit et je l'ai maltraité.... Sa raison étoit altérée, et j'ai aigri son mal; depuis deux jours il erroit dans la montagne.... il avoit oublié son asile, et je ne lui ai pas tendu la main d'un ami..... J'ai insulté à ses chagrins, et je l'ai repoussé avec dureté..... Qu'il est affreux d'être coupable envers ceux que l'on aime, et combien ce souvenir oppresse!

Il m'a pardonné depuis, mais je ne me pardonnerai jamais. Frantz, hélas! cette larme est encore une larme de repentir!

Il fut longtemps absent; tous les soirs, je l'appelois, il ne répondoit pas; je rentrois seul, et je cachois mon trouble à sa mère.

C'étoit par une belle soirée du commencement de

septembre; trois mois s'étoient écoulés depuis le jour où je vis Stella pour la première fois au bas du petit champ de la vieille Marthe. Je m'arrêtai où je l'avois vue, je m'assis où elle avoit été assise; je me rappelai les premières paroles qu'elle m'avoit adressées; je les répétai tout haut; j'aperçus l'églantier, je détournai les yeux, je me levai, et j'allai à la chaumière. Il faisoit nuit; cependant il n'y avoit personne, et jamais il ne m'étoit arrivé de trouver la chaumière déserte, à moins que Marthe et Stella ne fussent dans le petit champ. J'étois bien sûr qu'elles n'y étoient point, mais j'y retournai, et je fus affligé comme si je m'étois attendu à la voir.

Il n'étoit point de danger que mon imagination ne prévît, n'exagérât. Tantôt je craignois que ses persécuteurs n'eussent découvert sa retraite, et cette idée ranimoit ma haine pour eux. Tantôt je tremblois qu'elle n'eût été attaquée par un animal féroce, ou surprise par un brigand : il n'y en avoit point, mais si Stella en avoit rencontré!

Je marchois, préoccupé par mille craintes, quand je distinguai à quelques pas de moi une lumière dans le feuillage; je m'avançai et j'entendis un léger mouvement. J'avois entendu bien des fois un bruit pareil à celui-là, mais ce bruit n'avoit jamais retenti comme cela dans mon cœur; c'étoit le frémissement de la robe de Stella.

La lampe étoit suspendue à un if; elle jetoit sur

Stella une clarté mourante, qui l'entouroit d'une pâle auréole, descendoit le long de sa robe en reflets tremblants et s'éteignoit derrière elle.

Stella étoit à genoux, immobile, le front prosterné, les mains jointes, dans l'attitude de la résignation et de la prière ; quelquefois seulement, elle adressoit au ciel un regard, un soupir et une larme.

La vieille femme étoit à ses côtés, l'œil fixé sur son rosaire, et un rayon de la lampe éclairoit ses cheveux blancs.

Stella m'entendit ; elle se tourna vers moi, et me fit un signe de la main pour me réduire au silence : j'étois à genoux.

Il y avoit longtemps que je n'avois prié et je sentis que cela me soulageoit ; cette douce communication avec Dieu pénétroit mes sens, élevoit mon âme, purifioit mes pensées, et appliquoit à mes douleurs un baume consolant.

Je suis loin de professer cette dévotion exclusive et mal entendue qui repousse l'homme trompé et qui condamne l'erreur comme le crime. Je sens que je pourrois voir un athée sans horreur.... mais je ne le verrois pas sans pitié ; il est assez à plaindre, le malheureux, qui ne connoît pas le charme de la prière !

– Dieu nous a entendus, dis-je à Stella quand la prière du soir fut achevée ; ce n'étoit pas un spectacle indigne de lui que cet hommage consacré par la double solennité du malheur et de la nuit, et offert par deux

proscrits à une religion proscrite ; il nous a entendus et sa bénédiction est tombée sur nous.....

Stella me montra du doigt une fosse nouvellement couverte de gazons et de fleurs.

Elle aussi, dit Stella, elle nous a entendus, et sa bénédiction est-elle tombée sur nous?

La lumière devint plus vive un moment et s'éteignit tout à fait.

Nous revînmes à la chaumière sans prononcer un seul mot. Quand nous fûmes arrivés, Stella s'assit et me regarda fixement ; elle avoit conservé quelque chose de la divinité avec qui elle venoit de s'entretenir ; je baissai les yeux et je l'écoutai en silence.

Mon ami, dit Stella, je n'ai pas toujours été seule dans ces montagnes, j'ai eu une mère.

Elle alloit pleurer ; elle regarda le ciel.

Elle m'avoit accompagnée dans ce triste exil, continua Stella, et nous nous tenions lieu du monde ; elle est morte. Il y a un an que nous lui creusâmes cette fosse, et que je restai seule.

Seule ! m'écriai-je d'un ton de voix passionné. — Et Marthe ! repris-je en rougissant.

Oui, l'amitié, dit Stella, l'amitié est douce ; mais qui me rendra les baisers d'une mère ? elle est morte.

— Stella, n'en doutez pas ! elle vit.... elle vous voit ; elle veille encore sur Stella, sur la chaumière ; elle recueille les pleurs de l'amour filial et contemple avec orgueil les regrets qu'elle a laissés. Quand le

temps aura usé les ressorts de la vie, ô Stella ! son âme descendra sur votre couche funèbre, s'unira à votre âme, et l'escortera au pied du trône de Dieu. Stella, n'en doutez pas, vous reverrez votre mère !

..... Et ma pensée se repose avec tant de charmes sur cette sublime espérance d'une meilleure vie ! Dis ce que tu voudras, farouche matérialiste, tu ne me raviras pas mon immortalité ; ma conviction est plus forte que tes sophismes. Je vivrai !

Quel mortel se sentiroit capable de supporter les dédains des grands, les humiliations de la misère et les tourments de l'amour outragé, s'il ne pouvoit se réfugier dans son âme sans y trouver le néant ? De quel œil suivroit-il le cercueil d'un ami, s'il croyoit le descendre tout entier dans la tombe ? Accablé des succès du crime, navré de persécutions et veuf de toutes les illusions du monde, que lui resteroit-il, si ce n'étoit ce besoin profond d'exister au-delà de lui-même et d'assister à l'éternité : ce sentiment qui le soutient, qui l'agrandit et qui le console du passé en s'emparant de l'avenir ?

Pourquoi Stella n'avoit-elle pas déposé plus tôt ce secret dans mon cœur ?

Vous avez encore une mère, dit Stella, et les secrets de la douleur importunent les heureux.

Heureux ! et Stella ne l'étoit pas !

Quelque temps après, Stella revenoit avec moi du petit champ de Marthe, et nous nous arrêtâmes sur une

esplanade de verdure d'où la vue se perdoit dans un beau vallon.

Le soleil se couchoit et son char de feu traçoit déjà une bande pourprée à l'occident ; ses rayons, en s'élevant à la pointe des rochers, les peignoient d'une couleur brillante qu'ils réfléchissoient sur la campagne et qui nuançoit tous les objets de l'incarnat le plus vif.

Je regardois Stella ; son âme sembloit associée au vaste concert d'amour qui saluoit le crépuscule ; et je ne compris pas si c'étoit ce tableau ravissant qui l'embellissoit encore à mes yeux, ou si c'étoit elle qui embellissoit ainsi la nature.

J'étendis mon bras autour d'elle et elle appuya sa tête sur mon sein; une tendre langueur fermoit ses paupières, une douce chaleur animoit son teint, son cœur battoit... Je brûlois, j'avois la fièvre; mes lèvres étoient desséchées comme par une soif ardente ; je les unis à ses lèvres et je chancelai ; je frémis, je ne vis plus.....

Nous descendîmes de l'esplanade, et Stella ne me regardoit point, ne me parloit point ; j'étois si ému que je ne m'aperçus pas que nous avions quitté le chemin de la chaumière. Nous arrivâmes au bosquet de la prière : le soleil étoit couché, la lampe étoit suspendue à l'if, et nous tombâmes à genoux.

Le lendemain nous passâmes près de l'esplanade, Stella me sourit et prit un chemin détourné.

Je marchois auprès d'elle ; j'aperçus des touffes d'an-

colies sur le rocher, je les cueillis et je les lui apportai; elle les tressa en guirlandes, les ceignit en couronne autour de ses cheveux blonds, et les laissa retomber en festons sur ses épaules, à la manière dont on pare les victimes. Cet ornement funèbre lui rappela ses amis sacrifiés, et elle sema des fleurs sur son chemin, comme un hommage expiatoire aux mânes des innocents.

Oui, Stella, m'écriai-je, des monstres ont épouvanté la patrie de leur audace et de leurs forfaits; ils ont dévasté les temples, ils ont égorgé la fille dans les bras de son père, l'époux sur le sein de son épouse bien-aimée; ils ont fait de notre terre natale le patrimoine des bourreaux, et ils l'ont fertilisée avec les cadavres de nos parents.... ; ils t'ont bannie, ô Stella! et je pourrois jamais sceller un baiser de pardon sur leurs lèvres ensanglantées! jamais! Vengeance et malédiction sur les tyrans!

Quand la justice n'est plus qu'un mot, la vengeance devient un droit; et dès que les lois contemplent, dans un lâche silence, la fière impunité du crime, il faut que le poignard de l'opprimé lui tienne lieu de juge et d'ami!

Je l'ai dit; car il y a des instants où je voudrois être armé du glaive de l'exterminateur, pour renverser autour de moi tout ce qui est méchant; mais c'est un égarement qui outrage la nature et qui dégrade l'humanité.

Que la clémence de Dieu descende sur eux ! dit Stella. — Et je le répétai avec elle.

Une grande expression de piété brilloit dans son regard ; on l'auroit prise alors pour un ange bienfaiteur qui appeloit sur les hommes l'indulgence du Très-Haut, et elle tenoit la place de cet anneau invisible qui unit le ciel et la terre, l'auteur et la créature.

Je fléchis le genou pour l'adorer ; mais ses yeux voilés d'un nuage d'amour rencontrèrent les miens, et j'oubliai la prière qui erroit déjà sur ma bouche.

Stella n'étoit plus qu'une femme.

Le ciel se préparoit à l'orage.

Un vent brûlant rouloit dans les airs des tourbillons de sable et courboit la cime des forêts qui cédoit en gémissant, des nuages épais voiloient le soleil, de vastes ténèbres s'amonceloient sur l'horizon, et le ramier des bois jetoit de temps à autre un cri douloureux.

Je pense que si l'amour n'existoit pas, ce désordre des éléments en feroit sentir le besoin.

Quand nous fûmes arrivés à la chaumière, je m'assis tout près de Stella, et Stella s'approcha davantage. J'étois au comble du bonheur et je voulois encore quelque chose. Il y avoit une tempête dans mon sein, comme dans la nature.

Je cherchois tous ses regards, j'épiois tous ses mouvements. Si j'avois trouvé dans ses yeux une pensée qui ne fût pour moi, j'en aurois été jaloux.

Un éclair descendit sur la chaumière. Il me sembla qu'il établissoit entre nous une communication plus parfaite : je la ceignis de mes deux bras, et déjà les siens me pressoient malgré elle.

La foudre gronda ; elle pouvoit me frapper dans cette minute d'extase, et les heureux de la terre auroient envié mon tombeau.

Cependant un désir confus parcouroit mes veines, et mon sang refluoit vers le cœur. Je soulevai Stella en la serrant étroitement contre moi, et ma bouche enflammée rencontra sa bouche....

D'abord Stella trembla.... bientôt elle demeura privée de vie ; toute son âme s'étoit réunie à la mienne dans l'ivresse de ce baiser...

Je ne sais plus ce que j'éprouvai... c'étoit un songe vague, mais délicieux, qui me déroboit jusqu'au sentiment de mon être....

J'avois été coupable, puisque le bonheur peut être un crime.

Ma main étoit fixée dans la main de Stella, qui la repoussoit foiblement.

En dégageant mes doigts entrelacés dans les siens, je fis tomber un anneau qui vint se diviser à mes pieds.

Malheureux ! s'écria-t-elle avec l'accent du désespoir ; je suis mariée....

Mariée !

Si le monde s'étoit abîmé et que je fusse demeuré

debout au milieu de ses ruines, le sentiment de ma vie m'auroit paru moins pénible, moins insupportable.

J'essayai de rejeter cette idée, mais elle avoit touché le fond de mon cœur.

Je descendois rapidement le chemin de la chaumière : Marthe passa près de moi.

Dieu ait pitié de nous ! dit-elle ; j'ai cru que cet orage renverseroit la montagne de ses fondements. Je m'étois assise là-haut, sous ce rocher qui se recourbe comme une voûte, et je voyois le ciel en feu. Par trois fois une longue flamme s'est élancée du clocher de Sainte-Marie, et l'oiseau de mort gémissoit dans les sapins. Dieu ait pitié de ceux qui ont une bonne conscience!

— Je frissonnai.

Mais voyez, monsieur, dit Marthe, l'orage recommence ; vous seriez mieux à la chaumière.

Mieux, bonne Marthe !... Oh ! non.

L'orage recommençoit en effet : une lumière subite brilloit quelquefois sur le précipice ; un aquilon impétueux siffloit dans les bruyères et faisoit flotter mes cheveux, une pluie froide ruisseloit sur mon visage et traversoit mes vêtements; mais cela me faisoit du bien. Mon imagination se reposoit de ses tempêtes dans celles de la montagne, et mon trouble s'adoucissoit à être ainsi partagé par la nature.

Eh bien ! dis-je tout à coup, mariée ! que signifie ce mot et qu'a-t-il de magique pour me remplir de ter-

reur? Pourquoi ce bruit affecte-t-il autrement mon oreille que les autres paroles de l'homme?

Et, au surplus, qu'est-ce que le mariage lui-même, sinon une institution fondée par le caprice, sanctionnée par le préjugé et maintenue par l'habitude? De quel droit ce lien despotique asserviroit-il l'avenir au présent? Quelle est la nature de ce serment bizarre qui soumet à la volonté d'un jour toutes les inclinations de la vie? Et quel être assez audacieux a pu dire dans la vérité de son cœur : — Maintenant je jure de ne plus aimer?

Mais il ne leur a pas suffi de les enchaîner l'un à l'autre pour l'éternité, et de leur faire un long supplice de cette union qui seroit le bonheur, si elle n'étoit formée que par l'amour!... Le plus souvent ils les ont unis sans interroger leurs cœurs, sans consulter leurs rapports; ils ont immolé la paix de toute une génération à de frivoles intérêts, à des convenances froidement calculées; ils ont vendu au prix de l'or des faveurs qui se flétrissent dès qu'on parvient à les acheter, et la vierge modeste qui inspiroit autour d'elle la tendresse et le désir a été obligée de partager sa couche nuptiale avec la hideuse décrépitude, comme une rose naissante qu'on transplante sur un tombeau.

Ce n'étoit point là l'intention de la Providence; elle vouloit, dans ses desseins protecteurs, que tout ce qui respire fût heureux; elle avoit assorti tous les caractères avec un soin bienfaisant; elle avoit préparé de secrètes

sympathies qui étoient le signal et le garant de l'amour.

Suis-je coupable de ce que les passions des hommes ont violé la loi de la nature et détruit l'ouvrage de Dieu ?

Et si je me suis conservé libre au milieu de leur esclavage, si j'ai gardé une âme neuve parmi les désordres de la société, n'ai-je pas le droit de m'affranchir du joug qu'elle a inventé pour le vice ?

Mon âme se souleva contre ce paradoxe et se replia sur elle-même avec effroi.

Le tonnerre tomba.

Dès que l'aube du jour éclaira l'intérieur de la chaumière, je me disposai à retourner chez Stella. Je désirois, je craignois de la voir, et ce mot mystérieux me poursuivoit avec l'acharnement d'un ennemi.

J'arrivai au petit champ, je reconnus l'églantier : il avoit souffert de l'orage, et ses rameaux dépouillés étoient penchés sur la terre.

Le feu du ciel avoit passé dans les genêts.

J'entrai dans la chambre de Stella ; elle étoit couchée sur des sangles, couvertes d'une natte de jonc; son corps étoit enveloppé d'un linceul de couleur obscure, qu'elle croisoit sur sa poitrine, et sa chevelure étoit éparse autour d'elle ; elle étoit pâle : mais quand je fus là, une fièvre ardente qui s'éleva dans son sein, teignit peu à peu ses joues d'un pourpre foncé.

Je m'arrêtai à quelque distance et je restai immobile en attendant qu'elle me parlât.

Je vous attendois, dit Stella, avec un sourire amer; j'ai beaucoup de choses à vous dire.

Je m'assis.

Il arrive une heure où l'on peut se juger, reprit-elle, et cette heure est venue pour moi.

Heureuse si la justice divine ne me condamne pas comme mon cœur!

Je suis coupable depuis que je vous ai vu pour la première fois. Depuis que je vous ai vu pour la première fois, je vous ai aimé. L'arrêt de ma destinée étoit cruel; il s'est appesanti de toute sa force sur ma tête. Croyez-vous que la femme adultère trouvera grâce devant Dieu?

Elle resta quelque temps en silence, et continua :

Je suis née d'une famille noble qui honora ses titres par ses vertus; elle fut proscrite. J'avois perdu mon père dans mes premières années, et j'ai oublié sa mémoire! Ma mère est morte ici, et j'ai souillé son lit de douleur! Ils m'avoient donné un époux de mon choix, et je l'ai trahi.

Quand il s'arracha de mes bras pour aller se ranger sous les drapeaux d'une cause malheureuse, Stella, dit-il en me donnant le dernier baiser, Stella, garde-moi ton cœur : et je ne lui ai pas gardé mon cœur. Il erroit transfuge, misérable et rebuté, dans des contrées inconnues; il erroit accablé par la fatigue et par le besoin, souffrant

de la soif et de la faim; mais il pensoit à moi; il se consoloit dans mon amour, et mon amour l'a trompé!

Pourquoi vous ai-je caché ce fatal secret? cent fois il s'est approché de mes lèvres, mon cœur s'est serré, et j'ai tremblé de vous voir deviner ce que j'aurois dû vous apprendre! Pourquoi vous ai-je rencontré? je serois tranquille encore; je pourrois songer à mon époux sans tressaillir de honte, et je pourrrois sans terreur implorer l'ombre de ma mère! J'ai tout perdu; je n'ose plus m'occuper ni de ma mère ni de mon époux!

Croyez-vous, répéta-t-elle d'un son de voix altéré, croyez-vous que la femme adultère trouvera grâce devant Dieu?

Elle ouvrit la Bible, chercha la page de la femme adultère, y attacha ses regards et la mouilla de larmes.

J'étois alors près d'elle, elle prit ma main et l'éleva vers le ciel. Toi, dit-elle, tu n'as pas été coupable, tu ne me suivras pas dans la réprobation éternelle; c'est moi seule qui ai brisé ce nœud; c'est sur moi seule que doivent retomber toutes les vengeances, et je t'absous devant celui qui juge les actions des hommes, car ton cœur étoit sans tache.....

Mais va-t-en, ajouta Stella. Va-t-en pour toujours, c'est la dernière prière de Stella, le dernier vœu de ton amante! Laisse-moi avec mes regrets, j'ai besoin de préparer mon âme à subir son jugement.

Stella ! m'écriai-je en me jetant à ses genoux, et je couvris sa main de pleurs.

Laisse-moi, dit-elle, tes pleurs me brûlent comme tes baisers. Va-t-en.

Et son pouls s'affaissa, sa respiration enflammée devint plus lente, le mouvement de son cœur resta suspendu.

Je me précipitai vers la porte; je voulus la voir encore, et ses lèvres pâles me balbutioient un adieu.

Pendant ce temps-là je ne rentrai point dans la chaumière.

J'errois autour de sa demeure sans autre nourriture que les fruits sauvages de l'automne, sans autre lit que la terre humide, et je parcourois les campagnes désertes comme une ombre en peine que les anges de la nuit ont exilée de son cercueil.

C'étoit la cinquième soirée; je vins m'asseoir sous le rocher qui avoit servi de retraite à Marthe pendant l'orage.

En considérant ce dôme obscur et cette grotte inhabitée, en promenant mes yeux sur la solitude qui l'entouroit, en cherchant inutilement dans ce grand espace quelque être qui respirât, je me persuadai que j'étois plongé dans le silence éternel, que Dieu m'avoit relégué loin de sa vue, hors des bornes de la création, et que tout ce que je voyois n'étoit plus qu'une réminiscence incertaine de ce que j'avois vu.

Le jour finit ; mes sens s'assoupirent, mais ma doûleur veilloit toujours.

Je rêvai que j'étois entouré d'images de mort, et que je marchois avec difficulté à travers des amas d'ossements. Une torche funèbre, portée au-devant de moi par une puissance invisible, éclairoit de sa flamme lugubre les horreurs de mon passage. Au bout de ce sentier mortuaire, j'aperçus Stella vêtue de la robe transparente des fantômes ; j'étendis mes bras vers elle, et je ne saisis qu'un nuage.

Alors, j'arrachai de mon sein un cri d'épouvante qui se prolongea dans les détours de la montagne, et je me relevai sur mon rocher.

Il étoit encore là, ce flambeau fatal, comme je l'avois vu dans mon sommeil ; il descendoit lentement le revers de la colline, et mes regards avides ne cessèrent de le suivre que lorsque sa lueur bleuâtre s'effaça dans les ténèbres.

Je cherchois à rassurer ma raison contre ce prestige effrayant, quand tout à coup la cloche de Sainte-Marie sonna. Ses vibrations étoient interrompues par un calme affreux qui en remplissoit l'intervalle. Il y avoit entre ce rêve, ce flambeau, cette déchirante harmonie, je ne sais quelle liaison d'idées qui resserra mon cœur.

Je m'étois avancé sans but dans les avenues pénibles de la grotte... et cette clarté, ce souvenir... j'étois au bosquet de la prière..... mon sang se glaça.

Une fosse de plus..... une fosse nouvellement creusée ! Meurtriers ! qu'avez-vous fait de Stella ?

Oui, répétez, Marthe, répétez encore ! Ecrasez-moi de tout le fardeau de ma douleur. Oui, c'est moi qui suis la cause.....

Et ma raison s'aliéna. — Je m'élançai dans les bois, je remplis l'air de mes cris, j'arrachai mes vêtements, je me roulai sur la pointe aiguë des rochers, et brisé, meurtri, sanglant, couvert de poussière et de blessures, je m'évanouis.

Cette nuit me parut longue comme l'éternité, car j'avois conservé la faculté de sentir pour l'exercer sur d'épouvantables chimères.

Le tableau de la mort de Stella poursuivoit mon imagination fatiguée. Je la voyois dans son drap funéraire, avancer un pied desséché sur la fosse et tomber contre la terre qui retentissoit de sa chute. Quelquefois il me sembloit qu'un songe cruel nous avoit trompés et que Stella n'étoit point morte. Je l'entendois frapper contre les ais de la bière et pousser une plainte étouffée. Je soulevois la pierre qui pesoit sur elle. Je brisois sa hideuse prison, et je l'enveloppois de mes bras pour réchauffer sur mon cœur son cœur déjà froid. Alors, le souffle violent des orages nous enlevoit, ainsi réunis, dans les airs ; nous poussoit, frissonnants, sur des mers glacées, ou nous tenoit suspendus sur le cratère bouillonnant des volcans, au milieu d'une lave brûlante, et

nous précipitoit de tempête en tempête dans la profondeur des abîmes.

Quand je revins à moi, j'étois à côté de Frantz ; il avoit étanché mon sang, il avoit lavé mon visage et exprimé une eau froide sur mes tempes et sur mon sein. C'étoit auprès de la fontaine où je l'avois rencontré en arrivant dans la montagne. Ce rapprochement fut terrible. Hélas ! plus de repos, plus de bonheur ! m'écriai-je ; et je me levai en poussant d'affreuses imprécations contre la destinée. Ensuite je dis mes malheurs à Frantz ; il pleura, et je ne pus pas pleurer.

Écoute, me dit Frantz, lorsque ce récit fut achevé, maintenant que tu as aussi l'expérience des grandes douleurs, je crois que nous nous conviendrons mieux, et mon amitié calmera tes peines. Un jour, quand ton cœur sera guéri, je te dirai les miennes, et en voyant comme l'infortune peut se reproduire sous des formes différentes, tu avoueras qu'aucun homme n'a le droit de se dire le plus malheureux ! Tu te révoltes contre cette idée, continua Frantz, mais si tu savois !...

Eh ! dis-moi, Frantz, pourquoi ne mourus-tu pas ?

Oh ! oh ! dit Frantz, j'avois une mère ! — Je fus foudroyé. — Moi aussi, j'ai une mère ! — Et puis, ajouta-t-il, je dois rendre grâce à la providence d'avoir disputé mes jours au désespoir ! si j'étois mort, qui t'eût consolé ?

Cela est vrai. A-t-on le droit de disposer de sa vie, tant qu'il reste des malheureux ?

J'ai souffert tout cela, et j'ai vécu.

Mes peines furent longtemps à s'adoucir ; longtemps e cherchai les déserts, la solitude et les scènes de la nuit, qui sembloient donner à ma douleur quelque chose de plus calme et de plus imposant. Chaque fois que la lune élevoit dans le ciel son disque majestueux et s'avançoit sur l'horizon dans sa beauté mélancolique, je parcourois, pensif, la cîme des montagnes, et quand mes yeux tomboient sur l'endroit où j'avois rencontré Stella, je redemandois Stella à tout ce qui nous avoit vus ensemble, et je pleurois.

Souvent je croyois distinguer dans les ombres des formes vagues et confuses qui erroient autour de moi, et j'interrogeois ces fantômes, vaines illusions des ténèbres sur les problèmes de l'éternité.

Qu'est devenue Stella? disois-je; est-elle égarée comme vous dans les nuages, ou dort-elle encore immobile dans la fosse qu'on lui a creusée? Le bruit des eaux du torrent trouble-t-il quelquefois son sommeil? Est-elle sensible au froid de l'hiver? Quand de longs frimas sont suspendus aux branches des ifs, et que la pluie pénètre la terre qui l'enveloppe, dit-elle : J'ai froid! — Dites-moi, dites-moi surtout si son âme s'est dépouillée dans sa nouvelle vie de tous les souvenirs de sa vie passée, si elle pense toujours à moi, et si, quand je prononce le nom de Stella, ma plainte va jusqu'à son cœur?

Non. Stella n'entend plus les orages de la montagne; et le vent du nord qui gronde dans les sapins respecte le silence de son tombeau!

Stella dormira jusqu'à ce que les éléments se confondent et que le temps finisse. Lorsque le jour sera venu, elle ira s'asseoir à côté de sa mère, au milieu des rayons d'une lumière immortelle, et elle respirera une éternité de délices dans une éternité de repos.

Lorsque le jour sera venu, et que Stella approchera de son juge, il n'armera point son front d'éclairs menaçants; et puisque c'est une loi commune à tout ce qui respire, qu'aimer c'est la vertu, qu'être aimé c'est le bonheur, Dieu ne rejettera point de son sein ceux qui ont beaucoup aimé. Qu'est-ce que la divinité elle-même, sinon ce besoin d'aimer qui remplit toute la création, et qui est la source du bien, le mobile de la nature et l'âme de l'univers? L'amour est la vertu de l'humanité : il n'y a de peine dans l'autre vie que pour ceux qui ont haï.

Dors en paix, ma Stella! ton immortalité sera douce. — Le poison des regrets ne se mêle point au nectar des bienheureux. Dors en paix, ma Stella; tu étois née pour aimer, et tu as accompli ton destin sur la terre.

Un jour je retournerai vers toi....

Stella, un jour.... un jour!....

Quand l'ange du jugement dernier éveillera la poussière des hommes sur la poussière des mondes, je me lèverai sans terreur, et j'apparoîtrai avec confiance de-

vant la justice de Dieu. Dans ce temps-là, je retournerai vers toi ; tu me souriras et nous nous réunirons à jamais. Alors, ô Stella ! rien ne pourra plus nous séparer ; ni la mort, ni les hommes, ni les tyrans, ni la nature : les temps de proscription seront effacés ; les innocents auront trouvé leur vengeur et leur récompense ; les oppresseurs auront subi leur châtiment ; le mal sera oublié, et la destruction elle-même ne sera plus.

Ainsi, mon âme accablée par tant de funestes perplexités s'en délassoit dans la paix de l'avenir.

Une année s'écoula, et je pus revoir la chaumière.

Depuis quelque temps je l'habite avec Marthe, Frantz et sa mère. Nous cultivons le petit champ, Frantz et moi ; chaque soir, nous faisons la prière dans le bosquet des tombeaux, et j'y ai planté un cyprès qui commence à ombrager la fosse de Stella.

Nous n'avons rien changé à l'ameublement de sa chambre ; elle est comme elle étoit alors ; Stella n'y est plus ; mais quelquefois je pense encore l'y voir.

Et je crois que je la reverrai..!

Pour être sûr de la revoir, pour en être digne aux yeux de Dieu, quelque chose cependant, quelque chose me manque souvent — la force de vivre !

LETTRE

D'UN SOLITAIRE DES VOSGES

A L'ÉDITEUR DES PROSCRITS.

Monsieur, je me souviens parfaitement de vous avoir vu pendant une de vos excursions botaniques dans les Vosges et de m'être entretenu avec vous du malheureux jeune homme qui vous intéressa si vivement ; mais quoique j'aie eu dès lors des relations plus intimes avec lui qu'auparavant, je ne pourrai guère vous donner, sur son sort actuel, que des renseignements bien incertains et bien tristes.

Quelque temps après votre départ, je fus instruit qu'il étoit atteint d'une maladie lente, suite naturelle

de ses peines, encore aggravées par la mort de son ami. Il me raconta son histoire et me soumit les mémoires qu'il vous avoit lus, et dont vous avez désiré que je cherchasse à vous procurer les fragments. Je vous avouerai que cette touchante expression d'une âme souffrante qui y règne, me causa une émotion profonde, et qu'en voyant ses larmes, je ne pus retenir les miennes. Cependant j'avois remarqué dans ce petit écrit des propositions hardies sur plusieurs points de religion et de morale et des élans de désespoir qui sembloient partir d'un cœur accoutumé à se défier de la Providence. Je lui fis sentir que ces passages étoient indignes d'un honnête homme et qu'ils devoient être échappés à une imagination trop fortement préoccupée de ses chagrins. Il me répondit qu'il se repentoit d'avoir écrit cela, et il brûla tout ce que j'avois plus spécialement condamné; après quoi il me donna le reste, en me disant qu'il avoit eu d'abord le projet de publier ces tristes détails, mais qu'il croyoit qu'il seroit peut-être mieux de les laisser dans un éternel oubli.

Après son rétablissement, je le rencontrai au bas d'un petit champ qui appartient à la vieille Marthe, et il me pressa affectueusement sur son cœur; il me dit qu'il étoit un peu plus calme, que sa santé commençoit à se raffermir, et qu'il espéroit se bien porter tout-à-fait avant peu de temps : il ajouta qu'il me laissoit le maître des papiers qu'il m'avoit confiés, et que j'en

disposerois comme je le trouverois bon ; de sorte qu'en vous transférant la propriété de ce triste héritage du malheur, je ne cours point le risque de violer ses dernières volontés.

Quelques jours après cet entretien, ce jeune homme disparut, sans que personne pût savoir ce qu'il étoit devenu : on hasardoit bien des conjectures plus ou moins vraisemblables sur cet événement, mais elles n'apaisoient en rien mon inquiétude.

Je pris le parti de me rendre à la chaumière, et je trouvai les amies de l'infortuné dans les larmes : c'étoit une scène déchirante et qui me fit beaucoup de mal.

Je cherchai à leur donner des consolations, mais cela étoit impossible dans le moment ; elles souffroient trop. Je les quittai, et je m'en remis de leur guérison au temps qui a seul le pouvoir de cicatriser les blessures de l'âme.

Je passai dans le bosquet où sont enterrées Stella et sa mère, et où la dépouille mortelle de Frantz avoit été nouvellement déposée. Le petit cyprès qui croissoit sur la fosse de l'amante venoit d'être déraciné par un coup de vent ; j'ordonnai qu'il fût remplacé avec quelque pompe, et le lendemain je fis consacrer secrètement par quelques prières le dernier asile de ces tendres créatures, qui ont été si cruellement agitées par les passions et qui étoient si dignes de rester sans affliction dans le monde.

Ensuite je poursuivis mes informations sur le sort

de notre ami, et tout ce qu'on m'en rapportoit me faisoit frémir.

Un jour, le bruit se répandit dans tout le village qu'on avoit aperçu son corps sur une petite île, que vous avez pu remarquer dans le vallon où elle se trouve comprise entre les détours du ruisseau. Je m'y rendis en bateau; mais le cadavre étoit tellement défiguré qu'il me fut impossible de retrouver aucun indice qui pût justifier les présomptions du peuple; je lui fis donner la sépulture, et je vous jure que cette circonstance me tenoit dans un tel doute sur la vie future de l'infortuné, que je ne pus avoir de sommeil qu'après m'être assuré que ce n'étoit point lui, par l'inspection des vêtements du suicidé, qui furent découverts dans les sables la semaine suivante.

Peu de temps après cette époque, et autant que je puis me le rappeler, vers la fin de cette année-là, les feuilles publiques rapportèrent qu'on avoit arrêté un émigré dans la montagne et que ce malheureux n'étoit plus.

Dans l'ignorance où j'étois de son véritable nom, je n'ai pu m'éclairer sur l'effroyante relation qu'il y avoit entre cette nouvelle et la date de son absence; mais un homme de la ville, qui a été témoin de la mort de l'émigré, nous l'a peint avec des traits si semblables à ceux de l'infortuné, que nous n'avons pas osé le méconnoître, et que nous nous sommes tous écriés : C'est lui.

Il est cependant possible encore que nous ayons été abusés par une de ces ressemblances frappantes qu'on observe quelquefois dans le monde, et j'aime à croire que notre ami n'est pas perdu pour toujours, que le ciel n'aura pas voulu que l'expérience de ses infortunes fût sans fruit, et qu'il aura conservé sa vie pour la rendre utile à une autre génération.

Quant à l'intention où vous êtes de donner au public les mémoires que je vous adresse, je crois, en effet, que le tableau des malheurs qui ont suivi une passion illégitime, ne seroit pas sans utilité dans ces jours de corruption; mais votre entreprise ne seroit pas non plus sans inconvénient; et, pour ne considérer que ce qui est du ressort du goût, il m'a toujours semblé que des écrits de la nature de celui-ci étoient un mauvais présent à faire aux lettres. Vous l'aviez bien senti vous-même, à la lecture que vous en fîtes dans la montagne, et vous essayez de détruire cet obstacle par des moyens qu'il est trop facile de combattre.

Je conviens qu'on devroit supporter un style inégal et incorrect dans un livre qui n'est qu'une effusion rapide de sensibilité, et où les mots viennent représenter les sensations, sans que l'auteur se soit fort occupé de leur choix et de leur arrangement.

J'avoue qu'il étoit impossible de ne pas laisser échapper beaucoup de répétitions et de tournures semblables, dans un ouvrage où toutes les idées naissent d'un seul sentiment dans des circonstances à peu près pareilles.

Je sais qu'il y a bien des choses qui nous paroissent bizarres, extravagantes et gigantesques, qui nous seroient peut-être venues dans la même situation, et qu'il n'est point étonnant qu'il y ait du dérangement dans l'expression toutes les fois qu'il y a du désordre dans la pensée.

Mais dès qu'une production où l'on remarquera ces fautes tombera entre les mains d'un homme de goût, ne pensez-vous pas qu'il fera mieux de la laisser circuler parmi un petit nombre de personnes, que de la livrer à la foule qui n'y puiseroit que des idées nuisibles ou exagérées, et aux critiques qui la déchireroient, faute d'avoir pu la sentir ?

Permettez-moi de vous faire observer aussi que les feuilles que notre ami a sacrifiées à mes représentations, contenoient, si je puis m'exprimer de la sorte, une espèce de fil de suture qui lioit le récit de tous les incidents et dont l'absence a laissé, entre les fragments, tels qu'ils sont aujourd'hui, un vide qui nuit à la marche et à l'intérêt de l'ouvrage.

Entreprendra-t-on de remplir ces intervalles ? Je ne pense pas que le cri de la nature soit facile à imiter, et j'avouerai que je craindrois qu'on ne suppléât à ces lacunes que par une insipide marqueterie.

Cependant je vous adresse les fragments, et je m'en rapporte, sur leur emploi, tant à votre avis qu'à celui des gens respectables que vous vous proposez de consulter.

Si vous pensez que cet écrit puisse être bon à quel-

que chose, si vous croyez que les malheurs d'un proscrit de vingt ans feront couler quelques pleurs, que ses sentiments trouveront quelques amis, que l'image de ses remords empêchera quelques égarements, n'hésitez pas.

D'ailleurs, tout réfléchi, les cœurs honnêtes sont si rares, qu'il est juste et louable de consacrer leur souvenir.

LA FILLEULE DU SEIGNEUR.

Il y a un an que mes recherches botaniques me conduisirent aux environs d'un petit village qui n'est pas éloigné de Loudun. Une femme d'une quarantaine d'années me rencontra sur la montagne, et s'imagina que je cueillois des simples. J'observai qu'elle avoit envie de me parler, et sans deviner ce qui pouvoit donner lieu à ce désir, j'entrepris moi-même la conversation. Elle me dit alors qu'elle étoit bien malheureuse, qu'elle avoit une jeune fille qui étoit sa seule consolation, qu'elle chérissoit plus qu'elle-même, et qu'elle étoit près de la perdre, car elle étoit malade et abandonnée des médecins. Ensuite de cela, elle me

pria en pleurant de la visiter et de ne lui pas refuser mes secours. Il auroit été inutile de m'en défendre ; et pourquoi d'ailleurs lui ravir le charme de ce moment d'espérance, dédommagement stérile, mais si doux, de plusieurs mois d'incertitude et de larmes ?

Je marchai derrière elle à travers les genêts fleuris et les buissons de landiers, jusqu'à ce que nous eussions gagné le hameau. Enfin, elle me montra le seuil de la cabane, et j'entrai dans la chambre où sa fille reposoit sur un vieux lit de sangles, entre deux rideaux verts.

Elle étoit appuyée sur un de ses bras ; ses yeux étoient hagards, ses joues rouges et brûlantes, sa bouche haletante et pâle. Elle paroissoit avoir seize à dix-sept ans au plus, mais ses traits avoient peu d'agrément ; on y remarquoit seulement cette expression touchante et passionnée qui a le pouvoir de tout embellir.

Suzanne, lui dit sa mère, voilà un monsieur de grand savoir qui guérira sûrement ton mal.

Elle se tourna vers la muraille en souriant doucement.

Suzanne, continuai-je en m'emparant de sa main, ne vous abandonnez pas à une défiance injuste ; il y a des remèdes pour tout.

Elle souleva sa tête, et me regarda fixément.

En examinant quelque temps les caractères de votre maladie, je trouverai sans doute les moyens de vous soulager.

Elle sourit de nouveau et retira sa main de la mienne avec un léger effort.

Sa mère sortit.

Je ne sais quel trouble s'étoit emparé de moi. Je marchois à grands pas dans la chaumière, et mon imagination ne saisissoit que des pensées sans harmonie et sans ordre.

Cette jeune fille m'intéressoit.

Je revins près d'elle, et je m'assis. J'entendis un soupir.

Je cherchai la main qui m'avoit quitté. La mienne étoit ardente; elle la pressa.

Suzanne, m'écriai-je en l'appuyant sur son cœur, Suzanne, c'est là que tu souffres.

Ses paupières s'abaissèrent avec un calme mélancolique; elles étoient enflées et tendues. Les cils réunis par faisceaux brilloient encore de l'humidité des pleurs.

Tu aimes, ajoutai-je à demi-voix. Sa poitrine se gonfloit.

Elle glissa ses doigts dans une boucle de ses cheveux noirs, et la ramena sur son visage.

Je l'enveloppois d'un de mes bras. Je la rapprochois de mon sein avec un chaste intérêt. Mon haleine effleuroit ses lèvres.

Elle parla; je l'entendis à peine. Ce n'est pas lui, disoit-elle.

Non, ce n'est pas lui, répondis-je; mais ne doit-il pas venir?

Et Suzanne balança sa main autour de sa tête.

Peut-être le verras-tu demain. Elle ne répondit pas.

Je craignis d'aigrir sa peine, et je gardai le silence. Elle me regarda encore, et moi je pleurois.

Il y avait une larme sur ma joue; elle l'essuya du dos de sa main.

Une autre étoit tombée sur sa main, elle la recueillit avec sa bouche.

Tu es bien heureux, me dit-elle; je crois que tu as pleuré.

Et puis, en m'observant davantage, elle ajouta : Je t'aimerai, car tu as une âme d'ange. Dis-moi cependant si tu es noble?

J'hésitois à l'avouer. Cela coûte à dire devant la vertu couchée sur le grabat de la misère.

Oh! reprit-elle, noble et homme; il y a une méprise. Mais tu es trop jeune encore... Je suis contente de te voir rougir.

Explique-moi... Je ne prononçai point ces paroles : qu'avois-je besoin d'un éclaircissement douloureux pour lui donner ma pitié? Nous nous entendions bien comme cela.

Un peu plus tard, je revis sa mère, et elle attendoit les mots qui alloient m'échapper comme un oracle sauveur. A-t-elle aimé? lui demandai-je.

Hélas! jamais. De riches partis se sont offerts; et malgré notre indigence, on a sollicité avec ardeur l'a-

mour de ma Suzanne. Elle a été indifférente pour tous. Elle auroit voulu qu'il y eût des cloîtres pour y ensevelir sa jeunesse, parce que le monde lui étoit importun, et qu'elle trouvoit la vie longue et difficile. Je crois que nul homme n'a obtenu un seul baiser de Suzanne, si ce n'est cependant son parrain. Il a douze ans de plus qu'elle, et c'est le fils de l'ancien seigneur du village. Tandis qu'il étoit absent pour le service du Roi, elle disoit : Je sais que mon parrain reviendra, parce que Dieu me l'a promis; et quand il reviendra, mon Frédéric, je lui donnerai un agneau tout blanc avec des rubans bleus et roses, et des tresses de fleurs suivant la saison. Elle alla en effet à sa rencontre, et quand il la vit, il descendit de cheval pour la baiser sur le front. Voyez, dit-il, comme Suzanne est jolie! Je ne veux pas qu'elle conduise des troupeaux le long des haies et qu'elle hâle son teint aux ardeurs du soleil, car je l'aimois comme ma sœur.

Le lendemain, je revins dès le point du jour. Je la trouvai plus mal.

Écoute, me dit-elle en m'embrassant, tu dois être bon comme tu es beau, et je vais te demander quelque chose de meilleur que la vie. Engage ma mère à me donner ma robe blanche, ma cornette de mousseline et ma jeannette de cristal. Cueille-moi un barbeau dans le jardin et une iris près du ruisseau. C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance.

Je fis ce qu'elle m'avoit demandé, et sa mère l'ha-

billa. Mais, en descendant de son lit, elle tomba en foiblesse.

La cloche sonnoit tout vis-à-vis, car c'étoit en face de l'église. Sa mère lui dit : Vois-tu bien, c'est le mariage de Frédéric ; et si tu n'étois pas malade, tu danserois, comme les demoiselles, dans les grandes salles du château. Pourquoi ne prends-tu pas courage?

Elle n'entendoit plus. Suzanne, la pauvre Suzanne ! Elle nous dit cependant qu'elle étoit mieux.

Nous nous approchâmes de la porte, sa mère et moi, pour voir passer les fiancés. La femme choisissoit, avec une attention craintive, l'endroit où elle devoit poser ses pieds, pour ne pas flétrir les broderies de sa chaussure. Tous ses mouvements étoient pénibles et apprêtés; tous ses gestes, superbes et dédaigneux. Dans ses pas, dans ses regards, dans l'arrangement de ses cheveux, dans les plis de ses vêtements, il n'y avoit que symétrie. Oh ! que les soins d'une fête simple et d'une cérémonie commune lui inspiroient de dégoût !

Frédéric venoit après. Ses grands sourcils étoient baissés, sa parure négligée, sa démarche lente et soucieuse.

En passant devant la maison, il y jeta les yeux d'un air sombre et mécontent ; il recula d'un demi-pas en se mordant les lèvres, effeuilla un bouquet qu'il tenoit dans ses mains, et puis reprit sa route, et l'église s'ouvrit.

J'étois demeuré seul, et je réfléchissois sur cela, quand j'entendis un long cri.

Je courus. La mère étoit à genoux; la fille étoit couchée.

Êtes-vous sûre? — Regarde, me dit la mère...

Suzanne étoit immobile, sans couleur, inanimée, morte. Je la touchai, elle étoit presque froide. Je prêtai l'oreille encore pour m'assurer qu'elle ne respiroit plus...

Voilà ce qui m'est arrivé dans ce village aux environs de Loudun.

UNE HEURE.

J'avois le cœur plein d'amertume, et je cherchois la solitude et la nuit. Ma promenade ne s'étendoit guère au-delà des jardins de Chaillot, et je ne la commençois ordinairement qu'après que onze heures du soir étoient sonnées. Mais j'étois obsédé de si tristes pensées, mon imagination se nourrissoit de tant de funestes rêveries, que souvent, dans cet état d'exaltation involontaire, qui est familier aux âmes souffrantes, j'ai eu à repousser je ne sais combien de prestiges dont un moment de réflexion me faisoit rougir.

Un jour je m'étois rendu, plus tard que d'habitude, à l'endroit accoutumé; et, soit que les ténèbres plus

obscures eussent trompé mon dessein, soit que la succession de mes idées, plus inégale et plus fortuite, m'eût fait perdre de vue le but de ma course nocturne, la cloche du village frappoit une heure, quand je m'aperçus que je ne suivois plus ma route familière, et que mes distractions m'avoient poussé dans un chemin inconnu. Je hâtai le pas vers le lieu d'où le son étoit parti.

Au détour d'un passage étroit, une ombre se leva devant mes pieds et disparut dans la haie. Je m'arrêtai en frémissant, et je vis une longue pierre de la forme d'une tombe. J'entendis un soupir ; le feuillage trembla.

Le lendemain, préoccupé de cette aventure, je cherchai le même lieu à peu près à la même heure : l'apparition se réitéra, et le fantôme m'effleura en passant ; ses pas retentissoient sur la pierre ; l'herbe sèche siffloit derrière lui, et de temps en temps je le voyois fuir, comme une nuée sombre, entre les saules voisins ou à l'angle d'un sentier. Suivant toujours cette trace incertaine et légère, j'arrivai à l'ancien monastère de Sainte-Marie ; mais errant de décombres en décombres, je ne retrouvai plus rien.

Ce couvent délabré offre un des plus tristes aspects qui puissent frapper les regards de l'homme. Il ne reste de l'église que de grands pilastres isolés qui portent çà et là quelques débris d'une voûte détruite. Quand la lune laisse tomber sa lumière à travers ces colonnes, et

que les hiboux hululent sur les corniches ; quand on gagne ensuite le sommet des terrasses incultes, qu'on s'avance le long des hautes murailles en trébuchant parmi les fosses, et que descendant les escaliers rompus et jonchés de plantes vénéneuses, telles que la jusquiame et l'éclaire, on aboutit à des bâtiments tout dégradés dont il ne subsiste plus que des pans menaçants et des combles soutenus d'une manière presque miraculeuse; quand on est conduit par le hasard à cette avenue funèbre qui, par une pente rocailleuse, et sous des cintres humides, mène aux anciennes catacombes, et qu'à la lueur de quelque lampe mourante, on peut lire sur les pierres éparses les noms de ces chastes filles qui y ont déposé leurs ossements... il n'est point de force humaine qui résiste à de pareilles émotions. Elles absorbèrent tellement toutes mes facultés, que j'oubliai en quelque sorte l'étrange motif de mes recherches ; ce ne fut que le lendemain que je sentis renaître plus vivement le désir de pénétrer l'être mystérieux dont la rencontre m'avoit troublé, et qui s'étoit fait de ce grand sépulcre une habitation aussi mystérieuse que lui-même.

A une heure, retenant mon souffle, et marchant d'un pied silencieux, j'arrivai à la tombe, et je reconnus le spectre.

Il étoit assis, les yeux fixés sur un certain point du ciel. C'étoit un jeune homme maigre et très-défait, habillé de mauvais lambeaux, et dont les cheveux hérissés retomboient en boucles épaisses. A voir sa bouche

béante, son col tendu, ses bras roidis et toute son attitude attentive, on pouvoit penser qu'il se livroit à une grave contemplation. Mais un sanglot lui échappa, et je présumai qu'il n'avoit pas vu ce qu'il paroissoit chercher.

Il m'aperçut alors, et s'élança pour fuir. Puis s'arrêtant aussitôt, et me regardant doucement. Que me veux-tu, me dit-il?

— Te connoître, et peut-être te consoler.

Tu es homme, reprit-il, et ton cœur est fait comme le leur. Je n'aime pas ton espèce : il y en avoit quelques-uns dans mon premier âge qui compatissoient aux douleurs d'autrui ; c'étoient des cœurs nobles et aimés de Dieu : maintenant c'est bien différent.

Il secoua la tête en essuyant sa paupière.

Il y en a maintenant encore, continuai-je : ne ferme pas ton cœur à tes frères.

— Je n'ai plus de frères; les malheureux en ont-ils? Regarde comme je suis hâve et flétri, regarde comme je suis souillé. J'ai eu faim pendant le jour; pendant la nuit j'ai couché mes membres sur la boue et dans l'eau des marais. Dieu m'a donné de mauvais jours. Il y a des moments où mes yeux se troublent, où mes dents se joignent avec effort. Ma poitrine se soulève, mes nerfs s'ébranlent comme les cordes d'une harpe; je sens des larmes qui veulent s'échapper, un froid qui parcourt mes membres, un malaise inexplicable qui me tient à la gorge. On dit que je suis mania-

que et épileptique, et on passe en laissant tomber sur moi un sourire de dédain.

Voilà ce que je suis.

Il s'assit sur la tombe, et je m'assis tout près de lui.

Je peux bien te raconter, dit-il tout-à-coup........ Aussi bien elle ne viendra pas cette nuit. Vois-tu cette coupole noire qui s'élève là haut dans le fond bleu du ciel ?

Et cette étoile qui brille au-dessus, nageant dans une clarté si pure, la vois-tu ?

C'est là, en vérité, puisqu'elle me l'a dit. Mais elle n'en descend plus.

J'étois presque aussi riche qu'Octavie ; mais l'héritier d'une grande maison se présenta, et ses parents me rebutèrent.

Deux jours avant la noce, je me promenois sous les arbres du Luxembourg, et je me complaisois dans ma douleur. Que de rêves ne faisois-je pas ? Je porterai, disois-je, un poignard acéré dans la salle du festin, et je donnerai l'éternité à ma bien-aimée et à moi ; ou bien je jetterai l'épouvante dans le temple, et j'enlèverai Octavie du milieu de ses amis consternés ; ou bien je mêlerai les horreurs d'un incendie aux préparatifs de son hymen ; et dans le trouble de cette scène d'effroi, je la ravirai morte ou vivante au crime d'un nouvel amour.

Elle vint à passer. Le satin de sa robe crioit.

Je tressaillis partout; un nuage rougeâtre offusqua ma vue; tout mon sang courut à mon cœur.

Elle m'avoit reconnu, mon Octavie. Je reviendrai bientôt, dit-elle à ceux qui l'entouroient; le calme de minuit doit être ici plus ravissant. Je reviendrai bientôt; je viendrai peut-être demain.

Elles retentissent comme une si douce musique les paroles de celle qu'on aime! elles retentissent long-temps; toutes les facultés s'en saisissent, l'âme se les identifie. Il semble qu'en emportant sa dernière pensée on l'emportera tout entière.

J'allois répétant : Je viendrai bientôt, je viendrai peut-être demain.

Peut-être demain, disoit-elle. Cependant elle ne vint pas.

Une heure sonna.

Et puis une cloche lugubre, frappée à de longs intervalles, remplit les airs d'une symphonie de mort.

Je n'aurois pas pu définir l'émotion dont mes sens furent surpris; mais elle étoit comme émanée du ciel. Quoi qu'il en soit, un acte de volonté dont je ne m'étois pas rendu compte m'entraîna vers l'hôtel d'Octavie : et fendant la foule des domestiques empressés, je m'arrêtai au-dessous de l'appartement qu'elle occupoit.

Les croisées étoient ouvertes. Derrière les rideaux on voyoit passer tour à tour des ombres et des flambeaux, et je ne sais quels cris étouffés s'élevoient du

fond de sa chambre. Elle est morte! m'écriai-je. Non, répondit son père, en me serrant convulsivement le bras, elle dort.

Elle étoit couchée sur son lit de damas rouge; il y avoit une bougie sur son guéridon, un livre à ses pieds: un prêtre étoit immobile à son chevet; sa mère étoit évanouie sur le plancher. Eulalie pleuroit à chaudes larmes, et un homme habillé de noir disoit avec un sang-froid féroce: Il n'y a plus d'espérance, je savois bien qu'elle ne s'en tireroit pas.

J'ai oublié toute l'année qui suivit cette soirée, car je fus, dit-on, malade, et ma maladie excitoit la répugnance et l'horreur. Depuis la mort d'Octavie il n'y avoit plus personne qui m'aimât.

Une année après, jour pour jour, je montois la rue de Tournon à la clarté des illuminations d'une fête publique; je divisois lentement vingt groupes qui m'affligeoient des éclats de leur joie grossière quand une heure sonna..... Si le coup du battant avoit frappé là, il m'auroit blessé moins rudement qu'en faisant gronder cette cloche. Pourquoi cette heure ne fut-elle pas retranchée du nombre des heures? cette heure dont les derniers murmures ont couvert les sanglots de ton agonie!

Alors un adolescent d'une figure angélique me salua d'un regard humide et lumineux et disparut dans la foule en me montrant le Luxembourg.

J'hésitois. Je le vis encore; une larme glissoit le long de sa face et brilloit en tombant.

J'entrai tout ému dans les jardins, moi qui n'ai jamais connu de crainte ; et la poussière qui s'élevoit à mon passage, et les traits de la lune qui jaillissoient entre les feuilles, et le tumulte éloigné du peuple qui regagnoit ses demeures, tout me remplissoit d'inquiétude et d'alarmes. Elle m'apparut enfin vêtue et voilée de blanc, comme dans cette belle soirée où nous traversâmes à pied tous les quais de la Seine, et je vis distinctement qu'elle flottoit dans une vapeur aussi douce que l'aurore. Je perdis connoissance et Octavie ne s'éloigna point de moi. Elle se penchoit sur mon corps immobile, et son haleine brûlante réchauffoit mon sein. Ses baisers voloient de ma bouche à mes paupières, de mes paupières à mes cheveux. Ses bras m'enveloppoient mollement et me berçoient dans une région pleine de lumière et de parfums. Il y avoit sur tous mes organes un fardeau de volupté ; et quand mes esprits rassurés commencèrent à mieux jouir de cette scène d'ivresse, quand mes yeux inquiets cherchèrent Octavie autour de moi, je ne distinguai plus que la trace de sa fuite, un sillon pâle et tremblant qui s'étendoit jusqu'à cet astre et qui s'effaçoit peu à peu.

Je ne sais pourquoi elle ne vient plus ; mais si elle ne vient pas, j'irai.

Je crois que j'irai, reprit-il à demi-voix.

Tel fut le récit que me fit cet épileptique, et depuis je m'informai longtemps et inutilement de son sort. Je désespérois même de le revoir quand le hasard m'ap-

prit qu'on avait remarqué quelqu'un de pareil à l'infirmerie de Bicêtre. J'y courus, et je me fis conduire à son lit. Ce n'étoit plus qu'un cadavre presque totalement décharné et d'une lividité affreuse. Ses yeux avoient encore quelque feu et se mouvoient assez rapidement dans leur orbite enfoncé; mais ses regards faisoient mal.

Après avoir réfléchi durant quelques minutes de l'air d'un homme qui essaie de fixer des réminiscences très confuses, un sourire amer crispa légèrement ses lèvres, et il s'inclina tendrement de mon côté.

Je savois bien, dit-il, que j'irois; j'irai probablement demain; Octavie est venue pour m'y inviter, et j'ai déjà reçu d'elle un gage de prochaine alliance; car c'est bien, ajouta-t-il, la main d'Octavie qui se déploie ainsi vers moi à toute heure, et ce n'est point une main desséchée par la mort, ce n'est point une main noire et hideuse comme celle des squelettes qui ont vieilli dans les tombeaux; ce sont des formes plus suaves que celles des anges. Il est vrai que je n'ai pas pu la toucher jusqu'ici; mais quand le moment sera près de s'accomplir, cette main me saisira et m'entraînera par-delà le ciel.

En achevant ces paroles il se mit à regarder son oreiller avec une joie effrayante, et s'écria d'une voix sourde et effarée : La voilà, la voilà toujours! et voilà son onix ovale avec un petit cercle d'or.

Je n'irai donc que demain, reprit-il en soupirant.

Capricieux écarts d'une imagination vive ou crédule! il me sembla voir la paille où reposoit sa tête, et le drap grossier qui la couvroit s'abaisser sous le poids de la main d'Octavie et conserver son empreinte.

Que sais-je, infortuné qu'ils appellent fou, si cette prétendue infirmité ne seroit pas le symptôme d'une sensibilité plus énergique, d'une organisation plus complète, et si la nature, en exaltant toutes tes facultés, ne les rendit pas propres à percevoir l'inconnu?

Cette idée m'occupoit encore quand j'arrivai le lendemain. Je m'approchai du lit de l'épileptique et je ne le vis point; mais un linceul jeté sur lui me laissa deviner son corps. Il y avoit aussi un petit cierge qui brûloit en ce lieu, et tout le reste étoit comme à l'ordinaire.

Quand la soirée fut un peu avancée je me rendis à l'endroit où je l'avois rencontré naguère, et je m'assis sur la tombe où nous nous étions assis tous les deux. On l'avoit dérangée dans l'intention de l'enlever, peut-être pour en faire la borne d'un champ ou la pierre angulaire d'un bâtiment. J'entendis sonner une heure, et je calculai que cette nuit devoit être le second anniversaire de la mort d'Octavie.

Le ciel n'étoit pas pur; un nuage terne et orageux me cachoit d'abord l'étoile où son ami l'avoit si souvent cherchée; mais elle se dégagea lentement de ces ténèbres et parut plus resplendissante.

Pauvre fou! dis-je tout haut, que sont maintenant,

au prix de tes découvertes, les vaines sciences de la terre? Il n'y a rien d'obscur pour toi dans tant de merveilles qui font l'étonnement des sages, et si quelque nuage a voilé tes jours, tu t'en es affranchi comme cette étoile pour reprendre, dans une nouvelle vie, ta première grâce et ta première beauté.

SANCHETTE

OU

LE LAURIER ROSE.

Nous étions nés l'un près de l'autre. Bien jeune encore, je l'appelois mon ami.

J'étois moins belle que lui, mais j'étois belle pourtant.

Quand il passoit son bras autour de moi, ma voix mouroit sur mes lèvres et mon cœur étoit serré. Je sentois un frisson qui couroit jusqu'à mes cheveux, et je pleurois de plaisir.

Il me dit un jour : C'est toi qui seras ma femme, et

je pourrai baiser ton cou sans que personne y trouve à redire. Tu ne me repousseras plus en me faisant peur de ta mère, et quand j'entendrai marcher derrière moi, je ne me détournerai pas pour voir si c'est elle.

En parlant ainsi nous nous donnions des baisers qui enivroient, et je ne savois pas pourquoi j'étois troublée.

Après cela il partit pour un grand voyage, et il m'apporta un laurier rose dans une caisse de bois veiné. Ce laurier rose étoit tout en fleurs.

Vois-tu, me disoit-il, ces coupes nuancées d'un pourpre si doux? elles ont la fraîcheur et le coloris de ta bouche; elles se flétriront bientôt, et mon cœur se flétrira comme elles dans le chagrin de ton absence. Elles doivent renaître aux premiers feux du printemps, et mon cœur renaîtra aussi quand ta main viendra le presser.

Cependant il a refleuri, ton laurier rose, et ma main ne pressera plus ton cœur.

Elles ne sont plus nuancées d'un pourpre si doux, les coupes de ton laurier rose; elles sont violettes et meurtries parce que je les arrose de mes larmes et que mes larmes brûlent.

Ma bouche a perdu son coloris et sa fraîcheur; n'a-t-elle pas perdu tes baisers? Elles se fanent si vite les fleurs du laurier rose quand elles sont privées du zéphyr!

Sanchette, m'a dit ma mère, il faut faire un autre

choix, puisque Emmanuel est mort. Ma mère m'a dit cela.

Irai-je dire à mon laurier rose : Il faut prendre une autre terre et fleurir au milieu des neiges de la montagne ?

Ecoute, Emmanuel, mon Emmanuel, il falloit mourir ici ; je serois du moins près de toi, et quand j'entendrois la terre creuse retentir un peu sous mes pieds, je dirois : C'est peut-être là, et j'y transplanterois mon laurier rose.

Que sais-je où est ta fosse, et si quelqu'un y a semé des fleurs ?

Elles seront bientôt tombées les fleurs du laurier rose ; il n'y en a plus qu'une, et deux et trois ; mais il y a encore beaucoup de feuilles, et ces feuilles donnent la mort.

LES AVEUGLES DE CHAMOUNY.

Je voyois pour la seconde fois cette belle et mélancolique vallée de Chamouny que je ne dois plus revoir !

J'avois parcouru avec un plaisir nouveau cette gracieuse forêt de sapins qui enveloppe le village des Bois. J'arrivois à cette petite esplanade, de jour en jour envahie par les glaciers, que dominent d'une manière si majestueuse les plus belles aiguilles des Alpes, et qui aboutit par une pente presque insensible à la source pittoresque de l'Arveyron. Je voulois contempler encore son portique de cristal azuré qui tous les ans change d'aspect, et demander quelques émotions à

ces grandes scènes de la nature. Mon cœur fatigué en avoit besoin.

Je n'avois pas fait trente pas que je m'aperçus, non sans étonnement, que Puck n'étoit pas près de moi — Hélas! vous ne l'auriez pas décidé à s'éloigner de son maître, au prix du macaron le plus friand, de la gimblette la plus délicate — il tarda même un peu à se rendre à mon appel, et je commençois à m'inquiéter, quand il revint, mon joli Puck, avec la contenance embarrassée de la crainte, et cependant avec la confiance caressante de l'amitié, le corps arrondi en demi-cerceau, le regard humide et suppliant, la tête si basse, si basse, que ses oreilles traînoient jusqu'à terre comme celles du chien de Zadig... Puck étoit aussi un épagneul. —

Si vous aviez vu Puck dans cette posture, vous n'auriez pas eu la force de vous fâcher.

Je ne me fâchai point, mais il repartit, puis il revint encore, et à mesure que ce jeu se renouveloit, je me rapprochois sur sa trace du point d'attraction qui l'appeloit, jusqu'à ce qu'également attiré par des sympathies parfaitement isogènes ou, si comme moi vous l'aimez mieux, par deux puissances tout à fait semblables, il resta immobile comme le battant aimanté entre deux timbres de fer placés à égale distance.

Sur le banc de rocher dont Puck me séparoit avec une précision si exacte que le compas infaillible de La Place n'auroit trouvé ni d'un côté ni de l'autre le moyen d'insérer un seul point géométrique, étoit assis

un jeune homme de la figure la plus aimable, de la physionomie la plus touchante, vêtu d'une blouse bleu de ciel, en manière de tunique, et la main armée d'un long bâton de cytise recourbé par le haut, ajustement singulier qui lui donnoit quelque ressemblance avec les bergers antiques du Poussin. Des cheveux blonds et bouclés s'arrondissoient en larges anneaux autour de son cou nu, et flottoient sur ses épaules. Ses traits étoient graves sans austérité, tristes sans abattement; sa bouche exprimoit plus de déplaisir que d'amertume; ses yeux seuls avoient un caractère dont je ne pouvois me rendre compte. Ils étoient grands et limpides, mais fixes, éteints et muets. Aucune âme ne se mouvoit derrière eux.

Le bruit des brises avoit couvert celui de mes pas. Rien n'indiquoit que je fusse aperçu. Je pensai qu'il étoit aveugle.

Puck avoit étudié toutes mes impressions, et au premier sentiment de bienveillance qu'il vit jaillir de mes regards, il courut à ce nouvel ami. — Qui nous expliquera l'entraînement de l'être le plus généreux de la nature vers l'être le plus infortuné, du chien vers l'aveugle? O Providence! je suis donc le seul de vos enfants que vous ayez abandonné!...

Le jeune homme passa ses doigts dans les longues soies de Puck, en lui souriant avec candeur. — D'où me connois-tu, lui dit-il, toi qui n'es pas de la vallée? J'avois un chien aussi folâtre et peut-être aussi joli que

toi ; mais c'étoit un barbet à la laine crépue — il m'a quitté comme les autres, mon dernier ami, mon pauvre Puck !...

— Hasard étrange ! votre chien s'appeloit comme le mien...

— Ah ! monsieur, me dit le jeune homme, en se soulevant penché sur son bâton de cytise, pardonnez à mon infirmité...

— Asseyez-vous, mon ami ! Vous êtes aveugle ?

— Aveugle depuis l'enfance.

— Vous n'avez jamais vu ?

— J'ai vu, mais si peu ! J'ai cependant quelque souvenir du soleil, et quand j'élève mes yeux vers la place qu'il doit occuper dans le ciel, j'y crois voir rouler un globe qui m'en rappelle la couleur. J'ai mémoire aussi du blanc de la neige et de l'aspect de nos montagnes.

— C'est donc un accident qui vous a privé de la lumière ?

— Un accident qui fut, hélas ! le moindre de mes malheurs ! J'avois à peine deux ans qu'une avalanche descendue des hauteurs de la Flégère écrasa notre petite maison. Mon père, qui étoit guide dans ces montagnes, avoit passé la soirée au Prieuré. Jugez de son désespoir quand il trouva sa famille engloutie par l'horrible fléau ! Secondé de ses camarades, il parvint à faire une trouée dans la neige et à pénétrer dans notre cabane dont le toit se soutenoit encore sur ses frêles appuis. Le premier objet qui se présenta à lui fut mon berceau ; il le

mit d'abord à l'abri d'un péril qui s'augmentoit sans cesse, car les travaux mêmes des mineurs avoient favorisé l'éboulement de quelques masses nouvelles et augmenté l'ébranlement de notre fragile demeure. Il y rentra pour sauver ma mère évanouie, et on le vit un moment, à la lueur des torches qui brûloient à l'extérieur, la rapporter dans ses bras — mais alors tout s'écroula. — Je fus orphelin, et on s'aperçut le lendemain qu'une goutte sereine avoit frappé mes yeux. J'étois aveugle.

— Pauvre enfant! ainsi vous restâtes seul, absolument seul!

— Un malheureux n'est jamais absolument seul dans notre vallée. Tous nos bons Chamouniers se réunirent pour adoucir ma misère. Balmat me donna l'abri, Simon Coutet la nourriture, Gabriel Payot le vêtement. Une bonne femme veuve, qui avoit perdu ses enfants, se chargea de me soigner et de me conduire. C'est elle qui me sert encore de mère, et qui m'amène à cette place tous les jours de l'été.

— Et voilà tous vos amis?

— J'en ai eu plusieurs, répondit le jeune homme en imposant un doigt sur ses lèvres d'un air mystérieux, mais ils sont partis.

— Pour ne pas revenir?

— Selon toute apparence. J'ai cru pendant quelques jours que Puck reviendroit et qu'il n'étoit qu'égaré... mais on ne s'égare pas impunément dans nos glaciers.

Je ne le sentirai plus bondir à mes côtés... je ne l'entendrai plus japper à l'approche des voyageurs...

(L'aveugle essuya une larme.)

— Comment vous nommez-vous?

— Gervais.

— Écoutez, Gervais — Ces amis que vous avez perdus... — expliquez-moi... —

(Au même instant, je fis un mouvement pour m'asseoir auprès de lui, mais il s'élança vivement à la place vide.)

— Pas ici, monsieur, pas ici!... c'est la place d'Eulalie, et personne ne l'a occupée depuis son départ.

— Eulalie? repris-je en m'asseyant à la place qu'il venoit de quitter; parlez-moi de cette Eulalie et de vous. Votre histoire m'intéresse.

Gervais continua :

Je vous ai dit, monsieur, que ma vie n'avoit pas manqué de quelque douceur, car le ciel a placé une douce compensation à l'infortune dans la pitié des bonnes âmes.

Je jouissois de cette heureuse ignorance des maux, quand la présence d'un nouvel hôte au village des Bois vint occuper toutes les conversations de la vallée. On ne le connoissoit que sous le nom de monsieur Robert, mais c'étoit, suivant l'opinion générale, un grand seigneur étranger que des pertes irréparables et de profondes douleurs avoient décidé à cacher ses dernières années dans une solitude ignorée de tous les hommes,

Il avoit perdu bien loin, disoit-on, une épouse qui faisoit presque tout son bonheur, puisqu'il ne lui restoit de leur union qu'un sujet d'éternel chagrin, une fille aveugle-née. On vantoit cependant à l'égal des vertus de son père l'esprit, la bonté, les grâces d'Eulalie. Mes yeux n'ont pu juger de sa beauté, mais quelle perfection auroit ajouté en moi au charme de son souvenir! je la revois dans mon esprit plus charmante que ma mère! —

— Elle est morte? m'écriai-je.

— Morte? reprit-il d'un accent où se confondoient l'expression de la terreur et celle de je ne sais quelle inconcevable joie. — Morte? qui vous l'a dit? —

— Pardonnez, Gervais, je ne la connois point: je cherchois à m'expliquer le motif de votre séparation.

— Elle est vivante! dit-il, en souriant amèrement. Et il garda un moment le silence. Je ne sais si je vous ai dit, ajouta-t-il à demi-voix, qu'elle s'appeloit Eulalie. C'étoit Eulalie, et voici sa place. —

Il s'interrompit encore. Eulalie! répéta Gervais en déployant sa main sur le rocher comme pour la chercher à côté de lui.

Puck lui lécha les doigts, et, reculant d'un pas, il le regarda d'un air attendri. Je n'aurois pas donné Puck pour un million.

— Remettez-vous, Gervais! Pardonnez-moi encore une fois d'avoir ébranlé dans votre cœur une fibre si

vive et si douloureuse. Je devine presque tout le reste de votre histoire. L'étrange conformité du malheur d'Eulalie et du vôtre frappa le père de cette jeune fille. L'intérêt que vous inspirez si bien, pauvre Gervais, ne pouvoit manquer de se faire sentir sur une âme exercée à ce genre d'impressions. Vous devîntes pour lui un autre enfant?

— Un autre enfant, répondit Gervais, et notre Eulalie fut pour moi une sœur. Ma bonne mère adoptive et moi, nous allâmes loger dans cette maison neuve qu'on appelle *le château*. Les maîtres d'Eulalie furent les miens. Nous apprîmes ensemble ces arts divins de l'harmonie qui ravissent l'âme vers une vie céleste. Nous lûmes avec les doigts sur des pages imprimées en relief les sublimes pensées des philosophes et les charmantes inventions des poëtes. J'essayois de les imiter, et de peindre comme eux ce que je ne voyois pas; car la nature du poëte est une seconde création dont les éléments sont mis en œuvre par son génie, et avec mes foibles réminiscences, je parvenois quelquefois à me refaire un monde. Eulalie aimoit mes vers, et que me falloit-il davantage? Quand elle chantoit, on auroit cru qu'un ange étoit descendu de la cime des monts terribles pour charmer la vallée. Tous les jours de la belle saison, on nous amenoit à cette pierre, qu'on appelle ici *le rocher des aveugles*, et où le meilleur des pères nous suivoit de tous les soins de l'amitié. Il y avoit alors autour de nous des touffes de rhododendron, des

tapis de violettes et de marguerites, et quand notre main avoit reconnu une de ces dernières fleurs à sa tige courte, à son disque velouté, à ses rayons soyeux, nous nous amusions à en effeuiller les pétales, en répétant cent fois ce jeu qui sert d'interprète aux premiers aveux de l'amour. — Si la fleur menteuse se refusoit à l'expression de mon unique pensée, je savois bien le dissimuler à Eulalie par une tromperie innocente. Elle en faisoit peut-être autant de son côté. Et aujourd'hui, cependant, il ne me reste rien de tout cela. —

En parlant ainsi, Gervais étoit devenu de plus en plus sombre. Son front si pur s'obscurcit d'un nuage de colère; il garda un morne silence, frappa du pied au hasard, et alla briser une rose des Alpes depuis longtemps desséchée sur sa tige; je la recueillis sans qu'il s'en aperçût et je la plaçai sur mon cœur.

Quelque temps s'écoula sans que j'osasse adresser la parole à Gervais, sans qu'il parût s'occuper de poursuivre son récit. Tout à coup il passa sa main sur ses yeux, comme pour chasser une vision désagréable, et se retournant de mon côté, avec un rire plein de grâce : — Ah! ah!... continua-t-il, prenez pitié, monsieur, des foiblesses d'un enfant qui n'a pas su commander jusqu'ici aux troubles involontaires de son cœur. Un jour viendra peut-être où la sagesse descendra dans mon esprit, mais je suis si jeune encore... —

— Je crains, mon ami, lui dis-je en pressant sa main,

que cette conversation ne vous fatigue. Ne demandez pas à votre mémoire des souvenirs qui la tourmentent. Je ne me pardonnerois jamais d'avoir troublé une de vos heures d'un regret que vous sentez si profondément !

— Ce n'est pas vous qui me le rappelez, répondit Gervais. Il ne m'a pas quitté un instant, et j'aimerois mieux que mon âme s'anéantît que de le perdre. Tout mon être, monsieur, c'est ma douleur. Ma douleur, c'est ma dernière amitié. Nous n'étions plus qu'elle et moi. Il a bien fallu nous accoutumer à vivre ensemble ; et je la trouve plus facile à supporter, quand un peu de bienveillance en allége, en m'écoutant, le poids si tristement solitaire. Ah ! ah ! reprit-il en riant encore, les aveugles sont causeurs, et on m'entend si rarement !

Je n'avois pas quitté la main de Gervais. Il comprit que je l'entendois.

— D'ailleurs, dit-il, tout n'est pas amertume dans mes souvenirs. Quelquefois ils me rendent tout à fait le passé : je m'imagine que mon malheur actuel n'est qu'un songe, et qu'il n'y a de vrai dans ma vie que le bonheur que j'ai perdu. Je rêve qu'elle est assise à cette place, un peu plus éloignée de moi qu'à l'ordinaire, et qu'elle se tait, parce qu'elle est plongée dans une méditation à laquelle notre amour n'est pas étranger. Oh ! si l'éternité que Dieu réserve aux âmes bienveillantes n'est que la prolongation infinie du plus doux sentiment qui les ait émues, quel bonheur d'être surpris par la mort dans cette pensée et de s'endormir ainsi !

Un jour nous étions assis sur ce rocher, comme tous les jours..... et nous jouissions, dans une extase si douce, de la sérénité de l'air, du parfum de nos violettes, du chant de nos oiseaux, et surtout de celui de notre fauvette des Alpes — car tous les oiseaux des bois nous étoient connus, et ils voloient souvent à notre voix — nous prêtions l'oreille avec tant de charme au bruit de la glace détachée par la chaleur, qui glisse en sifflant le long des aiguilles, et au balancement des eaux de l'Arveyron qui venoient mourir presque à nos pieds, que je ne sais quel pressentiment confus de la rapidité et de l'incertitude du bonheur nous remplit en même temps d'inquiétude et d'effroi. Nous nous pressâmes vivement l'un contre l'autre, nous entrelaçâmes nos bras comme si on avoit voulu nous séparer, et nous nous écriâmes ensemble : Toujours ! toujours ! — Je sentis qu'Eulalie respiroit à peine, et qu'elle avoit besoin d'être rassurée par toutes les forces que me donnoient mon caractère et mon courage d'homme : — Toujours, Eulalie, toujours ! — Le monde, qui nous croit si malheureux, peut-il juger de la félicité que j'ai goûtée dans ta tendresse, que tu as trouvée dans la mienne ? Que nous importe le mouvement ridicule de cette société turbulente où vont se heurter tant d'intérêts qui nous seront toujours étrangers, car la nature a fait pour nous mille fois plus que n'auroient fait les longs apprentissages de la raison ! Nous sommes pour eux des êtres imparfaits, et cela est tout simple ; ils ne sont pas encore par-

venus à apprendre que la perfection de la vie consistoit à aimer, à être aimé. Ils osent nous plaindre, parce qu'ils ne savent pas que nous les plaignons. Cette dangereuse fascination que les passions exercent par le regard n'agira du moins jamais sur nous. Le temps même a perdu son empire sur deux aveugles qui s'aiment. Nous ne changerons jamais l'un pour l'autre, puisqu'aucune altération ne peut nous rebuter, aucune comparaison nous distraire. Le sentiment qui nous unit est immuable comme le bruissement de notre Arveyron, comme le chant de nos oiseaux favoris, comme l'enceinte éternelle de ces rochers exposés au midi, au pied desquels on nous conduit quelquefois dans les jours incertains du mois de mai. Ce n'est pas le prestige de la beauté passagère d'une femme qui m'a séduit en toi, c'est quelque chose qui ne peut ni s'exprimer quand on le sent, ni s'oublier quand on l'a senti. C'est une beauté qui appartient à toi seule, et que j'écoute dans ta voix, que je touche dans tes mains, dans tes bras, dans tes cheveux, que je respire dans ton souffle, que j'adore dans ton âme! J'ai bien étudié leurs amours dans les livres qu'on nous a lus, ou sur lesquels mes doigts ont pu chercher des pensées; et je te proteste que leurs avantages sur nous consistent en des choses de peu de valeur. Le soleil que j'ai vu autrefois fût-il dans tes yeux, je n'effleurerois pas de mes lèvres avec plus de volupté ces longs cils qui les ombragent, et sur lesquels ma bouche a recueilli deux ou trois larmes, quand tu

étois plus petite, et qu'on se refusoit, contre l'usage, à satisfaire un de tes caprices. Je ne sais si ton cou est aussi blanc que les neiges de la grande montagne, mais il ne m'en plairoit pas davantage — et cependant voilà tout. — Oh ! si je jouissois de la vue, je supplierois le Seigneur d'éteindre mes yeux dans leur orbite, afin de ne pas voir le reste des femmes ; afin de n'avoir de souvenir que toi, et de ne laisser de passage vers mon cœur qu'à ces traits que j'aurois vu sortir des tiens ! Voir un monde, le parcourir, l'embrasser, le conquérir, le posséder d'un rayon du regard — étrange merveille ! — Mais pourquoi?... pour étourdir mon âme d'impressions inutiles, pour l'égarer hors de toi, loin de toi, dans de frivoles admirations, à travers ce qu'ils appellent les miracles de la nature et de l'art ! et qu'aurois-je à y chercher, si ce n'est une impression qui me rendît quelque chose de toi ? Elle est bien meilleure et bien plus complète ici ! Inconcevable misère des vanités de l'homme ! de ces arts dont ils font tant de bruit, de ces prodiges du génie qui les éblouissent, nous en connaissons ce que le grand nombre apprécie le plus, la musique, la poésie. — On convient que nous avons des organes pour les goûter, une âme pour les sentir ; et crois-tu cependant que jamais les chants divins de Lamartine aient retenti aussi délicieusement à mon oreille que le cri d'appel que tu me jettes de loin, quand on t'amène ici la dernière? Si Rossini ou Weber me saisissent d'un prestige plus puissant, c'est que c'est toi qui les chantes.

Les arts, c'est toi qui les embellis, et tu embellirois ainsi la création dont ils ne sont que l'expression ornée; mais je puis me passer de ces richesses superflues, moi qui possède le trésor dont elles tireroient le plus de prix; car, enfin, ton cœur est à moi, ou tu n'es pas heureuse! — Je suis heureuse, répondit Eulalie, la plus heureuse des filles! — O mes enfants, dit M. Robert en unissant nos mains tremblantes, j'espère que vous serez toujours heureux, car ma volonté ne vous séparera jamais! — Accoutumé à nous suivre partout des soins de cette tendresse attentive que rien ne rassure assez, il s'étoit rapproché de nous sans être entendu et nous avoit entendus sans nous écouter. Je ne me croyois pas coupable, et j'étois cependant consterné. — Eulalie trembloit. — M. Robert se plaça — là — entre nous deux, car nous nous étions un peu éloignés l'un de l'autre... — Pourquoi pas, dit M. Robert, en nous enveloppant de ses bras, et en nous pressant tous les deux avec plus de tendresse encore qu'à l'ordinaire : — Pourquoi pas, en vérité! — ne suis-je pas assez riche pour vous acheter des serviteurs — et des amis? — Vous aurez des enfants qui remplaceront votre vieux père, car votre infirmité n'est pas héréditaire. Embrasse-moi, Gervais; embrasse-moi bien, Eulalie; remerciez Dieu, et rêvez à demain, car le jour qui luira demain sera beau, même pour les aveugles!

Eulalie passa des bras de son père dans les miens. Pour la première fois, mes lèvres trouvèrent les sien-

nes. Ce bonheur étoit trop complet pour être du bonheur. Je crus que ma poitrine alloit se briser. Je souhaitai de mourir. Hélas! je ne mourus pas!

Je ne sais, monsieur, comment est le bonheur des autres. Le mien manquoit de calme et même d'espérance. Je ne pus obtenir le sommeil, ou plutôt je ne le cherchai point, car il me sembloit que je n'aurois pas assez d'une éternité pour goûter les félicités qui m'étoient promises, et plus je cherchois à en jouir, plus elles échappoient à toutes mes pensées sous une foule d'apparences confuses. Je regrettois presque ce passé sans ivresse, mais sans craintes, où je ne redoutois rien parce que je n'avois compté sur rien. J'aurois voulu ressaisir ces pures voluptés de l'âme qui se passent de l'avenir dans un cœur d'enfant; où l'avenir, du moins, ne va pas plus loin que le lendemain. Enfin, j'entendis le bruit ordinaire de la maison; je me levai, je m'habillai sans attendre ma mère, je priai Dieu, et je gagnai la croisée qui donne sur l'Arve pour y rafraîchir ma tête brûlante aux vapeurs des brumes matinales. Ma porte s'ouvrit. Je reconnus un pas d'homme. Ce n'étoit point M. Robert. Une main saisit la mienne. Monsieur de Maunoir! m'écriai-je. Il y avoit plusieurs années qu'il n'étoit venu, mais le bruit de sa démarche, le contact de sa main, je ne sais quoi de franc, d'aisé et de tendre qui ne se juge en particulier par aucun sens, mais qui s'éprouve par tous, m'étoit resté de lui dans la mémoire. C'est bien lui, dit-il en parlant à quelqu'un

d'un son de voix un peu altéré, c'est mon pauvre Gervais. Vous savez ce que je vous en dis dans le temps ! — Après cela il imposa ses doigts sur mes paupières et les retint quelque temps élevées. — Ah ! dit-il, la volonté de Dieu soit faite ! Au moins, te trouves-tu heureux ?— Bien heureux, lui répondis-je. M. Robert dit que j'ai profité de ses bontés. Je sais lire comme un voyant, et je suis aimé d'Eulalie. — Elle t'aimera davantage si elle te voit un jour, reprit M. de Maunoir... — Si elle me voit, dites-vous ? — Je pensai à ce séjour éternel où l'œil des aveugles s'ouvre à une clarté qui n'a plus de nuit. — Je ne compris pas.

Ma mère m'amena ici suivant l'usage, mais Eulalie tarda beaucoup. Je cherchois à m'expliquer pourquoi. Mon pauvre Puck alloit à sa rencontre, et puis il revenoit, et puis il retournoit toujours ; et quand il étoit bien loin, bien loin, il aboyoit avec impatience, et quand il étoit près de moi, il pleuroit. Enfin, il se mit à japper avec des éclats si bruyants et à sauter sur ce banc avec tant de pétulance, que je reconnus bien qu'elle devoit être près de nous, quoique je ne l'entendisse pas encore ; je me penchai vers le côté d'où je l'attendois, et mes bras étendus trouvèrent les siens. M. Robert n'avoit pas cette fois accompagné ses domestiques, et j'en sentis sur-le-champ la raison, qui devoit être celle aussi du retard inaccoutumé d'Eulalie : j'avois oublié qu'il y eût des étrangers au château.

Ce qu'il y a de bien étrange, monsieur, c'est que son

arrivée, si vivement désirée, me remplit de je ne sais quelle inquiétude que je ne connoissois point encore. Je n'étois plus à mon aise avec Eulalie comme la veille. Depuis que nous devions tout l'un à l'autre, je n'osois plus rien demander. Il me sembloit que son père, en me donnant un nouveau droit, m'avoit imposé mille privations. Je craignois d'exercer le pouvoir d'un mot, les séductions d'une caresse. Je sentois bien mieux qu'elle étoit à moi et je redoutois bien plus de la toucher. J'aurois craint de la profaner, en écoutant son souffle, en effleurant sa robe, en saisissant de ma bouche un de ses cheveux flottants. Elle éprouvoit peut-être le même sentiment, car notre conversation fut quelque temps celle de deux personnes qui se sont peu connues. Cela ne pouvoit pas durer longtemps. Les illusions de la dernière journée n'étoient pas encore vieillies. Puck avoit soin de nous les rappeler en bondissant de l'un à l'autre, comme s'il avoit souffert de nous voir si éloignés et si froids. Je me rapprochai d'Eulalie, et mes lèvres cherchèrent ses yeux, le seul endroit de son visage qu'elles eussent touché jusqu'à la veille de ce jour-là. Elles y touchèrent un bandeau. Tu es blessée, Eulalie!... — Un peu blessée, répondit-elle, mais bien légèrement, puisque je passe avec toi la journée comme d'ordinaire, et qu'il n'y a entre ta bouche et mes yeux qu'un ruban vert de plus. —

— Vert! vert! ô mon Dieu! et qu'est-ce qu'un ruban vert?...

— J'ai vu, me dit-elle... je vois... — Et sa main trembloit dans la mienne, comme si elle m'avoit avoué une faute ou raconté un malheur. —

Tu as vu, m'écriai je !... tu verras !... infortuné que je suis !... —

Tu verras ! ... le miroir, qui n'étoit pour toi qu'une surface froide et polie, te montrera ta vivante image. Sa conversation, muette mais animée, te répétera tous les jours que tu es belle, et quand tu reviendras au malheureux aveugle, il ne t'inspirera plus qu'un sentiment. Tu le plaindras d'être aveugle, parce que tu concevras que le plus grand des malheurs est de ne pas te voir. Que dis-je ! tu ne reviendras pas ! pourquoi reviendrois-tu ? quelle est la belle jeune fille qui aimeroit un pauvre aveugle !...

Ah ! malheur sur moi ! je suis aveugle ! —

En disant cela, je tombai sur la terre, mais elle me suivit en me pressant de ses mains, en liant ses doigts dans mes cheveux, en effleurant mon cou de ses lèvres, en gémissant comme un enfant. — Non, jamais, jamais je n'aimerai que Gervais. — Tu te félicitois hier d'être aveugle pour que notre amour ne s'altérât jamais ! je serai aveugle s'il le faut pour ne point laisser de souci à ton cœur. Veux-tu que j'arrache cet appareil ? Veux-tu que je brise mes yeux ?... —

— Horrible souvenir ! j'y avois pensé !...

Arrête, lui-dis-je, en saisissant violemment le rocher pour user sur lui l'excès de force qui me tourmen-

toit. — Nous parlons un langage insensé parce que nous sommes malades ; toi, de ton bonheur, et moi, de mon désespoir. — Écoute : —

Je repris ma place, elle la sienne. Mon cœur étoit près de se rompre.

Écoute, continuai-je — il est fort bien que tu voies, parce que maintenant tu es parfaite. — Il est indifférent que je ne voie pas et que je meure — abandonné — parce que c'est le destin que Dieu m'a fait ! — mais jure-moi de ne jamais me voir, de ne jamais chercher à me voir ! Si tu me vois, tu seras forcée malgré toi à me comparer aux autres, à ceux qui ont leur esprit et leur âme dans leurs yeux, à ceux qui parlent du regard et qui font rêver les femmes avec un des traits qui jaillissent de leur prunelle ou un des mouvements qui soulèvent leurs sourcils. Je ne veux pas que tu puisses me comparer ! je veux rester pour toi dans le vague de la pensée d'une petite fille aveugle, comme un rêve, comme un mystère. Je veux que tu me jures de ne revenir ici qu'avec ce bandeau vert — d'y revenir toutes les semaines — ou au moins tous les mois, tous les ans une fois !... d'y revenir une fois encore ! Ah ! jure-moi d'y revenir une fois encore et de ne pas me voir !...

— Je jure de t'aimer toujours, dit Eulalie en pleurant. —

Tous mes sens avoient défailli. J'étois retombé à ses pieds. M. Robert me releva, me fit quelques caresses et

me remit dans les mains de ma mère. Eulalie n'étoit plus là.

Elle revint le lendemain, le surlendemain, plusieurs jours de suite, et mes lèvres n'avoient pas cessé de trouver ce bandeau vert qui entretenoit mon illusion. Je m'imaginois que je serois le même pour elle tant qu'elle ne m'auroit pas vu. Je croyois apprécier dans mes réminiscences les impressions d'un sens dont j'ai à peine joui, et il me sembloit qu'elles ne suffiroient pas à la distraire du prestige délicieux dans lequel nous avions passé notre enfance. Je me disois avec une satisfaction insensée : Elle est restée aveugle pour moi, mon Eulalie! elle ne me verra point! elle m'aimera toujours!...

Et je couvris son ruban vert de baisers, car je n'aimois plus ses yeux.

Il arriva un jour, après bien des jours, et si cela étoit à recommencer je les compterois — il arriva, je ne sais comment vous le dire, que sa main s'étoit unie à la mienne avec une étreinte plus vive, que nos doigts entrelacés s'humectèrent d'une sueur plus tiède, que son cœur palpitoit ici, à remuer mon sarreau, et que ma bouche, à force d'errer, retrouva de longs cils de soie sous son bandeau vert.

— Grand Dieu! m'écriai-je, est-ce une erreur de ma mémoire? Non, non! je me souviens que, lorsque j'étois tout enfant, j'ai vu flotter des lumières sur les cils de mes yeux, qu'ils portoient des rayons, des feux arrondis, des taches errantes, des couleurs, et que c'é-

toit par là que le jour se glissoit avec mille étincelles aiguës pour venir m'éveiller dans mon berceau... Hélas! si tu allois me voir!

— Je t'ai vu, me dit-elle en riant, et à quoi m'auroit servi de voir si je ne t'avois pas vu? Orgueilleux! qui prescris des limites à la curiosité d'une femme dont les yeux viennent de s'ouvrir au jour!

— Cela n'est pas possible, Eulalie... — Vous m'aviez juré!...

— Je n'ai rien juré, mon ami, et quand tu m'as demandé ce serment, je t'avois déjà vu. Du plus loin que l'esplanade permit à Julie de te découvrir :.. Le vois-tu, lui disois-je?—Oui, mademoiselle; il a l'air bien triste. — Je compris cela; je venois si tard! Zeste, le ruban n'y étoit plus. On m'avoit dit que cela m'exposeroit à perdre la vue pour toujours, mais après t'avoir vu, je n'avois plus besoin de voir. Je ne remis mon bandeau vert qu'en m'asseyant auprès de toi.

— Tu m'avois vu, et tu continuas à venir. Cela est bien. Qui avois-tu vu d'abord?

— M. de Maunoir, mon père, Julie — et puis ce monde immense, les arbres, les montagnes, le ciel, le soleil, la création dont j'étois le centre, et qui sembloit de toutes parts prête à se précipiter sur moi au fond de je ne sais quel abîme où je me croyois plongée.

— Et depuis que tu m'as vu?

— Gabriel Payot, le vieux Balmat, le bon Terraz, Cachat le géant, Marguerite...

— Et personne de plus ?...

— Personne.

— Comme l'air est frais ce soir !... abaisse ton bandeau : tu pourrois redevenir aveugle.

— Qu'importe ! je te le répète, je n'ai gagné à voir que de te voir, et à te voir que de t'aimer par un sens de plus. Tu étois dans mon âme comme tu es dans mes yeux. J'ai seulement un nouveau motif de n'exister que pour toi. Cette faculté qu'ils m'ont donnée, c'est un nouveau lien qui m'attache à ton cœur, et c'est pour cela qu'elle m'est chère ! Oh ! je voudrois avoir autant de sens que les belles nuits ont d'étoiles pour les occuper tous de notre amour ! je pense que c'est par là que les anges sont heureux entre toutes les créatures. —

C'étoient ses propres paroles, car je ne puis les oublier. La conquête de la lumière avoit encore exalté cette vive imagination, et son cœur s'étoit animé de tous les feux que ses yeux venoient de puiser dans le soleil.

Mes jours avoient retrouvé quelque charme. On s'accoutume si facilement à l'espérance ! L'homme est si foible pour résister à la séduction d'une erreur qui le flatte ! Notre existence avoit pris d'ailleurs un nouveau caractère, je ne sais quelle variété mobile et agitée qu'Eulalie me forçoit à préférer au calme profond dans lequel nous avions vécu jusque-là. Ce banc de rocher sur lequel vous êtes assis n'étoit plus pour nous qu'un rendez-vous et qu'une station, où nous venions nous délasser en doux entretiens du doux exercice de la pro-

menade. Le reste du temps se passoit à parcourir la vallée, où Eulalie seule me servoit de guide, enchantant mon oreille des impressions qu'elle recueilloit à l'aspect de tous ces merveilleux tableaux que la vue découvre à la pensée. Il me sembloit quelquefois que son imagination, comme une fée puissante, commençoit à dégager mon âme des ténèbres du corps, et à la ravir, éclairée de mille lumières, dans les espaces du ciel, en lui prodiguant des images gracieuses comme des parfums, des couleurs vives et pénétrantes comme les sons d'un instrument; mais bientôt mes organes se refusoient à cette perception trompeuse, et je retombois tristement dans la morne contemplation d'une nuit éternelle. Ce funeste retour sur moi-même échappoit rarement à la sollicitude de sa tendresse; et alors elle n'épargnoit rien pour m'en distraire. Quelquefois, c'étoient des chants qui me ramenoient par la pensée au temps où nous étions aveugles tous deux, et où elle charmoit ainsi notre solitude; plus souvent, c'étoit la lecture qui étoit devenue pour nous une acquisition nouvelle et singulière, quoique nous en eussions possédé le secret sous d'autres formes et par d'autres procédés, car la bibliothèque des aveugles est extrêmement bornée. Mon attention entraînée dans l'essor de sa parole perdoit son action intérieure, et je croyois vivre dans une nouvelle vie que je n'avois encore ni devinée ni comprise; dans une vie d'imagination et de sentiment, où je ne sais quels êtres d'invention, moins étrangers à moi que

moi-même, venoient surprendre et charmer toutes les facultés de mon cœur. Quelle vaste région de pensées magnifiques et de méditations touchantes s'ouvre à l'être favorisé qui a reçu du ciel des organes pour lire, et une intelligence pour comprendre! Tantôt c'étoit un passage de la Bible, comme le discours du Seigneur à Job, qui me confondoit d'admiration et de respect; ou comme l'histoire de Joseph et de ses frères, qui plongeoit mon cœur dans une tendre émotion de pitié; tantôt c'étoient les miracles de l'épopée, avec la naïveté presque divine d'Homère, ou avec la religieuse solennité de Milton. Nous lisions aussi des romans, parmi lesquels un instinct bien vague, bien confus, que je n'ai jamais cherché à m'expliquer, me faisoit affectionner *Werther*. Eulalie préféra d'abord ceux dont le sujet s'approprioit à notre situation. Une passion vivement exprimée, une séparation douloureusement sentie, les pures joies d'une chaste union, la simplicité d'un ménage rustique, à l'abri de la curiosité intéressée et de la fausse affection des hommes, voilà ce qui troubloit sa voix, ce qui mouilloit ses paupières; et quoiqu'on parlât moins souvent dès lors de notre mariage, quand l'ordre de la lecture du soir amenoit quelque chose de pareil, elle m'embrassoit encore devant son père.

Au bout de quelque temps, je crus remarquer qu'il s'étoit fait un peu de changement dans le goût de ses lectures. Elle se plaisoit davantage à la peinture des scènes du monde; elle insistoit sans s'en apercevoir sur

la vaine description d'une fête ; elle aimoit à revenir sur les détails de la toilette d'une femme ou de l'appareil d'un spectacle? Je ne supposai pas d'abord qu'elle eût entièrement oublié que j'étois aveugle, et ces distractions froissoient mon cœur sans le rompre. J'attribuois ce léger caprice au mouvement extraordinaire qui se faisoit sentir dans le *château*, depuis que M. de Maunoir en avoit renouvelé l'aspect par un des miracles de son art, M. Robert, plus heureux, sans doute, plus disposé à jouir des faveurs de la fortune et des grâces de la vie, du moment où sa fille lui avoit été redonnée avec toute la perfection de son organisation et tout l'éclat de sa beauté, aimoit à réunir ces nombreux voyageurs que la courte saison d'été ramène tous les ans dans nos montagnes. Le *château*, on peut encore vous le dire, étoit devenu en effet un de ces manoirs hospitaliers d'un autre âge dont le maître ne croyoit jamais avoir fait assez pour embellir le séjour de ses hôtes. Eulalie brilloit dans ce cercle toujours nouveau, toujours composé de riches étrangers, de savants illustres, de voyageuses coquettes et spirituelles; elle brilloit parmi toutes les femmes, et de cet attrait de la parole, qui est, pour nous infortunés, la physionomie de l'âme, et de mille autres attraits que je ne lui connoissois pas. Quel incroyable mélange d'orgueil et de douleur soulevoit ma poitrine jusqu'à la faire éclater, quand on vantoit près de moi le feu de ses regards, ou quand un jeune homme, niaisement

cruel, nous complimentoit sur la couleur de ses cheveux !...

Ceux qui étoient venus pour voir la vallée y prolongeoient volontiers leur séjour pour voir Eulalie. Je comprenois cela. Je n'avois pas à regretter son affection, qui sembloit ne pouvoir s'altérer jamais, et cependant j'éprouvois qu'elle vivoit de plus en plus hors de moi, de nous, de cette intimité de malheur qu'on n'ose pas réclamer, et qui coûte le bonheur quand on la perd. Je souhaitois l'hiver plus impatiemment que je n'avois jamais souhaité le souffle tiède et les petites ondées du printemps. L'hiver désiré arriva, et M. Robert m'apprit, non sans quelques précautions, non sans m'assurer qu'on se séparoit de moi pour quelques jours tout au plus, et qu'on ne mettroit à m'appeler que le temps nécessaire pour se faire à Genève un établissement commode; il m'apprit qu'il partoit avec elle, qu'ils alloient passer l'hiver à Genève, — l'hiver si vite passé !... l'hiver passé si près !...

Vous entendez bien : — *si vite* !... un hiver des Alpes !... — *si près* !... à Genève, à l'extrémité des montagnes maudites ! — une route que le chamois n'oseroit tenter en hiver ; — et j'étois aveugle !

Je restai muet de stupeur. Les bras d'Eulalie s'enlacèrent autour de mon cou. Je les trouvai presque froids, presque lourds. Elle m'adressa quelques paroles tendres et émues, si ma mémoire ne me trompe pas, mais ce bruit passa comme un rêve. Je ne revins com-

plétement à moi qu'au bout de quelques heures. Ma mère me dit : Ils sont partis, Gervais, mais nous resterons au *château !* —

Damnation ! m'écriai-je, notre cabane a donc disparu sous une autre avalanche ! — Non, Gervais, la cabane est là, et les bienfaits de M. Robert m'ont permis de l'embellir. — Eh bien ! lui répondis-je en me jetant tout en pleurs dans ses bras, jouissez des bienfaits de M. Robert ! je n'ai pas le droit de les refuser pour vous... mais, au nom du ciel, allons-nous-en !

J'avois eu le temps de réfléchir à notre position. Je savois qu'elle n'épouseroit pas un aveugle, et je me serois refusé à l'épouser moi-même depuis qu'elle avoit cessé d'être aveugle sans cesser d'être riche. C'étoit le malheur qui nous rendoit égaux ; et, du moment où cette sympathie s'étoit rompue, je perdois tous les droits que le malheur m'a donnés. Qui pourroit remplir l'intervalle immense que Dieu a jeté entre la merveille de la création, un ange ou une femme, et le dernier de ses rebuts, un orphelin aveugle ? Mais, que le ciel me pardonne ce jugement s'il est téméraire ! je croyois qu'elle ne m'abandonneroit pas tout à fait, et qu'elle me réserveroit, près d'elle, le bonheur d'entendre, dans un endroit où elle passeroit quelquefois, ou flotter sa robe de bal, ou crier le satin de ses souliers, ou tomber de sa bouche ces mots plus doux au moins qu'un éternel adieu : *Bonsoir, Gervais* !

Depuis ce temps-là, je n'ai plus rien à raconter, presque plus rien.

Au mois d'octobre elle m'envoya un ruban, à caractères imprimés en relief, et qui portoit : CE RUBAN EST LE RUBAN VERT QUE J'AVOIS SUR MES YEUX. — Je ne l'ai pas quitté. Le voilà.

Au mois de novembre le temps étoit encore assez beau. Un des gens de la maison m'apporta quelques présents de son père. Je ne m'en suis pas informé.

Au mois de décembre les neiges recommencèrent. Dieu! que cet hiver fut long! Janvier, février, mars, avril, des siècles de désastres et de tempêtes! et au mois de mai les avalanches qui tomboient partout, excepté sur moi!

Quand deux ou trois rayons du soleil eurent adouci l'air et égayé la contrée, je me fis conduire sur la route des Bossons, à la rencontre des muletiers; mais ils ne venoient pas encore. Je supposai que l'Arve se débordait, qu'une autre montagne menaçoit la vallée de Servoz, que le Nant-Noir n'avoit jamais été si large et si terrible, que le pont de Saint-Martin s'étoit rompu, que tous les rochers de Maglan couvroient les bosquets de leurs ruines suspendues depuis tant de siècles, que l'enceinte formidable de Cluse se fermoit enfin à jamais, car j'avois entendu parler de ces périls par les voyageurs et par les poëtes. Cependant il arriva un muletier, il en arriva deux. Quand le troisième fut venu je n'attendis plus rien. Je pensai que toute ma destinée

étoit accomplie. Huit jours après on me lut une lettre d'Eulalie ; elle avoit passé l'hiver à Genève ; elle alloit passer l'été à Milan !

Ma mère trembloit pour moi. Je ris. Je m'y étois attendu, et c'est une grande satisfaction que de savoir jusqu'à quel point on peut porter la douleur.

Maintenant, monsieur, vous connoissez toute ma vie. C'est cela. Je me suis cru aimé d'une femme, et j'ai été aimé d'un chien. Pauvre Puck ! —

Puck s'élança sur l'aveugle. — Ce n'est pas toi, lui dit-il, mais je t'aime puisque tu m'aimes. —

— Cher enfant, m'écriai-je, il en viendra une aussi qui ne sera pas elle, et que tu aimeras parce que tu en seras aimé !

— Vous connoissez une jeune fille aveugle et incurable ? reprit Gervais. —

— Pourquoi pas une femme qui te verra et qui t'aimera ?

— Vous a-t-on dit qu'Eulalie reviendroit ?

— J'espère qu'elle reviendra ; mais tu aimes Puck parce qu'il t'aime. Tu aimeras une femme qui te dira qu'elle t'aime.

— C'est bien autre chose. Puck ne m'a pas trahi. Puck ne m'auroit pas quitté. Puck est mort. —

— Écoute, Gervais, il faut que je m'en aille. J'irai à Milan — je la verrai — je lui parlerai, je le jure — et puis, je reviendrai — mais j'ai aussi des douleurs à distraire, des blessures à cicatriser — tu ne le croirois pas,

et cependant, cela est vrai ! pour échanger contre ton cœur qui souffre, mon cœur avec toutes ses angoisses, je voudrois pouvoir te donner mes yeux !...

Gervais chercha ma main et la pressa fortement. Les sympathies du malheur sont si rapides !

— Au moins, continuai-je, il ne te manque rien de ce qui contribue à l'aisance. Les soins de ton protecteur ont fait fructifier ton petit bien. Les bons Chamouniers regardent ta prospérité comme leur plus douce richesse. Ta beauté te fera une maîtresse ; ton cœur te fera un ami !

— Et un chien !... dit Gervais.

— Ah ! je ne donnerois pas le mien pour ta vallée et pour tes montagnes, s'il ne t'avoit pas aimé ! — Je te donne mon chien...

— Votre chien ! s'écria-t-il, votre chien !... — Non ! non !... monsieur, cela ne se donne pas ! —

Voyez comme Puck m'avoit entendu ! il vint me combler de douces caresses, mêlées d'amour, et de regret et de joie. C'étoit la tendresse la plus vive, mais une tendresse d'adieu ; et quand d'un signe qu'il attendoit je lui montrai l'aveugle, il s'élança fièrement sur ses genoux, et, une patte appuyée sur le bras de Gervais, me regarda de l'air assuré d'un affranchi.

— Adieu, Gervais ! — Je ne nommai pas Puck, il m'auroit suivi. Quand je fus au détour de l'esplanade je l'aperçus, honteux, sur la lisière de la forêt. Je m'approchai doucement, il recula d'un seul pas, et puis

étendit sur ses deux pattes une tête humiliée. Je passai ma main sur les ondes flottantes de sa longue soie, et, avec un serrement de cœur, mais d'une voix sans colère, je lui dis : Va...

Il partit comme un trait, se retourna encore une fois pour me regarder et rejoignit Gervais.

Du moins il ne sera plus seul.

Quelques jours après, j'étois à Milan.

J'étois à Milan sans dessein. Il arrive une époque de la vie où l'on cesse d'user de ses jours. On les use.

Le récit même de Gervais ne m'avoit laissé qu'une impression touchante et triste, mais vague et légère comme celle d'un songe dont je ne sais quelle inexplicable liaison d'idées réveille de temps en temps le souvenir.

J'étois bien loin de rechercher la fréquentation du grand monde. Qu'y aurois-je fait? mais je ne l'évitois pas. C'est aussi une solitude, — à moins toutefois, et alors malheur à vous, que vous n'y fassiez la rencontre d'un de ces brillants et hardis *touristes* que vous avez aperçus du boulevard sur le perron de Tortoni, ou près desquels vous avez bâillé une heure à Favart, — poupées apprêtées par un goût frivole pour l'étalage du tailleur, — à la cravate *fashionable*, aux cheveux en

coup de vent, au claque rond doublé de satin cerise, au gilet mandarin de Valencia, aux bas gris de perle brodés de coins à jour, au lorgnon scrutateur, à l'imperturbable assurance, à la voix haute.

— C'est toi ! s'écria Roberville...

— C'est vous ! répondis-je...

— Et il n'avoit pas cessé de parler ; mais pendant que ses phrases venoient mourir à mon oreille, comme le bourdonnement confus d'un insecte importun, mes yeux s'étoient arrêtés sur une jeune femme de la plus rare beauté et de la parure la plus éclatante, qui étoit là, seule, rêveuse, mélancolique, appuyée contre un des attiques de la colonnade.

— Ah ! je comprends, me dit-il ; c'est par là que tu veux commencer : mais cela n'est réellement pas mal ! je reconnois ce goût exercé qui te distinguoit parmi tous les amateurs ; c'est une affaire à essayer. Dans sa position, on est au premier venu, et un homme qui arrive avec tes avantages !... J'y avois pensé, mais j'ai été pris plus haut.

— En vérité, repartis-je en le mesurant. C'est possible !

— Allons ! Le cœur est occupé ! Tu n'as d'attentions que pour elle ! Conviens qu'il seroit fâcheux que ces beaux yeux noirs ne se fussent jamais ouverts à la lumière ?...

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que je veux te dire ! C'est qu'elle est née

aveugle. C'est la fille d'un riche négociant d'Anvers qui n'avoit eu que cet enfant d'une femme qu'il perdit jeune et qui lui laissa de profonds regrets.

— Vous croyez ?

— Il le faut bien, puisqu'il quitta sa maison qui étoit, dit-on, plus florissante que jamais, et s'éloigna d'Anvers, après avoir distribué de magnifiques présents à ses employés et des pensions à ses domestiques.

—Et puis, que devint-il ? repris-je avec l'impatience d'une curiosité qui s'accroissoit par degrés ?

— Oh ! C'est un roman... qui t'ennuieroit..... Et puis, que sais-je, moi? Ce bon homme alla où nous allons tous une fois, pour dire que nous y sommes allés; dans cette froide vallée de Chamouny dont je n'ai jamais compris les tristes merveilles, et, chose étonnante! il s'y fixa pendant quelques années. N'as-tu pas entendu parler de lui ?.... Un nom bourgeois... M. Robert... C'est cela.

— Enfin ? repris-je...

— Enfin, continua-t-il, un oculiste rendit la vue à cette petite fille. Son père la conduisit à Genève... et à Genève elle devint amoureuse d'un aventurier qui l'enleva, parce que son père le refusa pour gendre.

— Son père avoit jugé ce misérable.

— Il l'avoit d'autant mieux jugé qu'à peine arrivé à Milan l'aventurier disparut avec tout l'or et tous les diamants qu'il étoit parvenu à soustraire. On assure que ce galant homme étoit déjà marié à Naples, et qu'il

avoit encouru une condamnation capitale à Padoue. La justice le réclamoit.

— Et M. Robert?

— M. Robert mourut de chagrin, mais cet événement ne fit pas grande impression. C'étoit une espèce de visionnaire, un homme à idées bizarres, qui, entre autres extravagances, avoit conçu pour sa fille l'établissement le plus ridicule. Croirois-tu qu'il vouloit la marier à un aveugle?

— La malheureuse!

— Pas si malheureuse, mon cher! Peu considérée à la vérité; c'est la conséquence nécessaire d'une faute chez ces pauvres créatures : mais la considération, cela ne sert qu'aux pauvres.

— Est-il vrai!

— Comme je te le dis. Regarde plutôt! Ah! mon ami! On a bien des priviléges avec deux cent mille francs de rentes, et des yeux comme ceux-là!

— Des yeux! des yeux! malédiction sur ses yeux! ce sont eux qui l'ont donnée à l'Enfer!

Il y a dans mon cœur un levain horrible de cruauté.

Je voudrois que ceux qui ont fait souffrir les autres souffrissent une fois tout ce qu'ils ont fait souffrir...

Je voudrois que cette impression fût déchirante, et profonde, et atroce, et irrésistible; je voudrois qu'elle saisît l'âme comme un fer ardent; je voudrois qu'elle

pénétrât dans la moelle des os comme un plomb fondu ; je voudrois qu'elle enveloppât tous les organes de la vie comme la robe dévorante du Centaure.

Je voudrois cependant qu'elle durât peu, et qu'elle finît avec un rêve.

J'avois fixé sur Eulalie un de ces regards arrêtés qui font mal aux femmes quand ils ne les flattent pas. — Je ne sais plus où je l'avois appris. — Elle se releva du socle qu'elle embrassoit si tristement, et se tint devant moi, immobile et presque effrayée.

Je m'approchai lentement : — Et Gervais ! lui dis-je...

— Qui ?

— Gervais !

— Ah ! Gervais ! reprit-elle, en appuyant sa main sur ses yeux.

Cette scène avoit quelque chose d'étrange qui étonneroit l'âme la plus assurée. J'apparoissois là comme un intermédiaire inconnu, la pénitence, ou le remords.

— Gervais ! repris-je avec véhémence en la saisissant par le bras, qu'en as-tu fait ?

Elle tomba... Je ne me suis pas informé de ce qu'elle devint depuis.

Je rentrai en Savoie par le mont Saint-Bernard. Je traversai la *Tête-Noire*. Je revis la vallée.

C'étoit l'heure — c'étoit la place — et c'étoit le rocher. Seulement Gervais n'y étoit pas.

Le soleil y donnoit en plein, et toutes les pâquerettes étoient fleuries, et toutes les violettes parfumoient l'air. Il n'y avoit pas jusqu'à la rose des Alpes qui n'eût repoussé.

Mais Gervais n'y étoit pas.

Je m'approchai de son banc. Il y avoit oublié son long bâton de cytise recourbé, noué d'un ruban vert avec des caractères imprimés en relief. Cette circonstance m'inquiéta.

J'appelai Gervais. — Une voix répéta : Gervais. Je crus que c'étoit l'écho.

Je me tournai de ce côté et je vis venir Marguerite qui menoit un chien en laisse. Ils s'arrêtèrent. Je reconnus Puck, et Puck ne parut pas me reconnaître ; il étoit tourmenté d'une autre idée, d'une idée indéfinissable. Il avoit le nez en l'air, les oreilles soulevées, les pattes immobiles, mais tendues, pour se préparer à la course.

— Hélas, monsieur, me dit Marguerite, auriez-vous vu Gervais ?

— Gervais ? répondis-je. Où est-il ?

Puck se tourna de mon côté comme pour me regarder, parce qu'il m'avoit entendu. Il s'approcha de moi de toute la longueur de sa laisse. Je le flattai de la main, il la lécha — et puis il reprit sa station.

— Monsieur, me dit-elle, je vous remets bien main-

tenant; c'est vous qui lui avez donné cet épagneul qu'il aime tant, pour le consoler de la perte de son barbet qu'il avoit tant aimé. Le pauvre animal n'a pas été huit jours dans la vallée qu'il a été frappé d'une goutte sereine comme son maître. Il est aveugle. —

Je relevai les soies du front de Puck; il étoit aveugle. — Puck détourna la tête, lécha encore ma main, et puis hurla.

— C'est pour cela, continua dame Marguerite, que Gervais ne l'avoit pas amené hier.

— Hier, Marguerite! il n'est pas rentré depuis hier!

— Ah! Monsieur! c'est une chose incompréhensible, et qui étonne tout le monde. Imaginez-vous que nous eûmes dimanche un grand orage, et qu'il arriva chez nous un seigneur, je jurerois que c'étoit un mylord anglois, qui descendoit du Buet avec un chapeau de paille tout enrubané, et un bâton à glacier, embecqué de corne de chamois, mais mouillé, mouillé, mouillé!...

— Qu'importe cela?

— Pendant que j'étois allé chercher des fagots pour le sécher, M. de Roberville resta seul avec Gervais.

— M. de Roberville!...

— C'est son nom; et je ne sais ce qu'il lui dit; mais hier Gervais étoit si triste! Cependant il paraissoit plus pressé que jamais de venir à l'esplanade, si pressé que j'eus à peine le temps de jeter sa mante bleue sur ses épaules, parce qu'il avoit beaucoup plu la veille,

comme je vous ai dit, et que le temps étoit encore froid et humide. « Mère, me dit-il quand nous sortî-
« mes, je vous prie de retenir Puck et d'en avoir soin.
« Sa pétulance m'incommode un peu, et si la laisse
« m'échappoit, nous ne pourrions pas nous retrouver
« l'un l'autre. » Je l'amenai ici, et quand je vins le rechercher, je ne le trouvai pas.

—Gervais! m'écriai-je, mon bon Gervais!

— O Gervais! mon fils Gervais! mon petit Gervais! disoit cette pauvre femme. —

Et Puck! il mordoit sa laisse, et il bondissoit d'impatience autour de nous.

Si vous lâchiez Puck, lui dis-je, il retrouveroit peut-être Gervais?

Je ne sais si j'avois réfléchi à ce moyen; mais la laisse étoit coupée.

J'eus à peine le temps de m'en apercevoir. Puck prit son élan, fit quatre bonds, et j'entendis un bruit, comme celui d'un corps qui tombe, dans le gouffre de l'Arveyron.

— Puck! Puck!...

Quand je fus là, le petit chien avoit disparu, et je ne vis surnager qu'un manteau bleu sur le gouffre qui tourbillonnoit.

HISTOIRE

DU

CHIEN DE BRISQUET.

En notre forêt de Lions, vers le hameau de la Goupillière, tout près d'un grand puits-fontaine qui appartient à la chapelle Saint-Mathurin, il y avoit un bon homme, bûcheron de son état, qui s'appeloit Brisquet, ou autrement le fendeur à la bonne hache, et qui vivoit pauvrement du produit de ses fagots, avec sa femme qui s'appeloit Brisquette. Le bon Dieu leur avoit donné deux jolis petits enfants, un garçon de sept ans qui étoit brun, et qui s'appeloit Biscotin,

et une blondine de six ans qui s'appeloit Biscotine. Outre cela, ils avoient un chien bâtard à poil frisé, noir par tout le corps, si ce n'est au museau qu'il avoit couleur de feu; et c'étoit bien le meilleur chien du pays, pour son attachement à ses maîtres.

On l'appelloit *la Bichonne*, parce que c'étoit une chienne.

Vous vous souvenez du temps où il vint tant de loups dans la forêt de Lions. C'étoit dans l'année des grandes neiges, que les pauvres gens eurent si grand' peine à vivre. Ce fut une terrible désolation dans le pays.

Brisquet, qui alloit toujours à sa besogne, et qui ne craignoit pas les loups, à cause de sa bonne hache, dit un matin à Brisquette : — Femme, je vous prie de ne laisser courir ni Biscotin ni Biscotine, tant que M. le grand-louvetier ne sera pas venu. Il y auroit du danger pour eux. Ils ont assez de quoi marcher entre la butte et l'étang, depuis que j'ai planté des piquets le long de l'étang pour les préserver d'accident. Je vous prie aussi, Brisquette, de ne pas laisser sortir la Bichonne, qui ne demande qu'à trotter.

Brisquet disoit tous les matins la même chose à Brisquette. Un soir il n'arriva pas à l'heure ordinaire. Brisquette venoit sur le pas de la porte, rentroit, ressortoit, et disoit, en se croisant les mains — Mon Dieu, qu'il est attardé !....

Et puis elle sortoit encore, en criant — : Eh Brisquet !

Et la Bichonne lui sautoit jusqu'aux épaules, comme pour lui dire : — N'irai-je pas ?

— Paix ! lui dit Brisquette. — Écoute, Biscotine, va jusque devers la butte pour savoir si ton père ne revient pas. — Et toi, Biscotin, suis le chemin au long de l'étang, en prenant bien garde s'il n'y a pas de piquets qui manquent. — Et crie fort, Brisquet! Brisquet !... »

— Paix ! la Bichonne !

Les enfants allèrent, allèrent, et quand ils se furent rejoints à l'endroit où le sentier de l'étang vient couper celui de la butte : — Mordienne, dit Biscotin, je retrouverai notre pauvre père, ou les loups m'y mangeront.

— Pardienne, dit Biscotine, ils m'y mangeront bien aussi.

Pendant ce temps-là, Brisquet étoit revenu par le grand chemin de Puchay, en passant à la croix aux ânes sur l'abbaye de Mortemer, parce qu'il avoit une hottée de cotrets à fournir chez Jean Paquier. — As-tu vu nos enfants? lui dit Brisquette.

— Nos enfants ? dit Brisquet. Nos enfants ? mon Dieu! sont-ils sortis ?

— Je les ai envoyés à ta rencontre jusqu'à la butte et à l'étang, mais tu as pris par un autre chemin.

Brisquet ne posa pas sa bonne hache. Il se mit à courir du côté de la butte.

— Si tu menois la Bichonne? lui cria Brisquette.

La Bichonne étoit déjà bien loin.

Elle étoit si loin que Brisquet la perdit bientôt de vue. Et il avoit beau crier : — Biscotin, Biscotine! on ne lui répondoit pas.

Alors, il se prit à pleurer, parce qu'il s'imagina que ses enfants étoient perdus.

Après avoir couru longtemps, longtemps, il lui sembla reconnoître la voix de la Bichonne. Il marcha droit dans le fourré, à l'endroit où il l'avoit entendue, et il y entra, sa bonne hache levée.

La Bichonne étoit arrivée là, au moment où Biscotin et Biscotine alloient être dévorés par un gros loup. Elle s'étoit jetée devant en aboyant, pour que ses abois avertissent Brisquet. Brisquet d'un coup de sa bonne hache renversa le loup roide mort, mais il étoit trop tard pour la Bichonne. Elle ne vivoit déjà plus.

Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette. C'étoit une grande joie, et cependant tout le monde pleura. Il n'y avoit pas un regard qui ne cherchât la Bichonne.

Brisquet enterra la Bichonne au fond de son petit courtil sous une grosse pierre sur laquelle le maître d'école écrivit en latin :

C'EST ICI QU'EST LA BICHONNE,
LE PAUVRE CHIEN DE BRISQUET.

Et c'est depuis ce temps-là qu'on dit en commun proverbe : ***Malheureux comme le chien à Brisquet, qui n'allit qu'une fois au bois, et que le loup mangit.***

POLICHINELLE.

Polichinelle est un de ces grands personnages tout en dehors de la vie privée, qu'on ne peut juger que par leur extérieur et sur lesquels on se compose, par conséquent, des opinions plus ou moins hasardées, à défaut d'avoir pénétré dans l'intimité de leurs habitudes domestiques. C'est une fatalité attachée à la haute destinée de Polichinelle. Il n'y a point de grandeur humaine qui n'ait ses compensations.

Depuis que je connois Polichinelle, comme tout le monde le connoît, pour l'avoir rencontré souvent sur la voie publique, dans sa maison portative, je n'ai pas passé un jour sans désirer de le connoître mieux ; mais

ma timidité naturelle, et peut-être aussi quelque difficulté qui se trouve à la chose m'ont empêché d'y réussir. Mes ambitions ont été si bornées, que je ne me rappelle pas qu'il me soit arrivé, en ce genre, d'autre désappointement, et je n'en conçois point de comparable à l'inconsolable douleur que celui-ci me laisseroit au dernier moment, si j'ai le malheur d'y parvenir sans avoir joui d'un entretien familier de Polichinelle, en audience particulière. Que de secrets de l'âme, que de curieuses révélations des mystères du génie et de la sensibilité, que d'observations d'une vraie et profonde philosophie il y auroit à recueillir dans la conversation de Polichinelle, si Polichinelle le vouloit! Mais Polichinelle ressemble à tous les grands hommes de toutes les époques; il est quinteux, fantasque, ombrageux; Polichinelle est foncièrement mélancolique. Une expérience amère de la perversité de l'espèce, qui l'a d'abord rendu hostile envers ses semblables et qui s'est convertie depuis en dédaigneuse et insultante ironie, l'a détourné de se commettre aux relations triviales de la société. Il ne consent à communiquer avec elle que du haut de sa case oblongue, et il se joue des vaines curiosités de la foule, qui le poursuivroit, sans le trouver, derrière le pan de vieux tapis dont il se couvre quand il lui plaît. Les philosophes ont vu bien des choses, mais je ne crois pas qu'il y ait un seul philosophe qui ait vu l'envers du tapis de Polichinelle. C'est qu'au milieu de cette multitude qui afflue au bruit de sa voix, Polichi-

nelle s'est fait la solitude du sage et reste étranger aux sympathies qu'il excite de toutes parts, lui dont le cœur, éteint par l'expérience ou par le malheur, ne sympathise plus avec personne, si ce n'est peut-être avec son compère dont je parlerai une autre fois. Je suis trop occupé maintenant de Polichinelle pour m'arrêter aux accessoires. Un épisode ingénieux peut tenir sa place dans les histoires ordinaires, mais l'épisode seroit oiseux, l'épisode seroit inconvenant, j'ose dire qu'il seroit profane dans l'histoire de Polichinelle.

On appréciera, je l'espère, à sa valeur mon grand travail sur Polichinelle (si je le conduis jamais à fin), par un seul fait qui est heureusement bien connu et que je rapporte sans vain orgueil comme sans fausse modestie. Bayle adoroit Polichinelle. Bayle passoit les plus belles heures de sa laborieuse vie, debout, devant la maison de Polichinelle, les yeux fixés par le plaisir sur les yeux de Polichinelle, la bouche entr'ouverte par un doux sourire aux lazzi de Polichinelle, l'air badaud et les mains dans ses poches, comme le reste des spectateurs de Polichinelle. C'était Pierre Bayle que vous connoissez, Bayle l'avocat général des philosophes et le prince des critiques, Bayle qui a fait la biographie de tout le monde en quatre énormes in-folio; et Pierre Bayle n'a pas osé faire la biographie de Polichinelle! Je ne cherche pas toutefois dans ce rapprochement des motifs de m'enorgueillir, comme un sot écrivain amoureux de ses ouvrages. La civilisation marchoit, mais

elle n'étoit pas arrivée ; c'est la faute de la civilisation, ce n'est pas la faute de Bayle. Il falloit à Polichinelle un siècle digne de lui ; si ce n'est pas celui-ci, j'y renonce.

L'ignorance où nous sommes des faits intimes de la vie de Polichinelle étoit une des conditions nécessaires de sa suprématie sociale. Polichinelle, qui sait tout, a réfléchi depuis longtemps sur l'instabilité de notre foi politique et sur celle de nos religions. C'est sans doute lui qui a suggéré à Byron l'idée qu'un système de croyances ne duroit guère plus de deux mille ans, et Polichinelle n'est pas homme à s'accommoder de deux mille ans de popularité, comme un législateur ou comme un sectaire. Polichinelle, qui a pour devise l'*Odi profanum vulgus*, a senti que les positions solennelles exigeoient une grande réserve, et qu'elles perdoient progressivement de leur autorité en s'abaissant à des rapports trop vulgaires. Polichinelle a pensé comme Pascal, si ce n'est Pascal qui l'a pensé comme Polichinelle, que le côté foible des plus hautes célébrités de l'histoire, c'est qu'elles touchoient à la terre par les pieds, et c'est de là que proviennent en effet ces immenses vicissitudes qui ont fait dire à Mahomet :

Mon empire est détruit si l'homme est reconnu !

Polichinelle, logicien comme il l'est toujours, n'a jamais touché à la terre par les pieds. Il ne montre pas

ses pieds. Ce n'est que sur la foi de la tradition et des monuments qu'on peut assurer qu'il a des sabots. Vous ne verrez Polichinelle, ni dans les cafés ou les salons comme un grand homme ordinaire, ni à l'Opéra comme un souverain apprivoisé qui vient complaisamment, une fois par semaine, faire constater à la multitude son identité matérielle d'homme. Polichinelle entend mieux le *decorum* d'un pouvoir qui ne vit que par l'opinion. Il se tient sagement à son entresol au-dessus du toutes les têtes du peuple, et personne ne voudroit le voir à une autre place, tant celle-là est bien assortie à la commodité publique, et heureusement exposée à l'action des rayons visuels du spectateur. Polichinelle n'aspire point à occuper superbement le faîte d'une colonne, il sait trop comment on en tombe; mais Polichinelle ne descendra de sa vie au rez-de-chaussée, comme Pierre de Provence, parce qu'il sait aussi que Polichinelle sur le pavé seroit à peine quelque chose de plus qu'un homme; il ne seroit qu'une marionnette. Cette leçon de la philosophie de Polichinelle est si grave qu'on a vu des empires s'écrouler pour l'avoir laissée en oubli, et qu'on ne connoît aujourd'hui de systèmes politiques bien établis que ceux dans lesquels elle a passé en dogme, celui de l'empereur de la Chine, celui du grand Lama, et celui de Polichinelle.

Aussi est-il des sophistes (et il n'en manque pas dans ce temps de paradoxes) qui vous soutiendront hardiment que Polichinelle se perpétue de siècle en siè-

cle, à la ressemblance du grand Lama, sous des formes toujours semblables, dans des individus toujours nouveaux, comme si la nature prodigue pouvoit incessamment fournir à la reproduction de Polichinelle ! Il y a près d'un demi-siècle, à mon grand regret, que je vois Polichinelle. Pendant tout ce temps-là, je n'ai guère vu que Polichinelle ; je n'ai guère médité que sur Polichinelle, et, je le déclare dans la sincérité de ma conscience, non loin du moment où je rendrai compte à Dieu de mes opinions philologiques et des autres, je suis encore à concevoir comment le monde pourroit en contenir deux.

Le secret de Polichinelle, qu'on cherche depuis si longtemps, consiste à se cacher à propos sous un rideau qui ne doit être soulevé que par son compère, comme celui d'Isis ; à se couvrir d'un voile qui ne s'ouvre que devant ses prêtres ; et il y a plus de rapport qu'on ne pense entre les compères d'Isis et le grand-prêtre de Polichinelle. Sa puissance est dans son mystère, comme celle de ces talismans qui perdent toute leur vertu quand on en livre le mot. Polichinelle, palpable aux sens de l'homme comme Apollonius de Tyane, comme Saint-Simon, comme Débureau, n'auroit peut-être été qu'un philosophe, un funambule ou un prophète. Polichinelle idéal et fantastique occupe le point culminant de la société moderne. Il y brille au zénith de la civilisation, ou plutôt l'expression actuelle de la civilisation perfectionnée est toute entière dans Polichinelle ; et

si elle n'y étoit pas, je voudrois bien savoir où elle est.

Pour exercer à ce point l'incalculable influence qui s'attache au nom de Polichinelle, il ne suffisoit pas de réunir le génie presque créateur des Hermès et des Orphée, l'aventureuse témérité d'Alexandre, la force de volonté de Napoléon, et l'universalité de M. Jacotot. Il falloit être *doué*, dans le sens que la féerie attribue à ce mot, c'est-à-dire pourvu d'une multitude de facultés de choix propres à composer une de ces individualités toutes-puissantes qui n'ont qu'à se montrer pour subjuguer les nations. Il falloit avoir reçu de la nature le galbe heureux et riant qui entraîne tous les cœurs, l'accent qui parvient à l'âme, le geste qui lie, et le regard qui fascine. Je n'ai pas besoin de dire que tout cela se trouve en Polichinelle. On l'auroit reconnu sans que je l'eusse nommé.

Je vous ai déjà dit que Polichinelle étoit éternel, ou plutôt j'ai eu l'honneur de vous le rappeler en passant, l'éternité de Polichinelle étant, grâce à Dieu, de toutes les questions dogmatiques celle qui a été le moins contestée, à ma connoissance. J'ai lu du moins tous les livres de polémique religieuse que l'on a écrits depuis que l'on prend la peine d'en écrire, et je n'y ai trouvé de ma vie un seul mot qui pût mettre en doute l'indubitable éternité de Polichinelle, qui est attestée par la tradition monumentale, par la tradition écrite, et par la tradition verbale. — Pour la première, son masque a

été retrouvé, saisissant de ressemblance, dans les fouilles de l'Égypte. On sait s'il est possible de se tromper sur la ressemblance du masque de Polichinelle! et on m'assure que l'authenticité de ce portrait est au moins aussi bien démontrée que celle du testament autographe de Sésostris qu'on a dernièrement retrouvé aussi quelque part, à la grande satisfaction des gens de goût qui ne pouvoient plus se passer du testament de Sésostris. Pour la tradition écrite, elle ne remonte pas tout-à-fait si haut, mais nous savons que Polichinelle existoit identiquement et nominativement à l'époque de la création de l'Académie, qui partage avec Polichinelle le privilége de l'immortalité, par lettres-patentes du roi. Il est vrai que Polichinelle ne fut pas de l'Académie, et qu'elle en parle même en termes un peu légers dans son *Dictionnaire*, mais cela s'explique naturellement par le sentiment d'aigreur que jettent des concurrences de gloire entre deux grandes notabilités. — Pour la tradition orale enfin, vous ne rencontrerez nulle part d'homme assez vieux pour avoir vu Polichinelle plus jeune qu'il n'est aujourd'hui, et qui ait entendu parler à son bisaïeul d'un autre Polichinelle. — On a retrouvé le berceau de Jupiter dans l'île de Crète; on n'a jamais retrouvé le berceau de Polichinelle. « L'âge adulte est l'âge « des dieux, » dit Hésiode qui ne devoit pas croire au berceau de Jupiter. L'âge adulte est l'âge aussi de Polichinelle, et je n'entends pas tirer de là une conséquence rigoureuse qui risqueroit fort d'être une impiété. J'en

conclus seulement qu'il a été donné à Polichinelle de fixer ce présent fugitif qui nous échappe toujours. Nous vieillissons incessamment, tous tant que nous sommes, autour de Polichinelle qui ne vieillit pas. Les dynasties passent ; les royaumes tombent ; les pairies, plus vivaces que les royaumes, s'en vont ; les journaux, qui ont détruit tout cela, s'en iront faute d'abonnés. Que dis-je! les nations s'effacent de la terre ; les religions descendent et disparoissent dans l'abîme du passé après les religions qui ont disparu ; l'Opéra-Comique a déja fermé deux fois, et Polichinelle ne ferme point ! Polichinelle fustige toujours le même enfant ; Polichinelle bat toujours la même femme ; Polichinelle assommera demain soir le Barigel qu'il assommoit ce matin, ce qui ne justifie en aucune manière le soupçon de cruauté que des historiens, ignorants ou prévenus, font peser mal à propos sur Polichinelle. Ses innocentes rigueurs ne se déploient que sur des acteurs de bois, car tous les acteurs du théâtre de Polichinelle sont de bois. Il n'y a que Polichinelle qui soit vivant.

Polichinelle est invulnérable ; et l'invulnérabilité des héros de l'Arioste est moins prouvée que celle de Polichinelle. Je ne sais si son talon est resté caché dans la main de sa mère quand elle le plongea dans le Styx, mais qu'importe à Polichinelle dont on n'a jamais vu les talons? Ce qu'il y a de certain, et ce que tout le monde peut vérifier à l'instant même sur la place du Châtelet, si ces louables études occupent encore quelques bons

esprits, c'est que Polichinelle, roué de coups par les sbires, assassiné par les *bravi*, pendu par le bourreau, et emporté par le diable, reparoit infailliblement, un quart d'heure après, dans sa cage dramatique, aussi frisque, aussi vert et aussi galant que jamais, ne rêvant qu'amourettes clandestines et qu'espiégleries grivoises. *Polichinelle est mort; vive Polichinelle*! C'est ce phénomène qui a donné l'idée de la légitimité. Montesquieu l'auroit dit s'il l'avoit su. On ne peut pas tout savoir.

Je poursuis. Polichinelle éternel et invulnérable, comme on voudroit l'être quand on ne sait pas ce que vaut la vie, Polichinelle a le don des langues qui n'a été donné que trois fois : la première fois aux apôtres, la seconde fois à la Société Asiatique et la troisième fois à Polichinelle. Parcourez la terre habitée, si vous en avez le temps et le moyen ; allez aussi loin de Paris qu'il vous sera possible, et je vous le souhaite, en vérité, du plus profond de mon cœur. Cherchez Polichinelle, et que chercheriez-vous? Je vous mets au défi de suspendre votre hamac dans un coin du globe où Polichinelle ne soit pas arrivé avant vous.

Polichinelle est cosmopolite. Ce que vous preniez d'abord pour la hutte du sauvage, c'est la maison de Polichinelle sous ses portières de coutil flottant (et vous savez si elle s'annonce de loin par le cercle joyeux qui l'entoure)! Polichinelle encore endormi, sa tête sur un bras et son bras sur la barre de sa tribune en plein

vent, comme l'Aurore de Lafontaine, ne se sera pas réveillé au brusque appel de son compère ou au retentissement de l'airain monnoyé qui sonne harmonieusement sur les pavés, que vous allez le voir tressaillir, sursaillir, bondir, danser, et que vous l'entendrez s'exprimer allégrement, comme un naturel, dans l'idiome du pays. Moi, voyageur nomade à travers toutes les régions de l'ancien monde, je n'ai pas fait vingt lieues sans retrouver Polichinelle, sans le retrouver naturalisé par les mœurs et par la parole, et si je ne l'avois pas retrouvé, je serois revenu; j'aurois dit comme les compagnons de Regnard :

Hic tandem stetimus nobis ubi defuit orbis.

Les colonnes d'Hercule de la civilisation des modernes! c'est la loge de Polichinelle.

Ce n'est pas tout : Polichinelle possède la véritable pierre philosophale, ou, ce qui est plus commode encore dans la manipulation, l'infaillible denier du juif errant. Polichinelle n'a pas besoin de traîner à sa suite un long cortége de financiers, et de mander à travers les royaumes ses courtiers en estafettes et ses banquiers en ambassadeurs. Polichinelle exerce une puissance d'attraction qui agit sur les menus métaux comme la parole d'un ministre sur le vote d'un fonctionnaire public, puissance avouée, réciproque, solidaire, synallagmatique, amiable, désarmée de réquisitions, de som-

mations, d'exécutions et de moyens coërcitifs, à laquelle les contribuables se soumettént d'eux-mêmes et sans réclamer, ce qui ne s'est jamais vu dans aucun autre budget depuis que le système représentatif est en vigueur, et ce qui ne se verra peut-être jamais, car la concorde des payeurs et des payés est encore plus rare que celle des frères. Il n'y a si mince prolétaire qui n'ait pris plaisir à s'inscrire, au moins une fois en sa vie, parmi les contribuables spontanés de Polichinelle. L'ex-capitaliste ruiné par une banqueroute, le solliciteur désappointé, le savant dépensionné, le pauvre qui n'a ni feu ni lieu, philosophe, artiste ou poëte, garde un sou de luxe dans sa réserve pour la liste civile de Polichinelle. Aussi voyez comme elle pleut, sans être demandée, sur les humbles parvis de son palais de bois! C'est que les nations tributaires n'ont jamais été unanimes qu'une fois sur la légalité du pouvoir, et c'étoit en faveur de Polichinelle; mais Polichinelle étoit l'expression d'une haute pensée, d'une puissante nécessité sociale, et tout homme d'état qui ne comprendra pas ce mystère, je le prouverai quand on voudra, est indigne de presser la noble main du compère de Polichinelle.

L'incomparable ministre dont j'ai eu l'honneur d'être le secrétaire particulier, dans le temps où les ministres répondoient encore aux lettres qui leur étoient écrites, se plaignant un jour de mes inexactitudes régulières, j'essayai de m'excuser comme un écolier, par le

plaisir que j'avois pris à m'arrêter quelque temps devant la loge de Polichinelle. « A la bonne heure, me dit-« il en souriant, mais comment se fait-il que je ne vous « y aie pas rencontré?... » Mot sublime qui révèle une immense portée d'études et de vues politiques. Malheureusement il ne conserva le portefeuille que cinquante-trois heures et demie, et je ne le plaignis point, parce que je connoissois la force et la stoïcité de son esprit. Polichinelle venoit de s'arrêter par hasard devant l'hôtel du ministère; Polichinelle insouciant et libre, en sa qualité de Polichinelle, du caprice et de la mauvaise humeur des rois. Le ministre disgracié s'arrêta, par un de ces échanges de procédés qui signalent les bonnes éducations devant la loge de Polichinelle, Polichinelle chantoit toujours; le ministre se remit à l'écouter avec autant de joie que s'il n'avoit jamais été ministre, et vous l'y trouverez peut être encore; mais vous verrez, hélas! qu'on n'ira pas le chercher là.

Les notabilités n'y manquent pas devant la loge de Polichinelle! Tout le monde y passe à son tour! Peu sont dignes de s'y fixer. L'oisif hébété la laisse en dédain; le flâneur, impatient de nouvelles émotions, la salue tout au plus d'un regard de connoissance; le pédant, pétrifié dans sa sotte science, la cligne en rougissant d'un coup d'œil honteux. Vous n'y craindrez pas le contact effronté de la grossière populace aux goûts blasés et abrutis, écume de l'émeute

et de l'orgie, qui se roule, sale cohue, autour des monstres du carrefour, des disputes gymniques des cabarets, et des échafauds du palais; elle a vu des enfants sans têtes et des enfants à deux têtes; elle a vu des têtes coupées : elle ne se soucie plus de Polichinelle.

La clientèle ordinaire de Polichinelle est beaucoup mieux composée. C'est l'étudiant, fraîchement émoulu de sa province, qui rêve encore les douceurs de sa famille et les adieux de sa mère. Hâtez-vous de goûter sur son visage frais et riant l'expansion de son dernier bonheur; demain il sera classique, romantique ou saint-simonien; il sera perdu! — C'est le jeune député, patriote de conviction, honnête homme d'instinct, qui brave l'appel nominal pour venir méditer un moment avec Polichinelle sur les institutions rationnelles de la société. Loué soit Dieu qui l'a mis dans la bonne voie! La tribune de Polichinelle lui apprendra plus de vérités en un quart d'heure que l'autre ne peut lui en désapprendre dans une session. — C'est le pair déshérité qui descend de son cabriolet devenu plus modeste, pour se former au mépris des grandeurs humaines par l'exemple de Polichinelle. Homme heureux entre tous les hommes! il a perdu la pairie, mais il a gagné la sagesse. — C'est l'érudit cassé de travail que Polichinelle délasse et reverdit, ou le philosophe épuisé de spéculations inutiles qui vient, en désespoir de cause, humilier ses doctrines trompées aux pieds in-

visibles de Polichinelle. — Et c'est encore mieux que tout cela!

Voilà, voilà Polichinelle, le grand, le vrai, l'unique Polichinelle! Il ne paroit pas encore, et vous le voyez déjà! Vous le reconnoissez à son rire fantastique, inextinguible comme celui des dieux. Il ne paroît pas encore; mais il susurre, il siffle, il bourdonne, il babille, il crie, il parle de cette voix qui n'est pas une voix d'homme, de cet accent qui n'est pas pris dans les organes de l'homme, et qui annonce quelque chose de supérieur à l'homme, Polichinelle, par exemple. Il s'élance en riant, il tombe, il se relève, il se promène, il gambade, il saute, il se débat, il gesticule, et retombe démantibulé contre un châssis qui résonne de sa chute. Ce n'est rien, c'est tout, c'est Polichinelle! Les sourds l'entendent et rient; les aveugles rient et le voient; et toutes les pensées de la multitude enivrée se confondent en un cri : C'est lui! c'est lui! c'est Polichinelle!

Alors.... Oh! c'est un spectacle enchanteur que celui-ci!... Alors les petits enfants, qui se tenoient immobiles d'un curieux effroi entre les bras de leurs bonnes, la vue fixée avec inquiétude sur le théâtre vide, s'émeuvent et s'agitent tout à coup, agrandissent encore leurs beaux yeux ronds pour mieux voir, s'approchent, se disputent la première place. — Il s'en disputeront bien d'autres quand ils seront grands! — Le flot de l'avant-scène roule à sa surface de petits bonnets, de petits chapeaux, de petits schakos, des toques,

des casquettes, des bourelets, de jolis bras blancs qui se contrarient, de jolies mains blanches qui se repoussent, et tout cela, vous savez pourquoi? pour saisir, pour avoir Polichinelle vivant! Je le comprends à merveille; mais moi, pauvres enfants, moi qui ai grisonné là, derrière vos pères, il y a quarante ans que je l'attends!...

Au second rang cependant se pressent les bonnes et les nourrices, épanouies, vermeilles, joyeuses comme d'autres enfants, sous le bonnet pointu et sous le bonnet rond, sous la cornette aux bandes flottantes, et sous le madras en turban; les bonnes de la haute société surtout, aux manières de femmes de chambre, au cou penché, à l'épaule dédaigneuse, au geste rond, au regard oblique et acéré que darde, entre de longs cils, une prunelle violette, et qui promet tout ce qu'il refuse. Je ne sais pas si cela est changé, mais je me souviens qu'elles étaient charmantes.

C'est ici que devroit commencer logiquement l'histoire de Polichinelle; mais ces prémices philosophiques m'ont entrainé à des considérations si profondes sur les besoins moraux de notre malheureuse société, que l'attendrissement m'a gagné au premier chapitre de l'histoire de Polichinelle. L'histoire de Polichinelle, c'est, hélas! l'histoire entière de l'homme, avec tout ce qu'il a d'aveugles croyances, d'aveugles passions, d'aveugles folies et d'aveugles joies. Le cœur se brise sur l'histoire de Polichinelle : *sunt lacrymæ rerum*!

J'ai promis cependant l'histoire de Polichinelle. Eh! mon Dieu! je la ferai un jour, et je ne ferai plus que cela : car c'est décidément le seul livre qui reste à faire; et si je ne le faisois pas, je vous conseille en ami de la demander à deux hommes qui la connaissent mieux que moi : — Cruyshank et Charlet.

LE BIBLIOMANE.

Vous avez tous connu ce bon Théodore, sur la tombe duquel je viens jeter des fleurs en priant le ciel que la terre lui soit légère.

Ces deux lambeaux de phrase, qui sont aussi de votre connaissance, vous annoncent assez que je me propose de lui consacrer quelques pages de notice nécrologique ou d'oraison funèbre.

Il y a vingt ans que Théodore s'étoit retiré du monde pour travailler ou pour ne rien faire : lequel des deux, c'étoit un grand secret. Il songeoit, et on ne savoit à quoi il songeoit. Il passoit sa vie au milieu des livres, et ne s'occupoit que de livres, ce qui avoit donné lieu à quel-

ques uns de penser qu'il composoit un livre qui rendroit tous les livres inutiles; mais ils se trompoient évidemment. Théodore avoit tiré trop bon parti de ses études pour ignorer que ce livre est fait il y a trois cents ans. C'est le treizième chapitre du livre premier de Rabelais.

Théodore ne parloit plus, ne rioit plus, ne jouoit plus, ne mangeoit plus, n'alloit plus ni au bal, ni à la comédie. Les femmes qu'il avoit aimées dans sa jeunesse, n'attiroient plus ses regards, ou tout au plus il ne les regardoit qu'au pied; et quand une chaussure élégante de quelque brillante couleur avoit frappé son attention : — Hélas, disoit-il en tirant un gémissement profond de sa poitrine, voilà bien du maroquin perdu!

Il avoit autrefois sacrifié à la mode; les mémoires du temps nous apprennent qu'il est le premier qui ait noué la cravate à gauche, malgré l'autorité de Garat, qui la nouoit à droite, et en dépit du vulgaire qui s'obstine encore aujourd'hui à la nouer au milieu. Théodore ne se soucioit plus de la mode. Il n'a eu pendant vingt ans qu'une dispute avec son tailleur : — Monsieur, lui dit-il un jour, cet habit est le dernier que je reçois de vous, si l'on oublie encore une fois de me faire des poches *in-quarto*.

La politique, dont les chances ridicules ont créé la fortune de tant de sots, ne parvint jamais à le distraire plus d'un moment de ses méditations. Elle le mettoit de mauvaise humeur, depuis les folles entreprises de

Napoléon dans le Nord, qui avoient fait enchérir le cuir de Russie. Il approuva cependant l'intervention françoise dans les révolutions d'Espagne. — C'est, dit-il, une belle occasion pour rapporter de la Péninsule des romans de chevalerie et des *Cancioneros*. — Mais l'armée expéditionnaire ne s'en avisa nullement, et il en fut piqué. Quand on lui parloit *Trocadero*, il répondoit ironiquement *Romancero*, ce qui le fit passer pour libéral.

La mémorable campagne de M. de Bourmont sur les côtes d'Afrique le transporta de joie. — Grâce au ciel, lui dit-il en se frottant les mains, nous aurons les maroquins du Levant à bon marché; — ce qui le fit passer pour carliste.

Il se promenoit l'été dernier dans une rue populeuse, en collationnant un livre. D'honnêtes citoyens, qui sortoient du cabaret d'un pied titubant, vinrent le prier, le couteau sur la gorge, au nom de la liberté des opinions, de crier : *Vivent les Polonois* ! — Je ne demande pas mieux, répondit Théodore, dont la pensée étoit un cri éternel en faveur du genre humain, mais pourrois-je vous demander à quel propos ? — Parce que nous déclarons la guerre à la Hollande qui opprime les Polonois, sous prétexte qu'ils n'aiment pas les jésuites, repartit l'ami des lumières, qui étoit un rude géographe et un intrépide logicien. — Dieu nous pardonne ! murmura notre ami en croisant piteusement les mains.

Serons-nous donc réduits au prétendu papier de Hollande de M. Montgolfier !

L'homme éminemment civilisé lui cassa la jambe d'un coup de bâton.

Théodore passa trois mois au lit à compulser des catalogues de livres. Disposé comme il l'a toujours été à prendre les émotions à l'extrême, cette lecture lui enflamma le sang.

Dans sa convalescence même, son sommeil étoit horriblement agité. Sa femme le réveilla une nuit au milieu des angoisses du cauchemar. — Vous arrivez à propos, lui dit-il en l'embrassant, pour m'empêcher de mourir d'effroi et de douleur. J'étois entouré de monstres qui ne m'auroient point fait de quartier.

— Et quels monstres pouvez-vous redouter, mon bon ami, vous qui n'avez jamais fait de mal à personne?

— C'étoit, s'il m'en souvient, l'ombre de Purgold dont les funestes ciseaux mordaient d'un pouce et demi sur les marges de mes aldes brochés, tandis que celle d'Heudier plongeoit impitoyablement dans un acide dévorant mon plus beau volume d'édition ***princeps***, et l'en retiroit tout blanc; mais j'ai de bonnes raisons de penser qu'ils sont au moins en purgatoire.

Sa femme crut qu'il parloit grec, car il savoit un peu le grec, à telles enseignes que trois tablettes de sa bibliothèque étoient chargées de livres grecs dont les feuilles n'étoient pas fendues. Aussi ne les ouvroit-il

jamais, se contentant de les montrer à ses plus privées connoissances, par le plat et par le dos, mais en indiquant le lieu de l'impression, le nom de l'imprimeur et la date, avec une imperturbable assurance. Les simples en concluoient qu'il étoit sorcier. Je ne le crois pas.

Comme il dépérissoit à vue d'œil, on appela son médecin qui étoit, par hasard, homme d'esprit et philosophe. Vous le trouverez si vous pouvez. Le docteur reconnut que la congestion célébrale étoit imminente, et il fit un beau rapport sur cette maladie dans le *Journal des sciences médicales*, où elle est désignée sous le nom de *monomanie du maroquin*, ou de *typhus des bibliomanes;* mais il n'en fut pas question à l'Académie des sciences, parce qu'elle se trouva en concurrence avec le *cholera-morbus*.

On lui conseilla l'exercice, et comme cette idée lui sourioit, il se mit en route l'autre jour de bonne heure. J'étois trop peu rassuré pour le quitter d'un pas. Nous nous dirigeâmes du côté des quais, et je m'en réjouis, parce que j'imaginai que la vue de la rivière le récréeroit; mais il ne détourna pas ses regards du niveau des parapets. Les parapets étoient aussi lisses d'étalages que s'ils avoient été visités dès le matin par les défenseurs de la presse, qui ont noyé en février la bibliothèque de l'archevêché. Nous fûmes plus heureux au quai aux Fleurs. Il y avoit profusion de bouquins, mais quels bouquins! Tous les ouvrages dont les journaux ont dit du bien depuis un mois, et qui tombent là infaillible-

ment dans la case à cinquante centimes, du bureau de rédaction ou du fonds de libraire. Philosophes, historiens, poëtes, romanciers, auteurs de tous les genres et de tous les formats, pour qui les annonces les plus pompeuses ne sont que les limbes infranchissables de l'immortalité, et qui passent, dédaignés, des tablettes du magasin aux margelles de la Seine, Léthé profond d'où ils contemplent, en moisissant, le terme assuré de leur présomptueux essor. Je déployois là les pages satinées de mes *in-octavo*, entre cinq ou six de mes amis.

Théodore soupira, mais ce n'étoit pas de voir les œuvres de mon esprit exposés à la pluie, dont les garantit mal l'officieux balandran de toile cirée.

— Qu'est devenu, dit-il, l'âge d'or des bouquinistes en plein vent? C'est ici pourtant que mon illustre ami Barbier avoit colligé tant de trésors, qu'il étoit parvenu à en composer une bibliographie spéciale de quelques milliers d'articles. C'est ici que prolongeoient, pendant des heures entières, leurs doctes et fructueuses promenades, le sage Monmerqué en allant au Palais, et le sage Labouderie en sortant de la métropole. C'est d'ici que le vénerable Boulard enlevoit tous les jours un mètre de raretés, toisé à sa canne de mesure, pour lequel ses six maisons pléthoriques de volumes n'avoient pas de place en réserve. Oh! qu'il a de fois désiré en pareille occasion le modeste *angulus* d'Horace ou la capsule élastique de ce pavillon des fées qui auroit couvert au besoin l'armée de Xerxès, et se portoit aussi commodé-

ment à la ceinture que la gaîne aux couteaux du grand-père de Jeannot! Maintenant, quelle pitié! vous n'y voyez plus que les ineptes rogatons de cette littérature moderne qui ne sera jamais de la littérature ancienne et dont la vie s'évapore en vingt-quatre heures, comme celle des mouches du fleuve Hypanis : littérature bien digne en effet de l'encre de charbon et du papier de bouillie que lui livrent à regret quelques typographes honteux, presque aussi sots que leurs livres! Et c'est profaner le nom de livres que de le donner à ces guenilles barbouillées de noir qui n'ont presque pas changé de destinée en quittant la hotte aux haillons du chiffonnier! Les quais ne sont désormais que la Morgue des célébrités contemporaines!

Il soupira encore et je soupirai aussi, mais ce n'étoit pas pour la même raison.

J'étois pressé de l'entraîner, car son exaltation qui croissoit à chaque pas sembloit le menacer d'un accès mortel. Il falloit que ce fût un jour néfaste, puisque tout contribuoit à aigrir sa mélancolie.

—Voilà, dit-il en passant, la pompeuse façade de Ladvocat, le Galiot du Pré des lettres abâtardies du dix-neuvième siècle, libraire industrieux et libéral, qui auroit mérité de naître dans un meilleur âge, mais dont l'activité déplorable a cruellement multiplié les livres nouveaux au préjudice éternel des vieux livres; fauteur impardonnable à jamais de la papeterie de coton, de l'orthographe ignorante, et de la vignette maniérée, tuteur fatal

de la prose académique et de la poésie à la mode; comme si la France avoit eu de la poésie depuis Ronsard et de la prose depuis Montaigne ! Ce palais de bibliopole est le cheval de Troie qui a porté tous les ravisseurs du palladium, la boîte de Pandore qui a donné passage à tous les maux de la terre ! J'aime encore le cannibale, et je ferai un chapitre dans son livre, mais je ne le verrai plus !

Voilà, continua-t-il, le magasin aux vertes parois du digne Crozet, le plus aimable de nos jeunes libraires, l'homme de Paris qui distingue le mieux une reliure de Derome l'aîné d'une reliure de Derome le jeune, et la dernière espérance de la dernière génération d'amateurs, si elle s'élève encore au milieu de notre barbarie; mais je ne jouirai pas aujourd'hui de son entretien dans lequel j'apprends toujours quelque chose! Il est en Angleterre où il dispute, par juste droit de représailles, à nos avides envahisseurs de Soho-Square et de Fleet-Street les précieux débris des monuments de notre belle langue, oubliés depuis deux siècles sur la terre ingrate qui les a produits ! *Macte animo, generose puer* !...

Voilà, reprit-il en revenant sur ses pas, voilà le Pont-des-Arts, dont l'inutile balcon ne supportera jamais, sur son garde-fou ridicule de quelques centimètres de largeur, le noble dépôt de l'*in-folio* triséculaire qui a flatté les yeux de dix générations de l'aspect de sa couverture en peau de truie et de ses fermoirs de bronze; passage profondément emblématique, à la vérité, qui

conduit du château à l'Institut par un chemin qui n'est pas celui de la science. Je ne sais si je me trompe, mais l'invention de cette espèce de pont devoit être pour l'érudit une révélation flagrante de la décadence des bonnes lettres.

Voilà, dit toujours Théodore en passant sur la place du Louvre, la blanche enseigne d'un autre libraire actif et ingénieux ; elle a longtemps fait palpiter mon cœur, mais je ne l'aperçois plus sans une émotion pénible, depuis que Techener s'est avisé de faire réimprimer avec les caractères de Tastu, sur un papier éblouissant et sous un cartonnage coquet, les gothiques merveilles de Jehan Bonfons de Paris, de Jehan Mareschal de Lyon, et de Jehan de Chaney d'Avignon, bagatelles introuvables qu'il a multipliées en délicieuses contrefaçons. Le papier d'un blanc neigeux me fait horreur, mon ami, et il n'est rien que je ne lui préfère, si ce n'est ce qu'il devient quand il a reçu, sous le coup de barre d'un bourreau de pressier, l'empreinte déplorable des rêveries et des sottises de ce siècle de fer.

Théodore soupiroit de plus belle; il alloit de mal en pis.

Nous arrivâmes ainsi dans la rue des Bons-Enfants, au riche bazar littéraire des ventes publiques de Silvestre, local honoré des savants, où se sont succédé en un quart de siècle plus d'inappréciables curiosités que n'en renferma jamais la bibliothèque des Ptolémées, qui n'a peut-être pas été brûlée par Omar, quoi qu'en disent

nos radoteurs d'historiens. Jamais je n'avois vu étaler tant de splendides volumes.

Malheureux ceux qui les vendent! dis-je à Théodore.

— Ils sont morts, répondit-il, ou ils en mourront.

Mais la salle étoit vide. On n'y remarquoit plus que l'infatigable M. Thour, fac-similant avec une patiente exactitude, sur des cartes soigneusement préparées, les titres des ouvrages qui avoient échappé la veille à son investigation quotidienne. Homme heureux entre tous les hommes, qui possède, dans ses cartons, par ordre de matières, l'image fidèle du frontispice de tous les livres connus! C'est en vain, pour celui-là, que toutes les productions de l'imprimerie périront dans la première et prochaine révolution que les progrès de la perfectibilité nous assurent. Il pourra léguer à l'avenir le catalogue complet de la bibliothèque universelle. Il y avoit certainement un tact admirable de prescience à prévoir de si loin le moment où il seroit temps de compiler l'inventaire de la civilisation. Quelques années encore, et on n'en parlera plus.

Dieu me pardonne! brave Théodore, dit l'honnête M. Silvestre, vous vous êtes trompé d'un jour. C'étoit hier la dernière vacation. Les livres que vous voyez sont vendus et attendent les porteurs.

Théodore chancela et blêmit. Son front prit la teinte d'un maroquin-citron un peu usé. Le coup qui le frappa retentit au fond de mon cœur.

—Voilà qui est bien, dit-il d'un air atterré. Je reconnois mon malheur accoutumé à cette affreuse nouvelle ! Mais encore, à qui appartiennent ces perles, ces diamants, ces richesses fantastiques dont la bibliothèque des de Thou et des Grolier se seroit fait gloire ?

— Comme à l'ordinaire, monsieur, répliqua M. Silvestre. Ces excellents classiques d'édition originale, ces vieux et parfaits exemplaires autographiés par des érudits célèbres, ces piquantes raretés philologiques dont l'Académie et l'Université n'ont pas entendu parler, revenoient de droit à sir Richard Heber. C'est la part du lion anglois auquel nous cédons de bonne grâce le grec et le latin que nous ne savons plus. — Ces belles collections d'histoire naturelle, ces chefs-d'œuvre de méthode et d'iconographie sont au prince de....., dont les goûts studieux ennoblissent encore, par son emploi, une noble et immense fortune. — Ces mystères du moyen âge, ces moralités phénix dont le ménechme n'existe nulle part, ces curieux essais dramatiques de nos aïeux, vont augmenter la bibliothèque-modèle de M. de Solenne. — Ces facéties anciennes, si sveltes, si élégantes, si mignonnes, si bien conservées, composent le lot de votre aimable et ingénieux ami, M. Aimé-Martin. — Je n'ai pas besoin de vous dire à qui appartiennent ces maroquins frais et brillants, à triples filets, à larges dentelles, à fastueux compartiments. C'est le Shakespeare de la petite propriété, le Corneille du mélo-

drame, l'interprète habile et souvent éloquent des passions et des vertus du peuple, qui, après les avoir un peu déprisés le matin, en a fait le soir emplette au poids de l'or, non sans gronder entre ses dents, comme un sanglier blessé à mort, et sans tourner sur ses compétiteurs son œil tragique ombragé de noirs sourcils.

Théodore avoit cessé d'écouter. Il venoit de mettre la main sur un volume d'assez bonne apparence, auquel il s'étoit empressé d'appliquer son elzéviriomètre, c'est-à-dire le demi-pied divisé presqu'à l'infini, sur lequel il régloit le prix, hélas! et le mérite intrinsèque de ses livres. Il le rapprocha dix fois du livre maudit, vérifia dix fois l'accablant calcul, murmura quelques mots que je n'entendis pas, changea de couleur encore une fois, et défaillit dans mes bras. J'eus beaucoup de peine à le conduire au premier fiacre venu.

Mes instances pour lui arracher le secret de sa subite douleur furent longtemps inutiles. Il ne parloit pas. Mes paroles ne lui parvenoient plus. C'est le typhus, pensai-je, et le paroxisme du typhus.

Je le pressois dans mes bras. Je continuois à l'interroger. Il parut céder à un mouvement d'expansion. — Voyez en moi, me dit-il, le plus malheureux des hommes! Ce volume, c'est le Virgile de 1676, en grand papier, dont je pensois avoir l'exemplaire géant, et il l'emporte sur le mien d'un tiers de ligne de hauteur. Des esprits ennemis ou prévenus pourroient même

y trouver la demi-ligne. Un tiers de ligne, grand Dieu !

Je fus foudroyé. Je compris qne le délire le gagnoit.

— Un tiers de ligne! répéta-t-il en menaçant le ciel d'un poing furieux, comme Ajax ou Capanée.

Je tremblois de tous mes membres.

Il tomba peu à peu dans le plus profond abattement. Le pauvre homme ne vivoit plus que pour souffrir. Il reprenoit seulement de temps à autre : — Un tiers de ligne! en se rongeant les mains. — Et je redisois tout bas : Foin des livres et du typhus!

Tranquillisez-vous, mon ami, soufflois-je tendrement à son oreille, chaque fois que la crise se renouveloit. Un tiers de ligne n'est pas grand'chose dans les affaires les plus délicates de ce monde!

—Pas grand'chose, s'écrioit-il, un tiers de ligne au Virgile de 1676! C'est un tiers de ligne qui a augmenté de cent louis le prix de l'Homère de Nerli chez M. de Cotte; un tiers de ligne! Ah! compteriez-vous pour rien un tiers de ligne du poinçon qui vous perce le cœur!

Sa figure se renversa tout à fait, ses bras se roidirent, ses jambes furent saisies d'une crampe aux ongles de fer. Le typhus gagnoit visiblement les extrémités. Je n'aurois pas voulu être obligé d'allonger d'un tiers de ligne le court chemin qui nous séparoit de sa maison.

Nous arrivâmes enfin. — Un tiers de ligne ! dit-il au portier.

— Un tiers de ligne ! dit-il à la cuisinière qui vint ouvrir.

— Un tiers de ligne ! dit-il à sa femme, en la mouillant de ses pleurs.

— Ma perruche s'est envolée ! dit sa petite fille qui pleuroit comme lui.

— Pourquoi laissoit-on la cage ouverte ? répondit Théodore. — Un tiers de ligne !

—Le peuple se soulève dans le Midi, et à la rue du Cadran, dit la vieille tante qui lisoit le journal du soir.

— De quoi diable se mêle le peuple ? répondit Théodore. — Un tiers de ligne !

—Votre ferme de la Beauce a été incendiée, lui dit son domestique en le couchant.

—Il faudra la rebâtir, répondit Théodore, si le domaine en vaut la peine. — Un tiers de ligne !

— Pensez-vous que cela soit sérieux ? me dit la nourrice.

—Vous n'avez donc pas lu, ma bonne, le *Journal des Sciences médicales* ? Qu'attendez-vous d'aller chercher un prêtre ?

Heureusement, le curé entroit au même instant pour venir causer, suivant l'usage, de mille jolies broutilles littéraires et bibliographiques, dont son bréviaire ne l'avoit jamais complétement distrait, mais il n'y pensa plus quand il eut tâté le pouls de Théodore.

— Hélas ! mon enfant, lui dit-il, la vie de l'homme n'est qu'un passage, et le monde, lui-même, n'est pas affermi sur des fondements éternels. Il doit finir comme tout ce qui a commencé.

— Avez-vous lu, sur ce sujet, répondit Théodore, le Traité *de son origine et de son antiquité*?

— J'ai appris ce que j'en sais dans la Genèse, reprit le respectable pasteur ; mais j'ai ouï dire qu'un sophiste du siècle dernier, nommé M. de Mirabeau , a fait un livre à ce sujet.

— *Sub judice lis est*, interrompit brusquement Théodore. J'ai prouvé dans mes *Stromates* que les deux premières parties du *monde* étoient de ce triste pédant de Mirabeau, et la troisième de l'abbé le Mascrier.

— Eh ! mon Dieu, reprit la vieille tante en soulevant ses lunettes, qui est-ce donc qui a fait l'Amérique ?

— Ce n'est pas de cela qu'il est question, continua l'abbé. Croyez-vous à la Trinité ?

— Comment ne croirois-je pas au fameux volume *de Trinitate* de Servet, dit Théodore en se relevant à mi-corps sur son oreiller, puisque j'en ai vu céder, *ipsissimis oculis*, pour la modique somme de deux cents quinze francs, chez M. de Maccarthy, un exemplaire que celui-ci avoit payé sept cents livres à la vente de La Vallière ?

— Nous n'y sommes pas, exclama l'apôtre un peu déconcerté. Je vous demande, mon fils, ce que vous pensez de la divinité de Jésus-Christ.

— Bien, bien, dit Théodore. Il ne s'agit que de s'entendre. Je soutiendrai envers et contre tous que le ***Toldos-jeschu***, où cet ignorant pasquin de Voltaire a puisé tant de sottes fables, dignes des ***Mille et une Nuits***, n'est qu'une méchante ineptie rabbinique, indigne de figurer dans la bibliothèque d'un savant !

— A la bonne heure ! soupira le digne ecclésiastique.

— A moins qu'on n'en retrouve un jour, continua Théodore, l'exemplaire ***in chartâ maximâ*** dont il est question, si j'ai bonne mémoire, dans le fatras inédit de David Clément.

Le curé gémit, cette fois, fort intelligiblement, se leva tout ému de sa chaise, et se pencha sur Théodore pour lui faire nettement comprendre, sans ambages et sans équivoques, qu'il étoit atteint au dernier degré du typhus des bibliomanes, dont il est parlé dans le ***Journal des Sciences médicales***, et qu'il n'avoit plus à s'occuper d'autre chose que de son salut.

Théodore ne s'étoit retranché de sa vie sous cette impertinente négative des incrédules qui est la science des sots ; mais le cher homme avoit poussé trop loin dans les livres la vaine étude de la lettre, pour prendre le temps de s'attacher à l'esprit. En plein état de santé une doctrine lui auroit donné la fièvre, et un dogme le tétanos. Il auroit baissé pavillon en morale théologique devant un saint-simonien. Il se retourna vers la muraille.

Au long temps qu'il passa sans parler, nous l'aurions

cru mort, si, en me rapprochant de lui, je ne l'avois entendu sourdement murmurer : « Un tiers de ligne ! Dieu de justice et de bonté ! mais où me rendrez-vous ce tiers de ligne, et jusqu'à quel point votre omnipotence peut-elle réparer la bévue irréparable de ce relieur ? »

Un bibliophile de ses amis arriva un instant après. On lui dit que Théodore étoit agonisant, qu'il déliroit au point de croire que l'abbé le Mascrier avoit fait la troisième partie du monde, et que depuis un quart d'heure il avoit perdu la parole.

— Je vais m'en assurer, répliqua l'amateur.

A quelle faute de pagination reconnoît-on la bonne édition du *César* Elzévir de 1635? demanda-t-il à Théodore.

— 153 pour 149.

— Très-bien. Et du *Térence* de la même année?

— 108 pour 104.

— Diable ! dis-je, les Elzévirs jouoient de malheur cette année-là sur le chiffre. Ils ont bien fait de ne pas la prendre pour imprimer leurs logarithmes !

— A merveille ! continua l'ami de Théodore. Si j'avois voulu écouter ces gens-ci, je t'aurois cru à un doigt de la mort.

— A un tiers de ligne, répondit Théodore dont la voix s'éteignoit par degrés.

— Je connois ton histoire, mais elle n'est rien auprès de la mienne. Imagine-toi que j'ai manqué, il y a huit jours, dans une de ces ventes bâtardes et anonymes

dont on n'est averti que par l'affiche de la porte, un Boccace de 1527, aussi magnifique que le tien, avec la reliure en vélin de Venise, les *a* pointus, des témoins partout, et pas un feuillet renouvelé.

Toutes les facultés de Théodore se concentroient dans une seule pensée :—Es-tu bien sûr au moins que les *a* étoient pointus ?

— Comme le fer qui arme la hallebarde d'un lancier.

—C'étoit donc, à n'en pas douter, la *vintisettine* elle-même !

— Elle-même. Nous avions ce jour-là un joli dîner, des femmes charmantes, des huîtres vertes, des gens d'esprit, du vin de Champagne. Je suis arrivé trois minutes après l'adjudication.

— Monsieur, cria Théodore furieux, quand la *vintisettine* est à vendre, on ne dîne pas !

Ce dernier effort épuisa le reste de vie qui l'animoit encore, et que le mouvement de cette conversation avoit soutenu comme le soufflet qui joue sur une étincelle expirante. Ses lèvres balbutièrent cependant encore : —Un tiers de ligne ! mais ce fut sa dernière parole.

Depuis le moment où nous avions renoncé à l'espoir de le conserver, on avoit roulé son lit près de sa bibliothèque, d'où nous descendions un à un chaque volume qui paroissoit appelé par ses yeux, en tenant plus longtemps exposés à sa vue ceux que nous jugions

les plus propres à la flatter. Il mourut à minuit, entre un Deseuil et un Padeloup, les deux mains amoureusement pressées sur un Thouvenin.

Le lendemain nous escortâmes son convoi, à la tête d'un nombreux concours de maroquiniers éplorés, et nous fîmes sceller sur sa tombe une pierre chargée de l'inscription suivante, qu'il avait parodiée pour lui-même de l'épitaphe de Franklin.

CI-GIT
SOUS SA RELIURE DE BOIS,
UN EXEMPLAIRE IN-FOLIO
DE LA MEILLEURE ÉDITION
DE L'HOMME,
ÉCRITE DANS UNE LANGUE DE L'AGE D'OR
QUE LE MONDE NE COMPREND PLUS.
C'EST AUJOURD'HUI
UN BOUQUIN
GATÉ,
MACULÉ,
MOUILLÉ,
DÉPAREILLÉ,
IMPARFAIT DU FRONTISPICE,
PIQUÉ DES VERS,
ET FORT ENDOMMAGÉ DE POURRITURE.
ON N'OSE ATTENDRE POUR LUI
LES HONNEURS TARDIFS
ET INUTILES
DE LA RÉIMPRESSION.

NOUVELLE

DE M. TOPFER.

ÉLISA ET WIDMER.

Je vais quelquefois au cimetière, c'est un lieu qui m'émeut plus qu'il ne m'attriste. A mesure que j'avance en âge, il me semble que les liens qui m'attachent aux vivants vont se dénouant, et que d'autres se forment en secret qui m'entraînent vers les morts, cette future société, chez qui je vais bientôt descendre.

Dans nos villes protestantes, il y a une heure, le dimanche, où les rues sont tranquilles, les habitations désertes : un silence saint semble planer sur la cité. Pendant que les familles sont répandues par la campagne, cherchant le soleil et le plaisir, quelques fidèles, des personnes âgées, infirmes, celles qui, travaillées de

quelque infortune, fuient la foule et le bruit, assises dans l'ombre des parvis, écoutent le service ou psalmodient au Seigneur. Souvent j'entre dans quelqu'un de ces temples pour goûter la fraîcheur sous ces voûtes, pour écouter l'écho mystérieux de la voix qui parle, pour me laisser émouvoir par l'orgue qui prélude, et une fois ému me joindre au saint concert. C'est moi que l'on voit là-haut, seul, sur cette galerie déserte; je suis connu du sacristain, il me tient pour un homme singulier, les idées pas absolument saines.

Plus souvent, à cette heure, je ne sais quelle tristesse, me chassant hors de chez moi, me porte vers les champs. Je quitte l'ombre des rues, j'arrive sous la voûte du ciel; mais la foule me déplaît, ces habits de fête me choquent; le bruit, la poussière m'attristent; je tourne vers les lieux délaissés, vers les avenues solitaires; bientôt mes pas suivent celle où ne passent guère que les morts à leur dernière promenade; j'arrive au seuil, je le franchis et j'erre parmi les tombes.

Ici ce n'est plus la tristesse, c'est la mélancolie qui pénètre mon cœur, quelquefois un peu amère, plus souvent douce et attendrissante. Je foule aux pieds ces herbes, je passe sous l'ombrage de ces saules, je regarde l'éclat éblouissant des murs blanchis qui ceignent cette solitude, et sans plus de distractions que celles-là, je trouve que les heures coulent rapides et remplies. C'est que, pendant que mes sens sont ainsi occupés, mille rêveries captivent mon cœur, mille figures s'y peignent,

mille sentiments y vivent; il est devenu le domaine d'une poésie vague, mais profonde; sinistre, mais émouvante. Il me semble comme si je planais au dessus de la vie, au dessus des âges, des destinées, comme si, du ciel, je voyais ces générations diverses que recouvre cette terre que je foule; puis, je reviens à moi-même, bientôt foulé par d'autres. Ma jeunesse est finie, le plaisir est usé pour moi, je ne connaîtrai plus les passions brûlantes ni le rire folâtre, mais mon âme a encore de la curiosité pour ce grand mystère de la mort; il l'attire par un charme invincible, et ce triste plaisir survit à tous les autres.

Tout d'ailleurs n'est pas sombre dans les souvenirs qu'évoque pour moi cette plaine funèbre. Elle recèle des êtres sous l'aile desquels s'abrita ma joyeuse enfance, et que j'ai trop tôt perdus pour que leur mort m'ait fait des blessures bien cruelles. C'est plus tard qu'on apprend à souffrir; et encore combien dont la vie n'est qu'une longue enfance! êtres légers que rien ne déchire parce qu'à rien ils ne sont attachés; êtres heureux, mais d'un bonheur qui ne fait pas envie.

Ainsi, c'est sans chagrin que je visite cette place où repose une vieille tante dont le souvenir lointain, mais présent encore, me reporte à la fraîcheur riante de mes premières années. Infirme, cassée, courbée par l'âge et les soucis, elle touchait au terme de la vie, quand moi j'y entrais tout rempli d'insouciance et de folle joie. J'allais la voir; ses croisées donnaient sur le lac dont les

eaux bleues me semblaient ravissantes. De cette retraite, le monde apparaissait à ma jeune imagination, comme un séjour tout décoré d'azur et de richesse, comme un brillant palais pour jouer et rire, comme un asile fortuné où volaient les oiseaux de l'air, où les animaux paissaient parmi les fleurs, où l'homme portait toujours en lui une félicité paisible et pure. Aujourd'hui, déçu de ces illusions, elles sont néanmoins si vives encore dans ma mémoire, que sur cette tombe même qui presse des ossements et de la poussière, elles masquent sous leur brillant réseau la hideuse réalité de la mort.

Pauvre tante ! j'ignore à quel degré j'étais son neveu, mais son accent qui résonne encore à mes oreilles, m'a fait penser plus tard qu'elle était Allemande, parente de mon père, je m'imagine. Elle avait des chagrins ; depuis j'y ai pris part ; mais alors, le chagrin ! je ne pouvais le comprendre. Le chagrin dans un univers si riant, dans ce beau séjour de fête ! le chagrin chez ma tante, qui élevait deux canaris charmants, qui avait un chat si gracieux, des bonbons dans son armoire, du sucre dans son tiroir ! Le chagrin ! j'en voyais bien les signes sur sa figure, mais sans en comprendre le sens ni la cause. Souvent, assise dans sa bergère, après m'avoir établi à quelque jeu, elle devenait pensive, triste, et si elle se mettait à lire quelques papiers que recélait l'autre tiroir, j'étais sûr de voir des larmes couler le long de ses joues. Tante, lui disais-je, laissez les papiers, vous pleurerez. — Oui, mon enfant, répondait-elle ; c'est

fini. Elle les replaçait dans le tiroir, mais longtemps encore ses larmes coulaient, en sorte que, contraint par cette vue, je continuais à jouer, mais sans bruit, sans comprendre non plus pourquoi, les papiers fermés, ma tante pleurait encore. Souvenirs qui me touchent ! Bonne vieille dont la bonté m'attirait alors, mais que j'ai depuis tendrement chérie ! Songes lointains, que le temps embellit, que l'éloignement colore, qui sont le trésor du cœur et le baume du vieil âge !

Il y a trente-deux ans environ qu'elle est morte. Je crois que je dus la voir bien près de ses derniers moments, car depuis plusieurs mois elle ne quittait plus le lit, que j'y allais encore. Elle n'était pas plus triste qu'auparavant, si ce n'est alors que ses douleurs la tourmentaient. De son lit antique, entouré de rideaux verts, elle veillait sur mes jeux, excitait mon babil, elle souriait à ma gaieté, et depuis qu'elle ne se levait plus, j'étais chargé du doux emploi de me servir moi-même dans l'armoire ou dans le tiroir ; alors elle riait à voir la sagacité de mes choix qui tombaient toujours sur le plus gros morceau, sur le plus large bonbon. — Tu choisis mieux que moi, disait-elle. Je l'entends encore.

De temps en temps elle lisoit dans un gros livre à tranche rouge. Un instinct confus me portait à ne pas l'interrompre dans ces moments-là ; je marchais doucement par la chambre, je n'osais déranger le chat qui faisait la roue sur la tablette de la fenêtre, et volontiers je m'accoudais auprès pour écouter le babil des cana-

ris, dont les sauts et les jeux me recréaient à défaut de ceux où j'eusse mieux aimé être acteur moi-même. Mais quand j'entendais le gros livre se refermer, je reprenais à l'instant ma liberté.

Ce gros livre, c'était la Bible. Je l'ai compris plus tard. Comme je la voyais toujours recueillie pendant cette lecture et plus sereine après l'avoir faite, il m'en est resté une impression ineffaçable de respect pour le livre lui-même, et la conviction des consolations qu'apporte la religion à ceux qui la cultivent par eux-mêmes dans la simplicité de leur cœur. Elle s'est éteinte, ma pauvre tante, mais j'en suis sûr, comptant sur les divines promesses, aspirant à un monde meilleur, y apportant ses œuvres, ses vertus, ses chagrins et cette confiance douce qu'ont les belles âmes en un Dieu qui répare et guérit, qui efface les fautes et tient compte des efforts. Non, cette tombe ne m'attriste point; c'est le seuil qu'il faut franchir pour me réunir à ma tante: quand on y portera mes os, déjà vers elle aura volé mon âme hors des atteintes de la douleur et de la mort.

Quelquefois, durant mes promenades, je m'arrête à considérer les inscriptions qui abondent à l'entour sur ces tertres. Il en est qui ne retracent de celui qu'elles récèlent que l'âge et le nom. Chose singulière! ceci m'intéresse. Le nom; j'ignore pourquoi, si ce n'est qu'à tel nom je prête involontairement des traits plus ou moins aimables, et faisant dériver de ces traits des

qualités de cœur, des circonstances dans la vie, des peines ou des joies, la richesse ou la misère, déjà cet inconnu attire mieux cette sympathie que si j'ignorais jusqu'au nom qu'il porta. Mais l'âge, il parle mieux encore. L'âge sur une tombe a un éloquent langage : il dit si ce mortel fut retiré du milieu des plaisirs, saisi dans l'ivresse de ses jeunes ans, arraché aux bras d'une mère, d'une amante; ou si, déjà parvenu aux limites extrêmes d'une longue vie, cœur éteint, fardeau inutile, il ne fit que passer d'une torpeur caduque au sommeil du sépulcre.

Parmi ces marbres, il en est un qui m'attira dès mes premières visites en ce lieu, et ce qu'il y a de bizarre, avant même que je comprisse le sens des lignes qui y sont gravées, car elles sont écrites en allemand. A la vérité, ayant appris, dans mon enfance, quelques mots de cette langue, j'avais pu déchiffrer la première ligne : c'était une pensée d'une extrême simplicité, mais elle empruntait du lieu où je la lisais, et de la disposition où je me trouvais moi-même, un attrait mélancolique que je ne lui eusse point trouvé ailleurs. C'était ce vers :

Das Leben gleicht der Frühlingsblume...

La vie ressemble à la fleur du printemps. Bien vrai! bien tristement vrai! disais-je en moi-même, et

rapprochant ces mots de divers emblèmes sculptés dans la marge de l'inscription, j'arrivai à me peindre, sous l'image de cette fleur, je ne sais quelle aimable fille se fanant au milieu des hommages, penchant vers le sol, y apportant sa froide dépouille, lorsqu'un nom propre, que je pus lire dans les vers suivants, fixa ces suppositions. C'était un nom de femme : *Élisa*. Je m'attachai aussitôt à ce nom, je lui donnai des traits, je m'associai à ceux qui pleuraient cet être aimable, et déjà, auprès de cette froide pierre, comme entouré d'affligés et d'amis, mon cœur se berçait d'émotions douces et compatissantes. Mais il était tard ; le soleil, près de se coucher, ne dorait plus que la crète des tertres ; les cyprès projetaient au loin de longues ombres ; la porte de l'enclos se fermait au déclin du jour ; je me levai pour partir. Il m'en coûtait pourtant de me séparer brusquement de cette tombe ; pour en emporter quelque chose, je pris copie des strophes qui s'y lisaient et je regagnai doucement ma demeure, en savourant la tristesse du seul vers que j'avais compris. Dès que je fus chez moi, ayant allumé ma lampe, j'essayai de découvrir, à l'aide d'un dictionnaire, quels sens renfermaient les autres. J'eus beaucoup de peine à y parvenir, néanmoins j'eusse mieux aimé ne les comprendre qu'imparfaitement que d'aller faner, en recourant à quelque personne indifférente, le charme secret que je goûtais à ce mystère.

A mesure que je pénétrais le sens des strophes, Élisa

m'intéressait davantage. Bientôt je les sus par cœur, et c'était pour moi une musique pleine de douceur, que de les répéter, malgré l'obstacle que m'opposait la prononciation dans une langue étrangère. Je voulais faire plus, les traduire; mais dès les premiers mots, rebuté par la difficulté, et surtout par l'altération que subissaient, en passant dans notre langue, les traits naïfs et touchants de l'original, j'abandonnai ce projet, et je m'en tins à confier à ma mémoire ces vers que voici :

Das Leben gleicht der Frühlingsblume,
Sie gehet auf, und welket ab.
Elisa liegt mit stillem Ruhme,
O weint um sie ! — in frühen Grab.

Sie stand verpflanzt auf unsere Erde
Und blühte nicht am rechten Ort,
Damit sie ganz zum Engel werde
Nahm Gott — sie weg; sie blühet dort.

Quelque temps après je retournai au cimetière, sans autre but que de m'y promener, selon mon habitude, dans les heures de désœuvrement. Le temps était triste; les roches de Saint-Jean, grises et mornes, se dessinaient sur un ciel nuageux, et un vent d'orage faisait ployer les herbes de la plaine. Il semblait qu'un souffle de désolation passât sur ces tombes, et dût pénétrer jusque sous l'humide demeure des morts. Dès que je fus entré, un petit chien accourut vers moi et me com-

bla d'amitiés. Je m'assis pour les lui rendre, mais peu après il me quitta, comme déçu de ce qu'il attendait, et il s'éloigna. C'est alors que, le suivant des yeux, j'aperçus un homme dans le lointain. Je cheminai de son côté.

C'était un fossoyeur. Il attendait, appuyé sur sa pelle.—Il est à vous, lui dis-je, ce joli chien?— Non; à celui qui est dans cette fosse. Nous l'y avons mis hier; il faut que le chien soit resté auprès: je l'y ai trouvé ce matin...... Ce n'est pas le premier, ajouta-t-il.

Pendant que cet homme parlait, je m'étais approché du chien, ému envers cet animal de la plus reconnaissante tendresse. Il restait accroupi auprès de la tombe, le mouvement de sa queue m'accueillait, mais son regard sans gaieté exprimait cette douleur résignée, si touchante chez les animaux qui en sont susceptibles. A mesure que je le comblais de caresses, il paraissait plus triste et plus inquiet; à la fin il se mit à hurler sourdement, comme si les atteintes d'une main étrangère lui eussent mieux fait sentir l'absence de son maître. Pour moi, interprétant ainsi l'abattement de ce serviteur fidèle, j'éprouvais, à sa vue, un attendrissement dont je cherchais à dérober les signes au fossoyeur.

— Vous attendez un convoi? repris-je bientôt.— Oui, et qui tarde à venir. Voici la pluie (quelques gouttes se montraient sur les tombes). — Savez-vous qui est ce mort-là?—Non. A coup sûr un cadavre. Nous

n'en savons que ça, nous autres. — Vous ne pouvez donc pas m'apprendre qui était le maître de ce chien ? — Celui-là, oui; parce que, de son vivant, il venait nous voir, avec son chien que voilà. Oscar, qu'il l'appelait; (le chien tourna la tête en branlant la queue.) Pauvre bête, ça n'appartient plus à personne. Tiens! Et il lui lança une croûte de pain sec que le chien flaira sans y toucher.

—Si ce chien n'appartient à personne, dis-je au fossoyeur, je serai bien aise de me charger de lui. — Monsieur ferait bien, vraiment. Et puis, qu'est-ce que ça peut coûter de nourrir une bête comme ça ? Pas grand'chose. Je l'aurais retiré, si ce n'était que, nous autres, nous n'avons rien de trop. — Vous m'avez dit que son maître venait vous voir? — Non pas nous, mais sa femme, qui est enterrée là-bas. — Etait-il jeune. — Non, et puis cassé, vous m'entendez bien, par le chagrin. Un mari comme on n'en voit pas. Il venait à pleurer, de loin en loin, et puis je n'en sais guère plus, sinon que son chien nous tenait compagnie. — Vers quelle tombe allait-il? — Cette noire, sous le saule....

C'était celle d'Élisa. Au premier moment, les choses que m'apprenait cet homme, venant à heurter les fictions dont mon imagination avait entouré cette jeune personne, j'en éprouvai quelque désappointement : la réalité, quelle qu'elle puisse être, n'a jamais le prestige des rêves. Néanmoins, après les premiers instants de

mécompte, cette jeune femme, objet de regrets si constants, recommençait à me toucher plus encore; je me trouvais ému de compassion pour cet homme, qui avait porté tant d'années le poids de la douleur; et ce chien fidèle, seul survivant à ces êtres infortunés, apportait à cet ensemble un trait inattendu, que mon imagination n'avait pu saisir, mais dont elle s'emparait avec un vif attrait.

— Il faut, repris-je, que vous m'appreniez de ce monsieur tout ce que vous en savez, fossoyeur. — Je vous ai dit tout. Son nom, je l'ignore; si c'est pour un héritage, vous pourrez l'aller savoir en chancellerie. Un malheureux, vous dis-je, je n'en sais que ça; et puis quelques pièces d'argent qu'il nous donnait à l'occasion. — Était-il de la ville? — C'est à croire; au fait, je n'en sais rien.

Pendant que je causais avec cet homme, une vieille femme, vêtue d'habits de deuil, venait d'entrer au cimetière. Le chien était accouru vers elle avec des démonstrations de joie extraordinaires, mais malgré les instances de cette femme pour l'engager à la suivre, il était revenu s'accroupir auprès de la tombe. Pour elle, visiblement émue, elle semblait répugner à venir le chercher jusque-là, en sorte que, restant à distance, elle continuait à l'appeler.—Mes bons messieurs, nous dit-elle à la fin, pourriez-vous me l'amener? j'ai ici de quoi l'attacher. — Est-il à vous? lui criai-je. — Oui, Monsieur, je vous l'assure.— Dites-moi votre demeure,

je vous le ramènerai. — Ici près, sous Champel. — Votre nom? — Marguerite. Demandez au *Vieux-Chêne*. C'est là. Mais ne me trompez pas, mon bon Monsieur. Ce chien m'a été confié... par mon maître..., mon pauvre maître.... Et les sanglots lui coupèrent la voix. J'allai auprès d'elle, je pris l'attache pour m'en servir, et je l'engageai à s'en aller, en lui promettant que ce jour même elle me verrait arriver chez elle avec le chien.

Quand elle se fut éloignée, je priai le fossoyeur de m'aider. Il tint le chien pendant que j'attachais la corde à mon mouchoir dont j'avais fait une espèce de collier que je lui passai autour du cou. Le pauvre animal laissait faire, malgré une visible anxiété; mais quand je voulus l'entraîner loin de ce lieu, il poussa des cris douloureux, et tandis qu'il résistait de toute sa force, son regard expressif et suppliant m'ôtait tout courage. Je renonçai donc à l'emmener de cette manière, et lui ayant bandé les yeux avec mon mouchoir, je le saisis fortement sous mon bras, et je l'emportai ainsi, tâchant de vaincre par mes caresses la résistance qu'il m'opposait. Vers le portail surtout, j'eus beaucoup de peine à le contenir pendant que nous croisions le convoi qu'attendait le fossoyeur.

Cette douleur des animaux inspire une pitié bien pénible. Si franche, si dénuée de calcul, si pure de tout alliage, tandis qu'elle s'exprime par des signes d'une naïve énergie, elle n'admet pas, comme la nôtre,

les paroles de consolation : on la contemple sans pouvoir l'adoucir. Pauvre chien ? Je ne pouvais le détromper de l'erreur qui l'enchaînait à cette tombe ; en l'en arrachant je semblais lui faire violence, et quand je ne pouvais assez l'aimer, je n'avais droit qu'à ses plaintes et à ses murmures.

Je cheminais par des sentiers solitaires, sous les collines de Champel, demandant aux fermes où était la maison du *Vieux-Chêne*. Bientôt je la reconnus aux indications qu'on m'avait données, principalement à un antique chêne dont l'épais branchage cachait un vieux portail, et couvrait presque en entier de son vaste ombrage une petite cour froide et silencieuse. Derrière ce chêne, une maisonnette était adossée à la colline dont la base, plantée de bois, est couronnée par des sommets nus et inhabités.

Sans doute ce que je savais déjà du maître de cet enclos influait sur mes impressions ; néanmoins l'aspect de cette habitation me frappa par un air de tristesse et de nudité. Il n'y régnait ni désordre, ni délabrement, mais elle n'offrait à l'entour aucun de ces traits auxquels on reconnaît l'agrément de la vie rustique, les goûts d'un campagnard qui se plaît à ses fleurs, à ses arbustes, qui embellit son petit domaine et s'y crée un séjour à son gré. On n'y voyait ni parterre, ni basse-cour ; point d'outils champêtres, point de potager ni d'enclos, mais un gazon épais ; et, jusque vers le seuil de la maison, des orties, des bardanes et quelques plan-

tes sauvages végétaient sous l'ombre humide du vieil arbre. Quand j'entrai, une belette traversait la cour.

La bonne vieille, entendant quelque chose, parut à une fenêtre de premier étage.—Je monte, lui dis-je, ne descendez pas, voici votre ami. Elle vint à ma rencontre, et je la suivis dans une chambre haute, où elle était occupée à mettre en ordre des hardes et des papiers. Elle quitta tout pour le chien : heureuse de le revoir en sa possession, elle m'adressait des remercîments les larmes aux yeux, tout en prodiguant des caresses à l'animal, qui, inquiet et préoccupé, n'y répondait que par un faible mouvement de queue, et retournait à chaque instant vers la porte, que nous avions eu soin de fermer. Elle lui présenta une tasse de lait qu'il lappa avec avidité.

— Êtes-vous seule ici? dis-je à cette femme. — A présent, oui, me répondit-elle; seule avec ce chien. J'avais un maître, Dieu l'a retiré. — Mais votre maître n'avait-il pas des parents, des amis? — Des parents, plus; et des amis, rien que moi, sous votre respect. Anciennement il avait sa belle-mère ; celle-ci morte, il me prit à son service et nous vînmes ici. Il y vivait retiré, ne voyant personne; à défaut de famille, c'est mon frère et les voisins qui ont accompagné le cercueil. — Ce que vous me dites, bonne femme, excite vivement mon intérêt, et puisque le hasard m'a appelé à vous rendre un petit service, faites-moi, en retour, le plaisir de me raconter ce que vous savez de ce maître

que vous pleurez. — C'est pour moi que je le pleure, dit-elle, mon bon monsieur ; pour lui, la mort l'a délivré : il n'aimait plus la vie. Quant à son histoire, je vous dirai ce que j'en sais : peu de chose. Il ne causait jamais de ses chagrins ; ce que j'en ai appris, c'est d'ailleurs. Tout jeunes, ils s'étaient aimés avec une jeune demoiselle, se promettant d'être l'un à l'autre, mais ils n'avaient pas de fortune. Il prit un état, travailla de bon courage pendant bien des années, et une fois ses affaires avancées ils s'épousèrent. Je ne les ai pas connus dans ce temps, si ce n'est qu'un jour je vis cette dame, bien jeune et bien pâle, qui regardait à cette fenêtre. Ce n'est pas bien loin de là qu'elle mourut. Son mal, je ne l'ai jamais su. Mais de ce jour mon pauvre maître a gémi, et vécu de regrets.... Voici deux ans qu'il déclinait, ne me parlant plus, jamais.... Il y a huit jours.... huit jours seulement, monsieur, qu'il m'a dit : ... Marguerite... c'est bientôt fini!...

La bonne femme s'arrêta quelques instants pour donner cours à ses larmes.

—... Je vais te délivrer de moi,... reprit-elle, en continuant son récit.... Je suis étonné de vivre encore... Et des propos ainsi, à fendre le cœur, mon bon monsieur, et auxquels que pouvais-je dire, sinon pleurer ?... A mesure qu'il s'est senti plus près de mourir, il me causait plus souvent ; deux fois il m'a pris la main, ça ne lui arrivait jamais, de façon que je croyais le voir reprendre vie ; mais quoi que j'aie pu faire, il

n'a point voulu voir le médecin, disant que, grâce à Dieu, son heure était venue ; qu'il ne l'avait pas avancée, mais qu'il ne voulait pas la reculer. Marguerite, a-t-il dit, ma vie a été brisée quand je croyais toucher au bonheur.... Ce qu'elle a été depuis, tu l'as vu, trouves-tu que je puisse la regretter ?.... Que les heures coulent... chacune m'approche du terme où j'aspire.... Élisa m'attend ... elle m'appelle.... je vais la rejoindre, et cette fois pour toujours !

La bonne femme s'arrêtait souvent, interrompue par ses pleurs ; moi-même, touché par ce récit, je me laissais attendrir, en sorte que, oubliant tous les deux que nous nous parlions pour la première fois, cet entretien prenait peu à peu le charme d'un confiant abandon, et je voyais avec plaisir le soulagement qu'éprouvait Marguerite à me parler de son maître.

— C'est vendredi qu'il est mort, continua-t-elle, vers dix heures du soir. Le matin il s'est encore assis sur son lit... Il m'a dit quelque chose que je ne répéterai pas, mais que je n'oublierai jamais.... — Parlez, je vous prie, à moins que ce ne soit un secret qu'il importe de ne pas révéler. — Non, monsieur, ce sont des termes dont je n'étais pas digne : Marguerite, il faut nous dire adieu... tu trouveras, où je t'indiquerai, un souvenir de moi... mais, ce que j'emporte de reconnaissance pour tes soins et ton affection, je ne puis rien te faire ni te dire qui en soit la mesure. Je te dois de n'avoir pas mis fin à mes jours... Si je pouvais regretter cette

terre, ce serait pour toi, Marguerite,... mais nous nous reverrons aussi ;... et il m'a embrassée... Après quoi, il m'a dit d'ouvrir un tiroir de son bureau. Il y avait un paquet de lettres, dont la vue l'a beaucoup troublé, en sorte que faible comme il était, il n'a pas pu me parler tout de suite ; il me faisait signe d'attendre : Va chercher du feu, a-t-il repris, et brûle-les là devant moi. Je l'ai fait comme il disait. — Et vous n'avez point su ce qu'étaient ces lettres ? — J'ai présumé que c'étaient celles qu'il écrivait à son amie, dans sa jeunesse, car sur l'une d'elles il y avait pour adresse : *A Mademoiselle Élisa Meyer.*

— Meyer ! Êtes-vous sûre de ce nom ? — Oui ; je sais d'ailleurs que c'était le nom de fille de cette dame. — Était-elle de ce pays ? — Non pas née ici ; mais elle y était venue avec sa mère.... — L'avez-vous connue, sa mère?... — Non, elle était morte lorsque je suis entrée au service de mon maître ; mais c'est bien son nom, je l'ai vu sur son linge dont monsieur avait hérité ; il est aussi sur ce livre.... — Ma tante ! m'écriai-je. C'était la Bible à tranche rouge. Et aussitôt toutes les émotions que je venais d'éprouver, se liant tout à coup aux souvenirs de mon enfance, je demeurai quelques instants sous l'empire de la surprise, du trouble, et de je ne sais quelle douceur, que je trouvais à entrer en quelque part dans les récits que je venais d'entendre. Bien que j'éprouve de la répugnance à mêler mon insignifiante histoire à celle

d'êtres si dignes d'intérêt, il faut pourtant que j'en dise ici quelques mots, pour expliquer cette ignorance où je me trouvais de faits qui tiennent à ma propre famille.

J'avais déjà perdu ma mère à l'époque où j'allais chez ma tante, et c'était sans doute pour suppléer aux douceurs maternelles dont j'étais privé chez moi que cette excellente femme m'attirait auprès d'elle, malgré ses chagrins, et supportait avec tant de patience la pétulance de mon jeune âge. Elle m'avait quelquefois parlé d'une fille à elle, mais ne l'ayant jamais vue, ce vague souvenir était presque entièrement sorti de ma mémoire.

Après la mort de ma tante, j'entrai bientôt dans l'adolescence. Livré aux jeux et aux compagnons de mon âge, j'avais d'autant moins d'occasions de cultiver des relations de famille, que mon père, au milieu du dérangement de ses affaires et de quelques déréglements de conduite, les avait lui-même rompues et ne mettait aucun intérêt à me les faire entretenir. Insensiblement j'étais devenu tout à fait étranger à ma propre famille, lorsque, après une jeunesse orageuse, l'événement qui a décidé du reste de ma vie, contribua encore plus que tout le reste à me faire perdre la trace des parents qui pouvaient me rester alors.

L'amour est toujours pour beaucoup dans notre destinée : il s'empare du cœur au commencement de la vie, il l'embrase, le domine et s'en joue comme le vent d'une feuille légère. Le jeune homme livre ses beaux

jours à ce maître perfide, il se donne à ce guide aveugle, il entre à sa suite dans des sentiers dont les abords, toujours aimables et fleuris, masquent des issues bien diverses. Même pour les plus heureux, les fleurs vont se fanant, le ciel perd son éclatant azur, la route, en se prolongeant, devient difficile ; mais jusqu'au dernier terme ils ont eu des fruits à cueillir et à savourer; à l'ivresse passagère ont succédé des biens moins brillants, mais plus durables. Pour les autres !... que de déceptions, que d'amers mécomptes, que de longs soupirs leur apprêtent ces courts moments d'enivrants transports ! Combien s'avancent, par ce sentier fleuri, vers les bords ingrats, vers la grève désolée, vers l'affreux abîme ! Combien, sans même avoir goûté quelques instants d'une félicité pure, ne sortent du trouble de la passion ou des angoisses de la jalousie que pour n'atteindre plus qu'à un calme sans douceur ! malheureux ! l'âme flétrie, le cœur épuisé, dépouillés, avant le temps, des illusions qui eussent été longtemps encore leur partage et leur joie....

C'est à ces derniers que j'appartiens. Comme une coupe remplie d'un généreux bréuvage, mon cœur s'est versé tout entier dans un premier amour, il n'y est resté qu'une lie amère.... Ainsi, vieilli avant l'âge, étranger aux affections qui pour d'autres embellissent l'existence, aux soins et aux devoirs qui pour d'autres ont de l'attrait et du prix, je végète sur cette terre, peu jaloux d'y demeurer, sans envie d'en sortir ; car ici-bas, ni là-

haut, je ne puis la rejoindre. Plus à plaindre peut-être que cet homme sur lequel je pleurais il y a peu d'instants encore, si je coule des jours moins sombres, je n'ai pas, comme lui, l'espoir qui allège les douleurs,... mon exil est sans terme. Ainsi je cherche la solitude, ainsi je vais aux lieux délaissés, j'entre au cimetière, j'erre parmi les tombes, parce qu'à ces funèbres plaisirs je trouve encore quelque saveur ; ma tristesse s'y nourrit, mes regrets s'y tempèrent, mes souvenirs s'y abreuvent, sans compter cette sombre joie que goûtent les âmes désolées à contempler les ravages de la mort et les plaies de l'humanité.

Dans une jeunesse livrée sans frein à ses impétueux penchants, j'avais connu le vice, mais non pas l'amour; mon cœur était neuf encore, lorsque m'apparut celle qui devait lui faire connaître le délire de la plus ardente passion. J'aimai, j'adorai ; je connus l'ivresse des serments, le doux leurre des promesses, la véhémence des transports... Mais que vais-je faire? Raviver ma plaie, remuer ce trait qui y demeure, la faire saigner encore... Non ; qu'il me suffise de dire que j'avais pris soin, par mes désordres, de me fermer les voies à une honnête union ; je n'avais ni le rang ni la richesse avec lesquels la morale et les préjugés composent ; ses parents l'éloignèrent de moi. Elle voulut lutter, garder sa foi ;... mais trop faible ou trop peu éprise, elle la trahit et fut pour un autre. J'en reçus l'annonce de sa main même ;

et dès le lendemain je quittai les lieux funestes où mon amante m'était ravie.

Il y a deux ans que la mort l'a frappée. Je suis revenu ; mais étranger aux hommes et aux choses de mon pays, sans relations anciennes et sans désir d'en former d'autres. Mon père était mort durant mon absence ; je recueillis la petite succession de ma mère, et tandis que j'aurais été disposé à fuir des proches parents, je n'avais garde de m'enquérir de ceux dont j'ignorais jusqu'à l'existence. J'en ai du regret. Si j'avais connu l'homme dont je n'ai appris l'histoire que sur sa tombe, j'eusse trouvé du charme à porter mes douleurs auprès des siennes ; dans cette infortuné j'eusse rencontré peut-être l'ami qui me manque, et que je ne saurais chercher parmi ceux qu'un sort plus prospère me rend étranger.

Je fis ce récit à la bonne femme, pour lui expliquer l'étonnement que j'avais manifesté à la vue du livre, et je vis que l'idée de rencontrer un parent de son maître souriait à son cœur aussi bien qu'à sa probité. Vous me faites plaisir, me dit-elle, mon bon monsieur ; j'avais quelque scrupule à me trouver seule ici avec les effets de mon maître. D'ailleurs j'ignore ce qu'il faut faire ;... je comptais aller aujourd'hui chez le monsieur qui lui apportait son argent ; c'est maintenant inutile, si vous voulez bien prendre en main les affaires de votre parent. — Je n'en ai pas le droit, lui répondis-je ; mais vous ne m'avez pas dit s'il vous a laissé quel-

que ordre? — Oui, monsieur; le même jour, après que j'eus brûlé les lettres, il me dit qu'après sa mort je trouverais dans ce tiroir un papier cacheté où étaient écrites ses dernières intentions. Il y est, le voici. — Et vous ne l'avez pas ouvert? — Non; je ne voulais pas le faire sans témoin, et puis j'en étais peu pressée,.... ce papier fermé me faisait effroi. — Il est à votre adresse, voulez-vous l'ouvrir, ou préférez-vous que ce soit moi? — Faites, dit-elle... »

J'ouvris le papier. Il en contenait d'autres, mais sur l'enveloppe étaient quelques lignes adressées à Marguerite. Je lui en fis lecture pendant que la pauvre femme fondait en larmes. Les voici :

Ma bonne Marguerite,

C'est à toi que je confie les papiers inclus. Après que tu m'auras fermé les yeux, lis ce qu'ils contiennent et porte-les aussitôt chez M. le notaire Pigalle à qui je recommande tes intérêts dans l'incluse que tu lui remettras. Je désire que tu te reposes et que tu ne serves plus.

Adieu, Marguerite; quand tu liras ceci, ton maître sera heureux. Souviens-toi de lui pour l'aimer et non pour le plaindre.

Ton reconnaissant ami,

Charles Widmer.

Les autres papiers étaient ouverts, excepté la lettre au notaire ; j'en fis lecture à Marguerite : l'un contenait un état des propriétés du défunt, l'autre ses dispositions testamentaires. Comme ce dernier écrit peut offrir quelque intérêt à ceux qui auront poursuivi jusqu'ici la lecture de ce récit, j'en transcris les deux seules dispositions qu'il contenait.

« Ne laissant aucun héritier, je lègue mes biens, dont le détail ci-contre, par deux parts égales, l'une aux indigents dans la commune où est sise ma maison, l'autre à Marguerite Besson, désirant reconnaître en faible partie les soins qu'elle m'a donnés durant vingt années. Je désire, sans en faire une condition, qu'elle possède et continue d'habiter cette maison, où nous avons vécu ensemble. Je lui lègue, en outre et en sus de sa part ci-dessus, tout le linge, l'argenterie et le mobilier existant dans mon domicile, au jour de mon décès.

« J'ai hérité de ma femme et de sa mère la somme de trois mille francs et divers objets dont le détail ci-contre. J'ignore si M. Louis Lemarne, cousin de ma femme, vit encore : c'était depuis la mort de son frère son plus proche parent ; à défaut de lui ou d'autres ayants droit, cette partie de ma succession retournera, par égales parts, aux héritiers ci-dessus désignés. »

C'était moi que désignait ainsi le testament de M. Widmer. Ainsi, à chaque instant, par des chemins cachés jusqu'à ce jour, je me rapprochais davantage

de cet homme infortuné, de sa jeune épouse, de ma chère tante et, par un hasard non moins étrange, je devenais le possesseur de cette Bible; de cette bergère, de ces antiques meubles dont la vue me faisait rebrousser, au travers des vicissitudes de ma vie, jusqu'aux riantes journées de mon premier âge. Le livre surtout me semblait un précieux trésor; bien souvent je l'avais regretté, j'avais songé que j'eusse aimé y lire comme ma vieille tante; à son exemple, y puiser du calme et de la sérénité, et, en retrouvant d'une manière inespérée cet ami d'enfance, je me promettais avec douceur de cultiver son commerce et de ne m'en plus séparer.

A mesure que ces choses se découvraient, je voyais Marguerite m'envisager par degrés d'un air plus respectueux et perdre de cet abandon familier qui avait jusque-là donné de l'attrait à notre entretien. Il semblait comme si l'autorité que son maître avait eue sur elle eût passé en moi, et qu'en héritant de quelque partie de son bien, j'eusse hérité pareillement de ses droits à la soumission et aux égards de sa servante fidèle. Elle s'était levée, et ayant doucement replacé sa chaise contre la muraille, elle se tenait debout devant moi et paraissait attendre que je lui adressasse la parole: « Marguerite, lui dis-je, vous l'amie de M. Widmer, je vous en prie, reprenez votre place, et sachez vous persuader que vous êtes ici maîtresse, bien moins encore par ce papier que par vos vertus et votre caractère, qui vous rendent digne de tout respect. » La bonne femme se

rapprocha, mais bien plus par soumission et pour me complaire que par acquiescement aux choses que je lui disais, car son cœur, plus modeste encore que dévoué, était généreux par instinct et grand à son insu.

Je m'occupai aussitôt des affaires de la succession et des moyens de mettre Marguerite en possession de sa petite fortune. Je n'eus aucune peine, grâce au zèle que je rencontrai chez M. Pigalle, dont le cœur honnête et plein d'humanité avait compris sur-le-champ tout ce qu'il y avait de sacré dans les recommandations de M. Widmer. Je retirai Marguerite chez moi pendant l'apposition des scellés, et, au bout de quelques semaines employées aux formalités indispensables et à faire une exacte division des biens, je revins pour l'établir dans la maisonnette de M. Widmer. Après ces jours d'absence, elle n'y rentra pas sans une vive émotion, et sa douleur, renouvelée par la vue de ces lieux déserts, éclata en bouillants sanglots. Insensible à l'aisance de sa position nouvelle, elle n'avait de pensées que pour le passé, elle pleurait amèrement son maître et semblait se déplaire à vivre désormais sans le servir; en sorte que j'entrevoyais encore dans cette digne vieille une dernière victime destinée à se consumer dans le chagrin d'un attachement rompu.

« Marguerite, lui dis-je, ne vous laissez point aller à ces regrets amers pour un maître que vous savez être heureux maintenant. Puisez de la force dans la conscience de ce que vous avez été pour lui, et respectez

ses vœux qui ont été que vous goûtassiez enfin la paix et la liberté au milieu d'une aisance que vous avez si bien gagnée. » Mais, mes paroles, en lui rappelant les bontés de son maître, ne faisaient que provoquer plus abondamment ses pleurs. C'est alors que, selon l'intention que j'en avais formée pendant son séjour chez moi, je lui fis part d'un projet qui souriait à mon cœur.

« Écoutez-moi, Marguerite, repris-je, ces meubles qui m'appartiennent ici, je ne veux point les en retirer; mais plutôt je désire venir vivre avec vous, avec eux, si ce projet vous agrée... — Ah! Monsieur, me dit-elle aussitôt, comme cela, je veux bien rester ici; mais autrement, impossible. Prenez-moi à votre service, faites-vous le maître ici, alors je pourrai continuer d'y vivre... Vous aimez M. Widmer, il me semblera que je le sers encore... que je lui suis quelque chose. — Je le veux bien, Marguerite, mais voici à quelles conditions: Je vous paierai mon logement sa valeur, sans plus, mais sans moins. Quant à votre service, pour vous prouver que je veux être votre ami et non pas votre maître, je l'accepte de grand cœur, et sans vous offrir de gages. Je suis seul, j'ai eu aussi mes chagrins qui me séparent du monde, j'éprouve le vide d'une affection qui me console et me récrée, et je puis mieux la rencontrer en vous qu'en tout autre; ce sont là les motifs qui me font désirer d'achever ma carrière dans cette retraite et de mettre en commun mon existence avec la vôtre. Vous ferez notre petit ménage, je tiendrai en main vos inté-

rêts, et cette réciprocité de services nous attachera encore plus l'un à l'autre. Voici, ajoutai-je, en caressant le chien, notre ami commun, Marguerite; vous ne voudriez pas me le céder; j'aurais regret à vous le laisser, arrangeons-nous pour le posséder à nous deux.... »

Mes paroles contentaient visiblement Marguerite. Dès ce moment elle reprit plus de calme, et, rentrée dans une condition plus analogue à ses habitudes, elle vaquait à divers soins qui la distrayaient de ses regrets. Le dévouement était un besoin pour ce cœur aimant et modeste : servir un maître, soigner quelqu'un, s'oublier pour un autre, c'était pour elle l'emploi et le but de ses journées, et sans être capable de s'élever au dessus de l'état de domesticité, elle ennoblissait cette humble condition et lui donnait plus de vraie grandeur qu'il ne s'en trouve dans celle même des bons maîtres.

Après avoir consacré quelques jours à ces nouveaux arrangements, je vins me réunir à Marguerite, goûtant un charme plein de douceur et de sérénité à entrer dans ce séjour avec le projet de n'en plus sortir. J'y arrangeai ma vie, j'y déposai selon mon gré les meubles de ma tante dans la pièce que je voulais habiter, et je jouis du plaisir, depuis longtemps perdu pour moi, d'une société qui n'effarouchait pas ma tristesse et d'une amie qui mangeait à ma table. Quelque temps après, nous fîmes ensemble une visite au cimetière, d'où nous

revînmes tristement le soir, suivis du chien qui nous avait adoptés pour ses nouveaux maîtres.

Dans les meubles qui m'étaient échus se trouvaient les papiers de ma tante, et parmi eux des lettres de sa fille et de M. Widmer. J'avais mis en réserve, pour mes prochains loisirs, de les parcourir, d'y recueillir, avec une avide curiosité, ce que j'y pourrais apprendre de cette Élisa si tendrement aimée. Dès que nous fûmes établis dans notre demeure, je procédai à cette tâche intéressante, je fis le dépouillement des papiers et bien qu'il s'y trouvât beaucoup de lacunes, je pus néanmoins retrouver la trace de cet attachement profond, commencé sur la terre, rompu par le sort, et résistant à l'épreuve du temps pour se renouer dans le ciel. Bien souvent durant ce travail, je fis d'amers retours sur moi-même : Non, ce n'est point le trépas qui, brisant les nœuds de l'amour, fait au cœur les plus sanglantes plaies ;... les serments violés, une félicité qui fuit sans espoir, voilà ce qui porte la mort jusque dans le cœur lui-même. Je veux, puisque j'ai entrepris ce récit, poursuivre encore, dire ce que je sais de ces deux amants, et clore ainsi ces pages trop remplies de moi. Que si je ne répugnais à trahir le mystère de leurs touchantes amours, je laisserais parler les lettres mêmes que je possède, car quel récit pourrait atteindre au charme de ces lignes toutes imprégnées de tendresse et de grâce, où l'ingénuité, la fraîcheur, l'énergie de l'adolescence se montrent sous leurs plus aimables traits, où la con-

fiante sécurité de cet âge fait un si émouvant contraste avec une séparation affreuse et prochaine? Mais je ne puis, j'aime mieux affaiblir ce charme que de le profaner.

Élisa Meyer était née à Zurich et y avait passé sa première enfance. Son père, homme aimable et rempli lui-même d'attachantes qualités, avait pris en affection singulière cette enfant et s'était plu à cultiver en elle d'heureuses dispositions qui enchantaient sa tendresse. Mais il paraît que, parmi des soins, éclairés d'ailleurs, il se livra trop au plaisir de développer de bonne heure la sensibilité de sa fille et d'en recueillir les fruits précoces. A l'âge où ses compagnes n'étaient encore qu'enjouées et folâtres, Élisa connaissait mille sentiments forts ou délicats, et son âme exaltée rêvait déjà l'héroïsme de l'amour, du dévouement, de la foi jurée; aussi, quand au bout d'un petit nombre d'années son père lui fut enlevé, le chagrin accabla cette frêle enfant, et elle faillit le suivre. Elle n'avait que dix ans alors; j'ai sous les yeux un portrait d'elle fait à cette époque : ses traits sont remplis de grâce et de finesse, mais il est facile de reconnaître, à l'expression de ses yeux, au mélancolique sourire de sa bouche, à je ne sais quelle auréole de sérieux qui semble entourer son pâle front, que cette enfant avait déjà franchi son âge et que son cœur devait connaître de bonne heure des passions profondes.

C'est après la mort de son époux que ma tante, dé-

sirant se rapprocher de sa famille, vint se fixer ici. Elle y connut ma mère, et je me souviens qu'elle lui conservait un souvenir plein d'affection et d'estime. Occupée de l'éducation de ses deux enfants, elle cherchait à ralentir le développement trop hâtif de sa fille et à assurer les progrès de son fils moins âgé qu'Élisa. Un jeune homme donnait des leçons à celui-ci. Pauvre, mais instruit et estimé, il devait à une protection que lui avaient méritée sa conduite et ses talents d'avoir été introduit dans la maison de ma tante. C'était Widmer. Élisa assistait souvent à ses leçons, elle écoutait d'une oreille avide ses enseignements, mieux à la mesure de son esprit que les futiles connaissances qu'elle recevait des maîtresses à la mode ; peu à peu son intérêt s'étendait au maître lui-même ; elle le questionnait, elle aimait à l'entendre, et ce jeune homme, captivé par l'intelligence et les grâces de cette aimable écolière, s'abreuvait à longs traits du charme puissant qu'il ne s'avouait pas encore. Sans doute, dès lors, ma tante avait deviné ce penchant naissant, mais, tendre mère et femme sans préjugés, elle entrevoyait dans cet honnête jeune homme celui qui, destiné à fixer les affections de sa fille, lui présentait d'ailleurs les plus sûres garanties pour son bonheur.

Élisa avait environ quatorze ans, Widmer en avait seize. Déjà ils s'aimaient de cet amour que sa pureté même exalte, et, d'après une lettre de ma tante à Widmer, je conjecture que, dans leur innocente candeur,

ces deux enfants n'avaient point cru mal faire en s'avouant leur penchant et en se jurant une éternelle tendresse. Dans la lettre dont je parle, ma tante, instruite par les aveux spontanés de sa fille, tient à Vidmer un langage plein d'indulgence et d'élévation ; elle ne risque point, par un blâme imprudent, de lui inspirer de la défiance sur un acte qu'elle sait pur et honnête, seulement elle l'instruit des choses que commandent les convenances, elle l'éclaire sur sa position, sur les efforts qu'il doit faire, sur les ménagements qu'exige le caractère trop sensible de sa fille ; et sans engager encore sa promesse, elle lui fait entrevoir que cette union peut devenir le prix de son avancement, de sa conduite et de son honnêteté. Je ne m'étonne pas que, tempéré par les avis de cette femme aussi sensée que tendre, le penchant de ces deux jeunes gens ait pris par degrés cette force intime contre laquelle devait se briser l'assaut des ans et de la destinée.

Widmer, transporté par cette espérance, s'adonnait sans relâche au travail ; l'ambition voilée sous les dehors de l'amour, emportait son zèle vers les hauteurs de l'étude, et déjà, entre les jeunes gens de son âge, on le remarquait comme appelé à fournir une carrière brillante. Outre le courage qu'il puisait à ses feux, Élisa l'avait enflammé du sien propre pour tout ce qui est grand, noble et digne d'enthousiasme ; l'exaltation de cette jeune fille avait passé en lui pour s'y accroître encore ; c'était elle à son tour qui modérait les transports

qu'elle avait fait naître et retardait l'essor de son amant. Dans ce commerce élevé, leurs âmes, dignes l'une de l'autre, se confondaient ensemble, s'unissaient par tous les points, et sans doute ils étaient déjà bien loin de ces temps où leurs bouches croyaient devoir engager l'avenir par de mutuels serments. Il ne s'agissait plus de promesses, et déjà ma tante voyait avec quelque effroi ces deux vies dépendre l'une de l'autre. J'en trouve la preuve dans les lignes que lui adresse à ce sujet Widmer. Ce malheureux, avec cette sécurité téméraire qu'inspirent les sentiments forts, rassure la mère d'Élisa : il semble braver la destinée, il défie ses coups, et abusé par une passion qui l'élève passagèrement au dessus de l'humanité : « Qu'importe, écrit-il, qu'importe que nos corps puissent être pendant quelques jours séparés par la mort, si nos âmes sont à l'abri de ses atteintes ! Que l'une précède l'autre dans le ciel, c'est pour l'attendre, et dans cette attente même, auraient-elles cessé d'être ensemble, d'être l'une à l'autre, de se chercher, de se rencontrer sans cesse ! Chassez ces craintes, chère maman, elles sont indignes d'un amour dont la flamme pure et céleste peut être attisée, mais jamais éteinte par l'impuissante haleine des vents qui soufflent sur cette terre. »

Dès cette époque, ces craintes de ma tante avaient pris à ses yeux un degré de réalité qui la préoccupait beaucoup. A divers signes elle croyait reconnaître chez Élisa les indices secrets de quelque dépérissement. Une

pâleur plus habituelle avait remplacé les tendres couleurs de ses joues ; quelque maigreur s'était mêlée à la finesse de ses traits, et tandis qu'un air plus frêle s'attachait à son visage, le feu calme et profond de son regard indiquait trop qu'une âme ardente minait lentement ce corps si gracieux et si fragile. Bientôt ces craintes devinrent assez fortes pour provoquer des soins qui en révélèrent le sujet à Widmer. Par le conseil des médecins, ma tante dut conduire sa fille dans des climats plus doux, où néanmoins le voisinage des monts mêlât à la chaleur de l'air son influence vive et restauratrice. Dès le printemps suivant, elles partirent pour la cité d'Aoste, petite ville du Piémont, voisine des gorges du grand Saint-Bernard ; et où la proximité des Alpes tempère la chaude haleine des vents d'Italie. Les deux amants se séparèrent, triste essai de la séparation plus longue dont ce jour était le présage !

Mais pour les cœurs passionnés tout est aliment à la flamme qui les dévore. Dans ce nouveau séjour, Élisa, loin de Widmer, se consumait de l'impatience de le rejoindre ; contrainte de ne plus le voir, de ne plus lui parler, elle suppléait à ces douceurs par l'essor de sa pensée constamment présente aux rives où elle savait que Widmer coulait un ingrat exil ; elle observait en regard de son amant ces lieux nouveaux, cette peuplade étrangère, ce pittoresque assemblage de ruines romaines et d'habitations modernes qui caractérisent la ville d'Aoste ; elle s'émouvait à contempler, si voisines

de ce vallon fleuri, les cimes neigeuses des grandes Alpes, et jalouse de n'éprouver rien où son ami ne fût en part, elle passait les longues heures du jour à lui retracer ses impressions, mêlant les poétiques descriptions de ce séjour aux impressions passionnées d'une tendresse que la distance rendait moins timide. Au milieu de cette vie de trouble, d'émotions, de sentiments brûlants, la douceur du climat devenait impuissante à défendre le corps contre les ravages du cœur; Élisa s'affaiblissait : déjà elle supportait moins la fatigue des promenades et du travail, déjà elle se privait avec amertume de tout écrire, et son exaltation, combattue par le déclin de ses forces, se tournait souvent en des pleurs involontaires, en un attendrissement amer non moins funeste au retour de sa santé.

Créature aimable, touchante fille, qui t'inclines ainsi vers le tombeau! tendre fleur qui vas te fanant, encore toute parée de dons et de grâces, frêle rameau bientôt détaché du jeune arbre qui te servait d'appui!.... J'ai peine à poursuivre, la tristesse serre mon cœur; les larmes troublent ma vue... Si du moins je pouvais retarder cet instant qui s'avance,.... vous conduire vers ce cyprès en vous en masquant l'approche... Je ne puis; le mystère voile de son ombre ces derniers beaux jours: pour recueillir les rares fleurs dont ils furent semés encore, il faudrait que le feu rendît ces lettres qu'il a dévorées pour toujours.

A l'approche de l'hiver, ma tante délibéra si elle de-

vait ramener sa fille à Genève, ou la conduire vers des contrées plus éloignées des frimas. Widmer le voulait, il écrivait qu'il allait les rejoindre, qu'il attendait tout du doux soleil de la Toscane. Déjà il s'était mis en route, mais arrivé à Martigny une lettre de ma tante le prévint de leur prochain retour, en le chargeant de chercher aux environs de la ville une maison bien exposée. Il paraît qu'Élisa, pressée déjà par de sinistres pressentiments, avait voulu s'assurer de revoir le ciel de sa patrie et les lieux témoins de ses premiers serments. Elles se mirent en route par la plus grande voie, c'était le grand Saint-Bernard; mais, déjà trop faible pour se soutenir sur une monture, Élisa fut portée en litière jusqu'à l'hospice. Sa mère, montée sur une mule, ne quittait pas ses côtés, dévorant en secret ses douleurs et affectant un courage qui venait échouer contre les caresses de son angélique enfant.

Cependant Widmer ayant loué la petite maison qu'il a possédée depuis, avait tout préparé pour y recevoir Élisa et sa mère. Ce jeune homme n'était point abattu, de trop forts sentiments l'agitaient. Tantôt se peignant un mal grave qui minait sourdement les jours de son amante, tantôt se prenant aux moindres signes de mieux qu'il découvrait dans les lettres de ma tante, il passait du désespoir le plus violent à la plus folle joie. Informé qu'Élisa avait franchi les Alpes, il volait à sa rencontre, lorsqu'il reçut quelques lignes de madame Meyer qui le priait d'attendre leur arrivée. Cette

malheureuse mère, après avoir passé par les plus cruelles angoisses, forcée enfin par l'état de sa fille de s'arrêter dans le petit hameau de Saint-Branchier, avait cru ne pas la ramener vivante jusque dans ses foyers; et, après s'être remise en route, elle redoutait que l'apparition soudaine de Widmer et les émotions d'une entrevue ne vinssent rompre le fil léger auquel tenaient encore les jours d'Élisa.

Le premier vendredi de septembre, ces dames arrivèrent. Widmer s'était éloigné sur le conseil de ma tante. Il se tenait sous ces arbres touffus qui dominent la maison. C'est de là qu'il aperçut Élisa, pâle et changée, à demi-couchée dans le fond d'une voiture ouverte. Tout entier au bonheur de la revoir, son cœur bondissait de plaisir, et il attribuait à la fatigue du voyage ce qui le frappait dans les traits et dans l'attitude de son amante. Mais quand il eut vu le voiturin s'approcher et la prendre dans ses bras pour la transporter dans la maison, toute sa joie, violemment refoulée dans son cœur, y fit place au délire du plus affreux désespoir. Dès qu'Élisa fut entrée, voyant madame Meyer revenir dans la cour, il courut se jeter dans ses bras, et ces deux êtres, qu'unissait une douleur commune, s'inondèrent en silence de larmes amères.

Bientôt ils entrèrent dans la maison en essuyant leurs pleurs. Élisa, restée seule, étendue sur un sofa, parcourait de ses regards éteints cette nouvelle demeure

qu'éclairait faiblement le jour à son déclin. Affaissee sous le poids de la fatigue et de l'émotion, une débile langueur enchaînait ses membres et ne laissait luire en son âme que les ternes lueurs de souvenirs confus, auxquels se mêlait une tristesse sans espoir et sans courage. Quand sa mère rentra et vint s'asseoir auprès d'elle, prête à lui parler de Widmer, elle lui donna affectueusement la main, mais sans rompre ce lugubre silence. Durant ces instants, Widmer, errant dans le corridor voisin, entrevoyait, pour la première fois, l'horreur de sa destinée, et le bonheur s'arrachait violemment de son cœur en le brisant pour toujours.

La servante apportait une lumière. Widmer, ne pouvant plus supporter l'attente, la suivit jusque sur le seuil de la porte : « Widmer ! » dit Élisa, sans surprise et d'une voix douce. « Élisa ! » s'écria-t-il, en se précipitant vers elle... A la vue de son amante faible et décolorée ses yeux brillèrent d'une sombre flamme; puis, ne pouvant vaincre la poignante amertume à laquelle ce spectacle le livrait en proie, il tomba à ses côtés, prit ses mains, et, les couvrant de baisers, il cherchait à confondre ses sanglots dans les étreintes des plus vives caresses. A ces témoignages d'un si pur amour, Élisa reprenait des forces pour s'attendrir, quelques larmes sillonnaient son pâle visage, le désir de la vie recommençait à poindre dans son cœur résigné, et le regret pour elle-même s'y mêlait à la tendre compassion que lui inspirait l'infortuné Widmer bientôt appelé à lui survivre.

« Widmer, lui dit-elle après ces moments de silence... qu'est devenue votre Élisa?... » et les pleurs éteignirent sa faible voix; puis, faisant effort pour les surmonter : « J'avais cru que je supporterais avec plus de courage ces moments qui me restent;... mais... je suis sans force, Widmer, contre vos caresses... Mon ami!... mon doux ami!... c'eût été trop de félicité pour des mortels... Dieu me retire... Je le remercie de m'avoir donné assez de jours pour goûter ces délices dont m'abreuvait votre amour... »

A ces discours déchirants madame Meyer ne savait répondre que par les pleurs qui l'oppressaient, et Widmer, redevenu silencieux, le cœur serré, l'œil sec, pressait avec agitation dans ses mains brûlantes les mains débiles d'Élisa. Le murmure s'élevait dans son âme contre le ciel, contre Dieu qui retirait cette fille céleste, digne de tous biens, vouée à la mort, et d'affreux projets égarant alors sa pensée provoquaient sur ses lèvres un sinistre sourire. Puis, à la vue de cette victime résignée, il avait honte de lui-même, et comprenant que tout ce qui ne serait pas patient, courageux, noble, le rendait indigne d'Élisa et l'en séparait peut-être pour l'éternité, il étouffait le murmure et refoulait les projets. Ramené ainsi en face d'un malheur sans remède, la douleur trop forte fermait une issue à ses larmes.

« Non, Élisa.... dit-il à la fin; — Élisa ... non, Dieu ne vous retire pas!... Élisa!... fille adorée!...

moi sans vous ici-bas! Non! que je périsse avec vous, ou que vous me soyez rendue!...» Et comme le désespoir l'emportait aux plus violents transports, madame Meyer, craignant pour Élisa et pour lui, l'entraîna hors de la chambre.

Madame Meyer revint bientôt auprès de sa fille. Depuis longtemps elle seule couchait dans sa chambre, adoucissant par ses soins la longue angoisse des nuits; contre son attente, Élisa, épuisée probablement par les émotions de cette journée, reposa quelques heures. Pour Widmer, il ne se coucha pas, et dès le point du jour il se promenait autour de la maison, préoccupé de pensées qui paraissaient lui redonner quelque courage. Quand les volets s'ouvrirent à demi à la chambre d'Élisa, il parut en ressentir du plaisir, et il épiait avec impatience le moment de revoir madame Meyer. Dès qu'elle fut descendue au rez-de-chaussée, il courut pour l'embrasser; il apprit avec attendrissement qu'Élisa, après une nuit bonne, reposait encore; puis, l'entraînant dans la cour, il s'y promena longtemps avec elle, lui faisant part, avec un calme contraint, de choses auxquelles cette dame paraissait opposer des considérations de sagesse et de prudence. A cette résistance, Widmer s'animait par degrés, il pressait, il conjurait, ou bien sa tristesse menaçante ramenait madame Meyer à ne pas le pousser à bout par ses refus. En se retirant, elle parut céder quelque chose, et Widmer s'éloigna plus tranquille.

Une lettre que j'ai sous les yeux me met sur la

trace du projet de Widmer. Il y rend compte à madame Meyer d'une entrevue qu'il vient d'avoir avec Élisa. Plusieurs billets écrits sur des chiffons se rapportent à ces funestes jours, parce que madame Meyer étant constamment occupée autour d'Élisa, Widmer qui souvent ne pouvait la voir seule, ni lui parler devant sa fille, l'entretenait par ce moyen de ce qu'il désirait lui faire savoir.

Dans cette lettre, Widmer annonce à madame Meyer qu'il a vu Élisa, qu'elle accède à son projet, s'il peut être accompli loin de tout regard. « Autrefois, écrit-il, autrefois, dans ces jours à jamais regrettables, nous jurions d'être l'un à l'autre, mais nos serments s'arrêtaient au court espace de cette vie.... celui que nous venons de faire embrasse l'autre... Il est sacré, indestructible... mais ce n'est pas assez, je veux que cette union soit scellée devant Dieu; je veux que ma fiancée me soit remise par vous devant les autels... que la mort m'enlève mon épouse et non plus seulement mon amante;... à cette condition je supporterai la vie. »

Tels étaient les projets de cet infortuné. On y reconnaît cette teinte d'exaltation qui avait toujours présidé à leurs amours, et qui, si elle avait contribué à resserrer ce nœud maintenant si affreux à rompre, alors du moins versait du baume sur leurs blessures et trompait quelques instants leurs douleurs. Pour Élisa, surtout, dont les jours étaient comptés, ces choses n'étaient point sans douceur : Widmer répondait à son attente; ce

qu'elle eût fait elle-même, elle voyait avec joie son amant le faire; la mort ne détruisait plus cette union qui avait été le rêve de sa vie, et la tombe, pour y attendre Widmer, lui semblait plus légère. Cela seul me fait goûter à ce projet un charme consolateur; il me semble plus touchant qu'étrange, alors que je songe qu'il peut adoucir, pour cette victime, l'horreur du sacrifice. Dès qu'il fut formé, Élisa parut reprendre quelque vie, son regard se ranima, une force factice soutint ses membres, et, du sofa où elle demeurait étendue, elle prenait part elle-même aux préparatifs de cette journée.

Madame Meyer sentant l'impossibilité de résister au vœu de ces deux amants, s'était occupée à prendre des mesures qui pussent en assurer l'accomplissement. Elle avait toujours conservé des relations avec le pasteur qui avait instruit Élisa dans sa religion : ce fut à lui qu'elle s'ouvrit en implorant son appui. C'était un digne vieillard qui desservait la cure de Sattigny, petit village du Mandement. Il offrait de tâcher d'obtenir une autorisation pour venir dans la maison même pour bénir ce mariage, afin d'éviter à Élisa les fatigues d'un déplacement; mais cette jeune fille, consultée par sa mère, s'y opposa; en sorte qu'il fut convenu que, dès le jour suivant, après le coucher du soleil, une voiture se trouverait devant l'église, et qu'à cette heure le pasteur se tiendrait prêt à monter en chaire.

Widmer, madame Meyer et Élisa passèrent ensemble

toute la journée du lendemain. Cette jeune fille, devinant au travers du calme des visages la secrète angoisse de ses deux amis, leur tenait d'affectueux discours, et tâchait de leur communiquer sa tranquille résignation ; mais à mesure que les heures s'écoulaient, ils osaient moins parler de la cérémonie du soir. Ce fut elle qui, voyant le soleil disparaître derrière les cimes bleues du Jura, leur dit : « C'est l'heure... » et, s'étant mise sur son séant, elle fit quelques pas jusque vers une chaise voisine, où elle se reposa. Sa mère l'enveloppa d'une ample pelisse, pendant que Widmer préparait la voiture pour la recevoir. Élisa voulut descendre elle-même, appuyée sur leurs bras, et bientôt après elle se trouva dans la voiture qui s'éloigna doucement, pendant que la servante, restée seule, pleurait dans la cour.

Élisa était placée entre sa mère et Widmer, donnant une de ses mains à chacun d'eux. Elle leur adressait de temps en temps quelques douces paroles, mais ils n'osaient répondre qu'en lui pressant la main, car leur cœur gonflé était près d'éclater en sanglots au moment où leurs lèvres s'ouvriraient pour parler. Seulement, pour se donner à lui-même du courage et tromper ses préoccupations, Widmer regarda sa montre, et dit quelques mots des mesures prises avec le pasteur pour le rendez-vous. Mais lorsque après le crépuscule les ténèbres eurent voilé l'expression des visages, ils purent pleurer en silence, et plus d'une larme en tombant sur

les mains d'Élisa lui apprit quelles funèbres pensées roulaient dans l'âme de sa mère et de son amant. Arrivée devant l'église, la voiture s'arrêta : au bout de quelques secondes la porte s'ouvrit, et le vieux pasteur, une lampe à la main, accueillait ses hôtes avec une bienveillante bonhomie. Mais à la vue de cette pâle fiancée que soutenaient deux êtres gémissants, il devint grave, et ses pensées s'élevèrent vers un Dieu miséricordieux et réparateur.

Un fauteuil fut placé au bas de la chaire pour Élisa; Widmer était à genoux auprès d'elle; madame Meyer, debout, entourait d'un de ses bras la tête languissante de sa fille qui ayant presque atteint au terme de ses forces, en employait les derniers restes à vaincre le trouble sous lequel elle défaillait. Du haut de la chaire la lampe projetait à peine quelques clartés sur ces infortunés, et, au milieu d'un lugubre silence, les moindres bruits allaient retentir dans le vide ténébreux des voûtes.

Après une courte invocation, le pasteur lut la liturgie. Il avait eu soin d'en retrancher quelques unes de ces phrases qui, présageant de longs jours de bonheur, font tressaillir les jeunes époux qu'un riant espoir accompagne aux autels, mais qui, en face de cette vierge mourante, eussent fait un trop déchirant contraste. Après qu'il eut achevé cette lecture, il fit une pause; puis, pénétré de compassion pour ces êtres désolés, il ajouta ces paroles d'une voix émue :

« Je viens de vous unir en face de l'Éternel;... ses

voies sont inconnues, mais sa bonté est certaine. En cet instant même ses regards sont sur vous, il voit vos pleurs, il lit dans vos cœurs contristés, et s'il n'est pas donné à son humble ministre de contempler sans larmes ces nuages qui voilent passagèrement la félicité dont vous êtes si dignes, lui, plein de miséricorde et d'amour, vous prépare des bienfaits d'autant plus assurés, d'autant plus grands, que votre flamme est plus pure, que votre bonheur était mérité, et que vous aurez mieux supporté l'épreuve, si sa sagesse vous la destine...

« Élisa Meyer... mon enfant... laissez-moi vous donner ce doux titre ; je vous connais... je sais ce que vous pouvez entendre... J'invoque ici, de toutes les puissances de mon âme, le souverain dispensateur des grâces pour qu'il prolonge vos jours sur cette terre... Que ne puis-je obtenir qu'il daigne prendre sur ma tête blanchie ce peu d'années qu'il me destine encore, pour les ajouter aux vôtres ! je les donnerais avec joie ;... mais si tels ne sont pas ses décrets... chère enfant !... alors voyez le ciel ouvert pour vous recevoir,... voyez au bout d'un peu de temps votre mère vous y suivre,... voyez ce jeune homme, maintenant votre époux, dont le cœur à vous dès longtemps, à vous pour toujours, va n'attendre plus que l'heure de quitter à jamais cette terre d'exil pour vous rejoindre aux célestes demeures, dans ces lieux où la mort n'a plus d'entrée, où la félicité n'a plus de terme, où cet amour sacré qui vous unit ici-bas, vous réunira de nouveau dans l'éternité !... »

Le vieux pasteur se tut; quelques gémissements sourds se faisaient entendre au bas de la chaire. Il descendit, et, venant se mêler à ces affligés, il les soutenait par des paroles de paix et de consolation; mais telle était l'énergique tristesse de cette scène que le pauvre vieillard, navré de douleur, avait senti sa voix faiblir et manquer. Widmer prit Élisa dans ses bras, et arrivé dans la voiture il ne voulut plus s'en séparer; il l'appelait son épouse, sa tendre épouse que plus rien ne saurait lui ravir, et l'accablant de compatissantes caresses, il semblait que son cœur tout entier se répandît au dehors, comme pour ranimer cette vie près de s'éteindre. Déjà Élisa ne répondait à ses transports que par les faibles étreintes de ses bras.

Ils arrivèrent à la maison. Élisa, replacée dans sa chambre, leur fit signe de s'approcher d'elle. Son souffle était court et précipité, le frisson parcourait ses membres et les pâles violettes de la mort marbraient son beau visage... « C'est l'instant de nous séparer... dit-elle avec effort; pauvre maman, je vous laisse avec lui... Widmer... je vais vous attendre; que le souvenir d'Élisa vous soutienne et vous protége!... » Elle ne put poursuivre, et pendant que sa mère et son amant la tenaient embrassée, recueillant le dernier souffle de ses lèvres, elle expira, et son âme pure s'envola vers les cieux.

NOUVELLE

DE

M. LE COMTE DE PEYRONNET.

A MESSIEURS

LES ÉDITEURS DE LA BIBLIOTHÈQUE VARIÉE.

Vous faites, Messieurs, un nouveau recueil de nouvelles ? On ne saurait vous blâmer ; le monde a grand besoin qu'on l'amuse, et le spectacle qu'il se donne à lui-même depuis quelque temps n'est pas toujours bien récréatif.

Mais vous retirez de la poussière une chétive ébauche de cette espèce, qui m'a pris quelques heures autrefois en un assez méchant gite, où j'en avais beaucoup d'oisives et de vides : voilà ce qui me confond.

Faites, cependant, Messieurs, puisque la chose vous est agréable. Je ne suis pas si mal avisé que de mettre du prix à ces bagatelles : cela ne vaut pas même un refus.

Je n'en fais pas d'ailleurs volontiers et sans cause grave. J'écrivis cette historiette à Ham, en vérité malgré moi et pour complaire à l'éditeur des *Conteurs*, que je n'avais pourtant pas l'honneur de connaître. J'aurais bien mauvaise grâce, dans ma solitude de Monferrand, si je résistais à l'honneur très inattendu qu'il vous plaît de faire à mon œuvre, quand je n'y dois avoir d'autre peine que de remercier et d'y consentir. Un captif, un

reclus, un pauvre proscrit serait insensé de se faire difficile et désobligeant.

Cet écrit, malgré la frivolité du genre, n'a rien, Dieu merci ! que de grave. La forme est défectueuse peut-être ; mais le langage est chaste, la pensée est honnête et religieuse, cela me suffit.

Je suis, Messieurs, votre très obéissant serviteur.

COMTE DE PEYRONNET.

Monferrand, 24 août 1842.

LE CAPUCIN.

Peut-être avez-vous eu la curiosité d'aller voir, aux bords de la Somme, cette monstrueuse tour du vieux connétable, où l'on prétend, sur la foi de je ne sais quelle tradition, qu'il s'était promis, d'attirer et de retenir le roi Louis XI. Vous savez quelle épaisse et lourde construction, quel insipide et maussade aspect, quelle campagne à l'entour, uniforme et inanimée, quelles eaux froides et lentes, quelle végétation languissante et rare. A peine quelques touffes de saules, frêles et grisâtres, quelques groupes épars de ce peuplier monotone dont la tige droite et aiguë monte, immobile, sans souplesse, sans grâce, sans variété. A

peine le sourd nazillement du canard sauvage, pour rompre par intervalles l'immuable silence de ces profondes lisières de jonc entre lesquelles s'écoule le fleuve.

Un jour du mois de janvier 1598, cheminait sur la route qui vient de Noyon, une charrette grossière que cahotaient pesamment, dans l'ornière inégale et creuse, trois maigres chevaux chichement nourris. Quatre estafiers suivaient, mal armés et à moitié ivres. Une toile usée et boueuse pendait aux quatre côtés du chariot et en protégeait imparfaitement l'intérieur contre l'indiscrète curiosité des passants. L'air était à la fois pénétrant et lourd. Jamais brouillard sorti de ces terres basses et fangeuses ne fut plus infect et plus dense. Le charretier jurait, les soldats sifflaient; sur la charrette aucun bruit.

Le convoi était en retard. Les difficultés de la route l'avaient allongée. Enfin neuf heures sonnant à l'horloge de l'abbaye des Génovéfins, la charrette entrait par une porte crénelée dans la bourgade alors à demi brûlée qui est au couchant de la tour [1].

Mais ce n'était qu'à la tour qu'elle devait s'arrêter; et tout y était clos à cette heure; dans le fort aussi tout était clos. Les ponts-levis étaient dressés, la herse abattue; les sentinelles dormaient debout, le long des courtines, appuyées sur les parapets. Le commandant

[1] Brûlée par les Espagnols et pillée par les Français en 1595.

lui-même, vieux soldat blessé devant Amiens[1] de deux arquebusades mal guéries, reposait déjà chaudement sur un lit épais et moelleux.

Il fallut pourtant s'éveiller, se lever, baisser les ponts, remonter la herse, Dieu sait avec combien de malédictions. Mais le chef des estafiers montrait un écrit du comte de Saint-Pol, gouverneur de la Picardie, et à ce nom tout s'inclinait et obéissait.

Il y avait une heure que la charrette attendait sur l'autre bord du fossé, au grand dommage, par un temps si rude, des pauvres gens qui la menaient et qu'elle portait. Enfin, elle est introduite; les roues grondent et font fléchir le pont en le franchissant; la herse crie à son tour et retombe : on est entré dans la cour du fort.

Le vieux commandant, quand on lui eut apporté l'écrit, avait froncé le sourcil. Sa longue et noire figure s'était encore plus allongée et plus assombrie. Il s'était rapidement empreint dans ses traits une vive et aigre expression de colère et de dureté. Il avait dit : « Vive Dieu ! qu'on me fasse venir Mathurin ! » Et Mathurin était accouru, pauvre invalide boiteux, que la pique d'un Napolitain avait rendu tel, quelque trois années en çà, comme il escaladait, à l'attaque de Ham[2], la barricade de la porte de Chauny.

[1] En 1597.
[2] En 1595.

« Viens çà, mon garçon, dit le commandant ; voici que M. de Saint-Pol t'envoie un pensionnaire. — Qu'il soit le bien-venu, reprit Mathurin. Où le caserons-nous ? — Au cachot. — Oh ! oh ! c'est donc un... Et dans quel cachot, s'il vous plaît ? — Le plus sûr. — Malepeste ! il ne sera point là trop à l'aise, le pauvre cher homme, surtout s'il en doit avoir pour longtemps ! »

Après quoi, Mathurin sortit, alla chercher sa lanterne, choisit ses clefs, prit ses meilleurs cadenas ; puis, retournant aux estafiers : « Sus ! compagnons, dit-il, suivez-moi. »

En ce moment, les soldats soulevant la toile qui recouvrait la charrette, Mathurin, confondu, reconnut, couché sur une botte de paille et étroitement garrotté, un malheureux frère capucin.

L'invalide, zélé ligueur en son temps, nourri d'ailleurs dans la crainte de Dieu et des moines, n'en voulait pas croire ses yeux. « Miséricorde ! disait-il en lui-même, tout en avançant et boitant, un capucin au cachot ! Moi, indigne soldat de Dieu, geôlier d'un moine et d'un capucin ! Hum ! hum ! ceci m'a grandement l'air de quelque vieux tour joué par le huguenot. »

Cependant, on approchait du pied de la tour. Mais en ce temps elle était tout isolée. Le fossé la pressait, comme une large ceinture, de tous les côtés. Il y avait encore là un pont-levis à franchir, une double porte, une herse simple, une seconde herse à jeu d'orgue. Le

génie de la peur y avait épuisé ses ressources et ses précautions.

La dernière porte passée, vous rencontriez à gauche un assez large escalier tournant qu'on avait creusé dans l'épaisseur démesurée des murs de la tour. Ce fut par-là que se dirigea Mathurin. On descendit d'abord vingt-deux marches, et l'on se trouva sur une sorte de palier, ouvert au dehors par deux embrasures, où gisaient des fauconneaux destinés à balayer les approches du fossé. On était en ce lieu au niveau du sol extérieur. Mais il fallut descendre encore, et après avoir compté de nouveau douze marches, on pénétra dans une salle fort vaste où ne pénétrait jamais le soleil. Cette salle était divisée régulièrement en six parts égales, que marquait, à la manière gothique, une longue et frêle colonne montant et se recourbant jusqu'au plus haut de la voûte. Chacune des parts était percée d'une porte noire, pesante, chargée de fer, étrangement basse et étroite, et chaque porte était celle d'un cachot.

L'un d'eux fut ouvert, et bientôt refermé pour le malheureux capucin. Une longueur de dix pieds, une largeur de six pieds, c'était tout ce qu'on lui laissait d'espace en ce monde. De l'air et du jour, par un étroit soupirail qu'une double grille rendait encore plus étroit; l'eau du fossé filtrant et ruisselant sans cesse le long des murailles; le pavé seulement pour se reposer; une pierre grossière pour y mettre sa tête pendant le sommeil, si le sommeil vient en un tel lieu. Enfoui vivant

au sein de la terre plus avant qu'on ne le serait mort! Quel supplice, si le remords vous y accompagne! si c'est la vertu, quel malheur!

Le lendemain, ce furent d'étranges bruits dans la ville et dans le château. Les uns racontaient mystérieusement que ce moine était un indigne moine reniant Dieu et la Vierge, rongé de la lèpre de l'athéisme et de l'hérésie, et qui, dégoûté de la sainte vie du cloître, se voulait plonger dans la licence du monde et dans les abominations de la réforme. D'autres, suspects eux-mêmes de quelque indulgence pour les hérétiques, plaignaient le bon moine, disant que son crime était d'être moins ignorant que les autres, d'avoir confondu publiquement son prieur dans quelque thèse de théologie, et d'avoir manqué de discrétion sur la conduite peu édifiante des principaux de son ordre. Les politiques, car il y en avait déjà de ce temps, n'osaient affirmer, mais ne trouvaient pourtant pas improbable que ce fût quelque ami du père Guéret, quelque disciple du père Guignard [1], quelque complice, imparfaitement convaincu, de Jean Châtel. Les femmes s'informaient de l'âge du moine, de sa taille, de la couleur et de la beauté de sa barbe, détails essentiels et de qui dépendaient peut-être plus qu'elles n'auraient voulu croire leur indignation contre lui ou leur compassion.

En même temps les jeunes garçons de la ville venaient

[1] Pendus l'un et l'autre en 1596.

en foule au bord du fossé, et n'imaginant pas, simples et innocents qu'ils étaient, qu'on pût être au cachot sans avoir fait de grands crimes, ils accablaient d'injures le malheureux prisonnier, et exerçaient leur malicieuse adresse à faire pénétrer des pierres à travers les grilles de son soupirail. Les soldats ne s'y opposaient point ; au contraire, ils les y encourageaient et leur en donnaient même l'exemple : gens stupides et de lâche cœur, toujours prêts à accabler ce qui est abattu. Et lui ne répondait point, ou, s'il répondait quelquefois, c'était pour leur dire : « Je vous rends grâce, mes frères ; ne vous lassez pas. Les humiliations sont la bénédiction du pécheur. Que Dieu ait pitié de moi, et qu'il vous soit, à votre tour, miséricordieux ! »

Mais, à la longue, cette patience pieuse, ce langage toujours uniforme de résignation et d'humilité, émurent les esprits et les étonnèrent. On ne comprenait plus qu'un grand criminel pût être si calme, si religieux, si indulgent en de si dures souffrances. On en vint à croire qu'il se pourrait que l'injustice ou l'erreur en eussent fait leur victime. On ne parlait guère de lui que de l'air du doute, de l'intérêt et de la pitié. On s'enquit avec Mathurin de ses habitudes et de l'emploi de son temps. On sut qu'il ne lui échappait jamais un murmure ; qu'agenouillé tout le long du jour sur la pierre, seul avec Dieu, il priait. Quelquefois sa voix pénétrante et grave faisait entendre des chants : c'étaient les louanges de Dieu.

La foule alors revint au pied de la tour. Elle y revint attentive et compatissante ; non plus maintenant pour maudire, mais pour bénir et pour pleurer !

Un soir donc, le moine chantait !

— Gloire à Dieu, disait-il, qui est infini, éternel, tout-puissant. Paix aux hommes qui sont bornés et ne peuvent rien, et qui s'en vont en poussière comme l'argile brisée en sortant des mains du potier !

— Gloire à Dieu qui sonde les cœurs. Paix aux hommes qui font d'inutiles efforts pour y pénétrer !

— Gloire à Dieu qui découvre le ver caché sous l'herbe des champ, et l'innocent flétri au sein de l'opprobre. Paix à l'homme qui est aveugle, et qui, le croyant coupable, frappe l'innocent !

— Gloire à Dieu qui éprouve et purifie le juste par l'adversité. Paix à l'homme qui opprime le faible et lui procure le premier des biens, en lui enseignant à se détacher de ces biens périssables qui le corrompaient !

— Gloire à Dieu qui console et fortifie celui qui souffre. Paix à l'homme qui fait souffrir, ne sachant pas qu'il est, sous la main de Dieu, un instrument de miséricorde !

— Gloire à Dieu qui pardonne et veut qu'on pardonne. Paix à l'homme qui a besoin d'être pardonné !

Ceux qui entendirent furent troublés, et répondirent par des gémissements au pieux cantique. De si touchantes leçons de charité et de constance ne pouvaient pas venir d'un impie et d'un réprouvé. — Gloire et

paix à vous, pauvre affligé ! — lui crièrent-ils. Et il ne tarda guère qu'on ne le crût visité de l'esprit et de la grâce de Dieu. Peu à peu une opinion s'établit que sa vie était sainte et que son intercession serait efficace. Personne n'allait plus vers lui, qu'il ne lui dît : — Priez pour moi, frère bienheureux !

De longues années s'écoulèrent, et la délivrance enfin arriva. Laquelle, si ce n'est la mort ? Le pauvre moine, en sentant déjà les approches, renouvela humblement la prière qu'il avait faite souvent et qu'on avait toujours repoussée. On y consentit cette fois, et le prieur des génovéfins, digne religieux doué de sagesse et de gravité, vint écouter l'aveu de ses fautes et lui aider en ce redoutable passage de la vie connue à celle qui ne l'est point.

L'entretien dura plusieurs heures. Plus d'une fois les gardes qui veillaient dans la salle gothique entendirent des exclamations étouffées sortir, malgré lui, de la poitrine du génovéfin. Insensiblement elles devinrent plus fréquentes et plus expressives. Les gardes, étonnés, devinrent eux-mêmes plus silencieux et plus attentifs. Bientôt on crut distinguer des sanglots et la voix entrecoupée du génovéfin qui montrait assez que c'était lui qui pleurait. Enfin, un grand mouvement se fit au fond du cachot. Les gardes, effrayés, accoururent, et ayant ouvert précipitamment le guichet, ils virent, non sans surprise et sans admiration, le génovéfin prosterné aux pieds du captif, le visage ruisselant

de larmes, les mains élevées et jointes, qui s'écriait et disait : — Qui suis-je, indigne pécheur, pour absoudre l'élu de Dieu? Vous exhorter à la mort! Oh! exhortez-moi plutôt à la vie! Bénissez-moi, âme forte et pure, sanctifiée par le malheur et la charité!

Le prisonnier éprouvait lui-même une profonde émotion. Il s'était ranimé dans l'effort qu'il lui avait fallu faire. Un feu plus vif se réfléchissait dans ses yeux; sa figure livide s'était presque colorée; sa parole, plus libre, s'élevait et s'enchaînait moins péniblement : on eût dit la vie revenue et le péril dissipé. Le génovéfin eut quelque espérance.

Mais voici ce qu'il avait appris de son pénitent :

II.

Il y avait dans la Vieille rue du Temple, à Paris, une honnête famille de riches marchands qui se nommait Thomassin. Claude Thomassin en était le chef. Son frère Nicolas était mort depuis un long temps. Rose Nicot, sa femme, était morte aussi il y avait bien des années. Son fils, robuste et vaillant soldat de dix-neuf ans, avait fait comme eux. Il ne lui restait plus que Marie, son enfant de prédilection, jeune fille gracieuse et intelligente, qui allait atteindre ses dix-sept ans.

La maison de Châtillon avait compté de tout temps cette famille parmi ses clients et ses serviteurs; et Claude Thomassin, homme de calcul et de jugement, s'était d'autant plus dévoué à elle que la protection qu'il en recevait n'avait pas été nuisible à son négoce.

Quand le cardinal eut été contraint de fuir aventureusement en Angleterre sur une frêle chaloupe, vêtu, au lieu de soutane rouge, de l'habit grossier d'un matelot bas-normand [1]; quand Dandelot fut mort du poison [2], et Coligny de l'épée des meurtriers envoyés par le duc de Guise, Thomassin vit bien que le temps ne lui était plus aussi bon, et que ses affaires allaient décliner. Mais comme il était jeune alors, et ne manquait point d'opiniâtreté, tout affligé et mécontent qu'il était, il persévéra.

Cependant la fureur des partis allant toujours croissant et s'envenimant, l'âge étant venu, la mort ayant dépeuplé sa maison, il finit par se laisser vaincre. Le découragement le gagna; et quand vint le jour que le conseil des Douze fit pendre à une poutre Barnabé Brisson et Claude Larcher; quand le bruit se fut répandu de cette immense liste de proscription, sur laquelle Senault avait mis indistinctement tous les noms des protestants et des politiques [3], la peur du massacre

[1] En 1568.

[2] En 1569.

[3] On l'appelait le papier rouge. Chaque nom était suivi de

que l'on méditait détermina le sage marchand à s'éloigner de Paris.

Il en sortit, non sans peine, et s'enfuit à Reims. D'anciennes relations de commerce avec cette ville la lui avaient fait préférer.

Au nord de la ville, et vers le sommet de l'une de ces collines qui bordent le vallon où elle est bâtie, était un château de vieille structure, noirci par le temps, mais sans ruines, et dont l'aspect attestait le goût et les soins du maître. Son enceinte, presque triangulaire, était protégée par de hautes tours et par des fossés où couraient, en se renouvelant sans cesse, des eaux abondantes. Sur le coteau, de riches vignobles; à ses pieds, de fraîches prairies; à l'un de ses flancs, une grotte pittoresque et mystérieuse; et puis, de profondes allées de chênes qui, de la grande cour du château, menaient, par une pente adoucie, jusqu'au rivage de la Vêle.

C'était la retraite riante pourtant et tranquille où la noble dame de Sainte-Luce achevait tristement sa vie. Mais d'affreux malheurs l'avaient accablée, et sa douleur, toujours plus aiguë, ne s'émoussait point. Pendant la guerre civile, son mari, renommé pour sa valeur dans les armées royales, avait été cruellement mutilé à l'escalade, si heureuse et si imprévue, du château de Blaye[1], Blaye, lieu sacré!...

l'une de ces lettres P, D, ou C: P, qui signifiait pendre; D, daguer; C, chasser. (Journal de l'Étoile.)

[1] En 1568.

Sainte-Luce devait renoncer à la guerre, et sa femme l'avait espéré. Mais le zèle de sa religion et l'affection de son roi, et cette noble passion des armes à laquelle un gentilhomme ne résistait point, l'en dissuadèrent. Faible encore et ses blessures mal cicatrisées, il alla s'enfermer avec Châteaupers dans la place de Saint-Michel-en-l'Herm, qu'assiégaient[1], pour la troisième fois, les Rochelais conduits par un moine qui avait apostasié[2]. Les assiégés firent des prodiges; mais, accablés par le nombre, au dernier assaut ils cédèrent. D'exécrables cruautés furent commises. Les huguenots massacrèrent tout: les cadavres jonchaient les rues; les caves et les citernes regorgeaient de sang. Châteaupers seul et Sainte-Luce furent préservés; mais le lendemain on se repentit, et ils furent lâchement mis à mort[3].

Sainte-Luce laissait un fils au berceau. Ce fils était l'orgueil et la consolation de sa mère : grave, prudent, studieux, réfléchi, Gaston était allé à la guerre, comme son nom le voulait; mais plus heureux que son père, il n'en avait rapporté que de la gloire. Il s'était trouvé à Arques et à Ivry avec les chevau-légers du grand-prieur. Il fut l'un de ces sept gentilshommes qui suivirent le brave De Vic la nuit que d'Aumale escalada Saint-Denis, et qui, par un incroyable prodige, mirent l'é-

[1] En 1569.
[2] Champagnac.
[3] De Thou.

pouvante parmi les assaillants, tuèrent leur chef et les repoussèrent[1].

La paix s'étant faite[2], il était revenu auprès de sa mère. Sa vie s'écoulait douce et uniforme, sans passion vive et sans agitation. Les délassements et les soins ordinaires à un gentilhomme retiré dans son vieux manoir : la bonne chère, la chasse, un peu de lecture, d'assidues et longues prières, car il était fervent catholique, et le martyre souffert par son père exaltait encore le sentiment religieux qui le dominait.

Gaston allait souvent à la ville, et chaque fois, pour assister aux saints offices. Il aimait cette majestueuse cathédrale où les rois avaient coutume de demander à Dieu leur consécration. C'était là, à quelques pas seulement du portail et des cinq cents figures qu'un goût déréglé y a prodiguées, c'était là que Gaston venait d'habitude prier pour son père. Tout le monde allait alors assidûment aux églises : les catholiques, comme un devoir de leur foi; les réformés eux-mêmes, dans les villes où ils étaient peu nombreux, comme une garantie de paix et de sûreté.

Depuis quelque temps, quand ses regards, distraits malgré lui, interrompaient ses méditations, ils ne manquaient jamais de rencontrer ceux d'une personne étran-

[1] En 1591.

[2] L'édit de Folembray, pour l'accommodement du duc de Mayenne, ne fut fait qu'au mois de janvier 1596; mais il se négociait depuis longtemps.

gère, jeune, belle, parée, peu appliquée à la prière, qui prenait toujours sa place auprès de la sienne, et dont le teint éclatant et pur semblait s'animer alors d'une plus vive rougeur. Son esprit, tourné à d'autres pensées, eut besoin de temps pour remarquer cette étrange affectation. Il s'en émut pourtant après qu'il l'eut remarquée. Il essaya de s'aller placer plus avant, vers le haut bout de l'église ; mais quelques moments à peine passés, la belle étrangère, pâle cette fois et tout attristée, était encore près de lui. Il songea bien à changer d'habitude, et voulut un instant quitter cette église pour celle qu'Hincmar a placée sous l'invocation de saint Remi. Mais il abandonna ce projet puéril et vain, et même il ne tarda pas à se le reprocher comme un mouvement indiscret de présomption.

L'étrangère, c'était Marie. Il y avait bien longtemps qu'elle avait vu Sainte-Luce, et que son cœur, qui ne le savait pourtant pas, l'avait remarqué. Elle l'avait vu au Cours, promenade charmante, où les habitants de Reims se réunissaient ; elle l'avait aperçu sous les grands chênes de son avenue, lorsque son père, qui aimait les lieux écartés, la conduisait aux bords de la Vêle ; elle l'avait rencontré aux fêtes qui furent données au duc de Guise dans le temps où la ville, lassée de l'inquiète domination de Saint-Pol, obtint de ce prince la promesse de l'en délivrer[1].

[1] Décembre 1594.

Marie avait l'âme haute, généreuse et passionnée. Elle était charitable et compatissante, prompte à s'émouvoir, ferme et résolue dans sa volonté. Elle aimait à s'abandonner à ses sentiments, dont la source était toujours pure, et dont les périls ne lui avaient jamais été révélés. Elle ignorait ces délicates choses de la vie dont un père ne parle point à sa fille et qu'une mère seule peut dire.

Gaston, jeune encore, avoit la taille élevée, les traits réguliers, de la grâce dans la démarche et dans les manières. L'habit qu'il portait annonçait son rang ; la noble expression de son regard décelait la vivacité de son esprit et la candeur de son âme. La nature lui avait tout donné pour séduire, moins le goût du vice et la volonté.

Marie n'allait plus au Cours ; ses promenades la menaient toujours au bords de la Vêle, et lorsqu'elle s'asseyait, ce n'était jamais que devant cette riante colline que couronnait le château. Son père, ne soupçonnant rien, se glorifiait de la discrétion de sa fille, et s'émerveillait qu'à son âge elle eût tant de goût pour la solitude. Il trouvait bien quelquefois qu'elle l'entraînait trop souvent à la cathédrale ; mais en y réfléchissant, il avouait qu'il n'était point mal d'en agir ainsi.

Elle cependant s'inquiétait déjà confusément d'elle-même. Elle s'était surprise émue à l'aspect de Gaston, et presque tremblante. Il lui avait semblé qu'elle pâlissait à entendre prononcer son nom. Si, de fortune,

elle le rencontrait dans ses promenades, elle se sentait joyeuse et légère; abattue au contraire et soucieuse, si le hasard ne le lui avait pas fait au moins entrevoir. Elle poursuivait toutefois, goûtant, avec une merveilleuse innocence, le charme ineffable des commencements de l'amour. Craignant peut-être, et évitant de s'interroger, elle se maintenait avec quelque effort dans son ignorance et s'enivrait de ce bonheur plus doux encore et plus pur parce qu'il était inconnu.

Mais le voile fut à la fin déchiré. La nouvelle vint qu'un arrêt du parlement de Paris avait convoqué l'arrière-ban [1], et que toute la noblesse devait reprendre les armes pour aller vers Cambrai combattre l'armée espagnole. Au premier mot qu'elle en entendit, Marie se sentit frapper du saisissement le plus douloureux. Il lui échappait des gémissements et des larmes. Elle ne pouvait ni se contraindre, ni en comprendre même la nécessité; elle ne pensait plus; elle restait comme anéantie dans ce tumulte de ses sensations. Seulement il lui revenait par intervalles des souvenirs de l'affreuse mort du père de Sainte-Luce et de quelques autres encore dont on lui avait fait souvent le récit; elle tressaillait alors, et son cœur, glacé d'effroi, se brisait.

L'illusion était dissipée et Marie avait perdu sa sécurité. Tout à l'heure confiante et calme, elle allait, dans

[1] En 1595.

un effrayant abandon, se balançant avec volupté au bord de l'abîme que ses yeux fascinés n'apercevaient pas. Maintenant elle aperçoit tout; son cœur s'est ouvert, et elle y a descendu. Elle y découvre avec confusion l'amour, l'amour ardent, impérieux, inflexible, qui s'est fortifié longtemps dans sa négligence et ne se laissera plus surmonter. Elle essaie cependant, et ne peut même en éprouver le désir. Il le faut, et elle le sait; mais la force lui manque; la volonté qu'elle appelle ne lui viendra pas; il est trop tard.

Que va-t-elle faire? Son père languit et meurt peut-être en ce moment, atteint d'un mal dangereux qui l'accable. L'ira-t-elle accabler, à son tour, du récit de sa faute et de son malheur? Qu'en est-il besoin? Elle sait dès longtemps, l'imprudente fille, quels refus il opposerait. Elle-même, inexplicable confusion de nos vains désirs, elle en médite peut-être en secret des refus, que son cœur inondé d'amour voudrait pourtant essayer. Qui lui a dit d'ailleurs les vœux de Gaston? qui sait s'il aurait seulement pitié d'elle et si la téméraire passion qu'il a inspirée obtiendrait de lui autre chose que du dédain?

Désespérée, incertaine, ne démêlant et ne sachant rien, si ce n'est qu'il lui fallait souffrir et aimer, elle allait au dehors, cherchant si un air plus pur ne calmerait point le désordre affreux de ses sens; cherchant encore plus, sans qu'elle eût besoin d'y songer, les

bords riants de la Vèle et l'aspect de cette colline moins doux à ses yeux qu'à son cœur.

Une fois Gaston était à la ville; on l'avait dit. Le désir vint à Marie d'aller sur l'autre bord de la Vêle. Quel motif avait-elle pour y résister? Elle alla donc. Ces grands arbres de l'avenue avaient pour elle un attrait puissant et mystérieux. Assise à leurs pieds, elle n'était plus malheureuse. Elle pleurait encore cependant, mais de ces larmes douces et rares qui coulent quelquefois dans le bonheur même et dans le plaisir.

Elle était là, rêveuse et inattentive, troublée, mais sans en souffrir, par les émotions qui se succédaient et la subjuguaient. Elle ne se souvenait plus qu'il y eût des heures, et ne les voyait pas s'écouler. Elles passaient cependant, et le jour s'était affaibli; l'ombre des chênes, déjà plus épaisse, répandait autour de Marie cette obscurité imparfaite qui précède la nuit et qui en est presque l'image. Un bruit se fit tout à coup. Marie tressaillit et se réveilla comme d'un songe. Surprise et presque effrayée, elle se leva et voulut s'enfuir; une douce voix lui disait: Marie! une douce main la saisissait et la retenait. Elle fit un cri et demeura immobile; le désir de s'éloigner l'avait quittée; la voix qu'elle entendait, la main qui l'arrêtait, étaient de Gaston.

Marie! répéta Gaston, et sa voix, en disant ainsi, avait une incroyable expression de tendresse et d'étonnement; mais il ne poursuivait point: on eût dit qu'il craignait que le moindre changement ne troublât cette

situation inattendue et pleine de charmes. Il n'abandonnait point cependant la main de Marie et elle ne songeait point à la retirer. L'heureuse fille, les yeux fixés à la terre, pleurait, tremblait, chancelait. Enivrée de la présence de Gaston, elle allait oublier jusqu'à la cause de son enivrement et de sa joie ; elle était muette, immobile et devenait comme insensible par l'excès même de ses sensations. Tout à coup, comme si elle eût été seule et que Gaston ne dût pas l'entendre : « Oh ! mon Dieu, dit-elle, ne m'aimera-t-il point, moi qui l'aime tant ! » Et aussitôt rappelée de ce délire d'amour par le témoignage même qu'elle en donnait, avertie de l'imprudence de ses paroles à mesure qu'elle se les entendait prononcer, confondue et épouvantée, elle s'enfuit, cette fois, sans se laisser retenir, sans jeter un regard en arrière, sans écouter seulement si Gaston avait répondu. Elle s'accusait, se condamnait, se désespérait, et il lui sembla que son malheur ne commençait qu'à ce jour.

Sainte-Luce aimait. Il n'avait pas pu résister toujours à la séduction de cet amour naïf et persévérant, s'ignorant soi-même et se montrant néanmoins avec tant de candeur et d'assiduité. Il avait douté, hésité, refusé de croire. Quand sa raison l'avertissait et le persuadait, sa modestie et sa piété venaient à son aide pour le dissuader et le détourner. Il voyait bien et reconnaissait; mais l'invraisemblance de ce qu'il voyait l'empêchait de s'y confier. Enfin cependant il fut ébran-

lé, et l'évidence de sa flatteuse fortune l'entraîna. Sa joie fut d'abord douteuse et troublée. Il ne savait pas s'il ne devait point écarter de lui ce bonheur dangereux qui venait interrompre la paisible égalité de sa vie ; mais la douceur d'être aimé ; mais ce plaisir si vif et si rare devant lequel s'effacent si bien les autres plaisirs, triompha insensiblement de sa défiance et de ses scrupules. Il en avait triomphé longtemps avant que Gaston s'en fût fait l'aveu.

Ce jour-là, il revenait de la ville, vers le soir. Il avait reconnu de loin la taille légère de Marie. Assise, et le visage incliné sur ses blanches mains, l'aimable fille semblait prier ou pleurer. Il s'était avancé, inquiet, avec précaution et ménagement. Il avait longtemps attendu, longtemps écouté. Il venait quelquefois jusqu'à lui des mots étouffés qui trahissaient et confirmaient son bonheur. Sa joie, qu'il contenait avec peine, l'avait enfin entraîné, par un irrésistible mouvement, aux pieds de Marie.

Le lendemain il la chercha, mais inutilement. Il attendit longtemps à la cathédrale, elle n'y vint point ; il traversa plusieurs fois le Cours, elle n'y était point ; il alla aux bords de la Vêle, Marie ne s'y rendit point. Ce plaisir qu'elle recherchait autrefois lui est maintenant une crainte. Autrefois son bonheur était de le voir ; maintenant elle s'en effraie et elle l'évite. Elle tremble, honteuse et accablée qu'elle est de sa faute, qu'il ne soit pour elle sévère et inexorable. Elle a peur de ses

dégoûts et de ses mépris. Elle aime mieux prolonger ce doute pénible, d'où l'espoir au moins n'est pas tout à fait exclu.

Mais elle changea de résolution : l'amour sait-il jamais ce qu'il veut? Cette incertitude où elle se réfugiait lui devint bientôt cruelle et insupportable. Elle souhaita d'en sortir, mais timidement et d'un volonté indécise qui ne se laissait arrêter à aucun projet. Un jour cependant elle songeait à sa promenade chérie, et elle en reprit machinalement le chemin. Gaston y était déjà ; il y était toujours, toujours plus impatient et plus passionné, attendant toujours si Marie ne reviendrait pas.

Sitôt qu'il la vit, ses yeux levés au ciel le remercièrent, et de son cœur s'exhala un soupir doux et profond. Il accourut sans savoir pourquoi ; il lui parlait avant que d'être auprès d'elle, et sans en avoir le dessein. Mais il n'y avait pour lui qu'un instant : d'autres promeneurs allaient et venaient sur l'étroite route, attentifs, quoique indifférents. Il passa donc, discret et rapide; et comme il passait, il lui dit : —Marie, n'aimez-vous plus? vous êtes pourtant bien aimée.

Le jour suivant, Marie retournait à la cathédrale, et reprenait toutes ses habitudes d'amour. Elle ne craignait plus ces plaisirs depuis qu'ils étaient partagés; elle les goûtait sans mélange, heureuse de la joie qui brillait dans les regards de Gaston. Mais ce premier enchantement, qui ne laissait place à aucune autre impression, dura peu de temps. Si malheureuse quand

elle croyait n'être pas aimée, elle allait, fatalité déplorable, l'être encore plus parce qu'on l'aimait. Jusque-là, ne calculant rien, ne prévoyant rien, voulant aimer seulement, et n'imaginant pas qu'elle dût l'être, aucune image de l'avenir n'avait occupé son esprit. Elle se sentait entraîner et s'abandonnait mollement, sans s'informer où serait la fin de sa course. Quelle apparence qu'elle fût aimée, et le moyen qu'elle songeât à ce qui pourrait advenir si elle l'était? Qu'elle le soit seulement, que ce bonheur inespéré charme sa vie, et quoi qu'il arrive, il n'aura pas été trop acheté!

Imprudente! c'est à présent qu'elle va gémir et se repentir. Cette douceur tant souhaitée, elle la connaît; ce succès funeste, elle ne l'a que trop obtenu. La voilà ardente au cœur de Gaston, cette passion qu'elle désespérait d'allumer. Qu'en feront-ils tous deux maintenant, et comment Marie s'excusera-t-elle de l'avoir trompé? car elle l'a trompé. Il combine et prépare peut-être à cette heure les choses qu'il faut faire pour avoir sa main. Il s'enivre, content et sans défiance, de ces plaisirs qu'il croit infaillibles, de ce bonheur qu'on ne peut pas lui ôter. Il ne sait pas quel obstacle il rencontrera, odieux, puissant, invincible. Il ne prévoit pas que cette union qu'il espère à présent et qu'il aura tant souhaitée, lui-même peut-être il va s'en effrayer et la repousser. Et elle le sait, Marie; et son cœur se serre à ce souvenir. — Qu'a-t-elle fait, grand Dieu! et comment a pu durer si longtemps son illu-

sion? Pourquoi avoir voulu qu'il l'aimât? Elle devait l'avertir; il aurait fallu lui dire, elle qui l'aimait tant, de ne pas l'aimer. Affreuse pensée! le malheur de Gaston sera son ouvrage, et ce sera bien plus qu'un malheur pour elle, ce sera crime!

Sa résolution est prise. Il lui faudra du courage; mais elle en aura. Il y va du bonheur de Gaston : elle n'hésite ni ne doute plus. Ses imprudences passées sont irréparables; mais l'avenir n'est peut-être pas sans remède, au moins pour lui. Demain elle lui rendra sa foi, et il reprendra son amour; demain elle lui dira ces mots impossibles : — Gaston, ne m'aimez plus; vous ne feriez pas ce qu'il faudrait pour m'aimer; abandonnez-moi et oubliez-moi. Elle en mourra; elle le sent et elle l'espère; mais c'est ce qui fait sa force : sans cela, d'où lui viendrait le courage de renoncer à Gaston?

Le jour revint et ne la trouva point ébranlée. L'amour, cette fois, s'élevant au dessus de lui-même, se sacrifiait et n'en triomphait que mieux. Marie chercha Gaston; mais Gaston aussi la cherchait, car les ordres étaient arrivés de la veille : il fallait partir. A peine lui laissait-on quelques heures. Cambrai, pressé par les Espagnols, demandait de prompts et puissants secours. Le roi les avait promis à ses envoyés [1]. — Je reviendrai bientôt, ajouta Gaston; aimez-moi toujours. C'était sur le seuil même de l'église qu'il parlait ainsi,

[1] Septembre 1695.

pressé et repoussé par la foule, qui ne permettait pas que l'on s'arrêtât. Saisie, à cet avis qu'elle n'attendait point, d'une nouvelle impression et d'une autre crainte, Marie resta un moment interdite; et quand son esprit fut devenu plus calme et plus libre, Gaston s'était déjà éloigné.

Quelle fut, durant cette absence, l'agitation de Marie! Les périls de la guerre, qu'elle avait tant redoutés, n'étaient pas maintenant ce qui la troublait le plus: c'était l'amour de Gaston qui la consternait; c'était son erreur qu'elle n'avait pas dissipée; c'étaient les torts qu'elle s'imputait et qui s'aggravaient à ses yeux en se prolongeant; c'était, quand ils lui seraient révélés, l'impression douloureuse qu'ils feraient sur lui. Il ne lui venait point à l'esprit que l'éloignement pût affaiblir l'attachement de Gaston. Ne sachant de l'amour que ce qu'elle en avait ressenti, à peine si elle savait comme il vient, et ne soupçonnait guère combien promptement il s'en va. Non, elle n'avait pas cette crainte; et si elle l'avait eue, malheureuse fille, il la lui eût fallu accepter comme une espérance.

Gaston revint. Sa mère, épuisée par le chagrin, s'affaiblissait d'une manière effrayante; et le roi Henri, faute unique dans toute sa vie, avait laissé passer l'occasion de prévenir la perte de Cambrai. Gaston n'avait eu garde d'oublier Marie: si noble et si loyal qu'il était, il n'aurait su faillir à sa foi. Sa passion, au contraire, lente d'abord à naître et à se former, avait acquis par

le temps et par l'habitude plus de chaleur encore et plus de puissance. Il s'était accoutumé par degrés à cette douce agitation du cœur, qui l'effarouchait. L'amour avait pénétré dans sa vie et s'y était confondu.

A peine arrivé, il courut. Choisirait-il le temps? attendrait-il l'occasion? Comment s'y résoudrait son impatience? Pourvu qu'il l'a voie, qu'importe en quel lieu? Il l'a vue, et il est heureux. Il a pu passer lentement près d'elle; il a pu recueillir un regard d'amour. — Toujours? a-t-il demandé. Et elle a répondu: — Au vieux chêne, au chêne du premier jour. — Aujourd'hui? reprend Gaston. — Aujourd'hui, dit-elle.

Elle retourna donc au vieux chêne. Quand elle y arriva son visage était animé, sa démarche ferme à la fois et précipitée. On aurait bien pu reconnaître qu'elle avait pleuré; mais elle ne pleure point à présent. Son œil aride a des regards pénétrants, mais mobiles et que nul objet ne peut arrêter. On voit que de vives pensées l'agitent et la préoccupent; tout révèle le désordre et l'exaltation de ses sentiments.

— Ecoutez-moi, Gaston, lui dit-elle, et veuille Dieu que vous ne me maudissiez pas! Un cri de Gaston attesta l'étonnement douloureux qui le saisissait. — Qu'avez-vous dit, Marie? lui demanda-t-il; grand Dieu! ne m'aimeriez-vous plus! — Moi! reprit-elle, est-ce que cela se peut? Je vous aime comme je vis, de toutes mes facultés et de tout mon être. Je n'ai point d'autre

pensée, d'autres sentiments, d'autre vie. Il ne me serait facile de ne plus aimer que parce qu'il est facile de mourir. Gaston, à ces mots, oubliant le reste, retomba dans son enivrement et dans son bonheur.

Mais elle : — Oui, je vous aime, et Dieu m'est témoin si l'on peut aimer plus fidèlement. Mais c'est vous, Gaston, c'est vous qui tout à l'heure ne m'aimerez plus. Il se récria ; mais sans plus s'interrompre : — laissez-moi dire, continua-t-elle ; mes forces s'épuiseraient et je ne pourrais pas achever. Vous êtes abusé, Gaston ; vous l'êtes par la pauvre fille en qui vous aviez mis votre amour. Vous voyez ce temps, ce funeste temps qui pèse sur nous. Vous savez les discordes, les persécutions, les massacres. On vous a conté les longues terreurs de Paris et son oppression. D'odieux déguisements étaient nécessaires ; mon père s'y est soumis, et me les a imposés. Gaston, il est protestant.

— O mon Dieu ! s'écria Gaston, et il demeura consterné. Marie était pâle, glacée, égarée. Qu'elle eût trouvé doux que la mort vînt en ce moment la justifier et la délivrer ! Tous deux gardaient le silence. Gaston enfin le rompit. — O mon Dieu ! dit-il de nouveau, et levant sur elle un regard déchirant et désespéré, — et vous, Marie ?... lui demanda-t-il.

— Moi ! reprit-elle avec enthousiasme, ranimée et fortifiée par le doute imprévu de Gaston, ne le pressentez-vous point ? Je crois ce que croit mon père. Je confesse les vérités saintes que le ministre Chan-

lieu[1] nous a enseignées. Je vis confiante et persuadée dans cette foi qui a été scellée du sang des miens. Dieu et vous, Gaston ; mais vous après Dieu !

— Oh ! malheur sur moi ! dit Gaston. Marie, ne croirez-vous point ce que croit celui qui a votre amour ? — Et vous ?... lui demanda-t-elle.

Ils ne dirent plus rien, et pleurèrent. Quand la nuit vint, elle les trouva pleurant encore et silencieux. Ils se séparèrent alors, et Marie, recueillant ses forces, lui dit : — Ne me pardonnerez-vous point ? — Que Dieu vous touche, répondit Gaston ; qu'il ait pitié de moi, et qu'il voie combien je vous aime !

Il y avait bien des années que Thomassin avait embrassé ces croyances. Client des Châtillon, il n'avait point mis en doute qu'il ne dût les suivre et les imiter. Quand il écoutait Dandelot, il croyait entendre la vérité même. Quand il eut appris que le cardinal, un prince de l'Eglise, confirmait témérairement, par un mariage avec Elisabeth d'Hauteville[2], ses desseins et ses sentiments, il les reconnut sérieux et durables, et se confirma lui-même, de plus en plus, dans sa propre conviction. Le malheur vint ensuite, qui mit sur lui l'empreinte profonde dont il scelle nos opinions quand il veut les rendre inflexibles et ineffaçables. Son frère

[1] Ministre de l'église protestante de Paris, doué d'une grande éloquence, et qui, fort jeune encore, présida en 1562 le synode d'Orléans.

[2] En 1563.

fut tué sur le seuil même du malheureux Coligny, dans cette nuit sanglante et néfaste, dont le souvenir, qu'il faudrait pouvoir oublier, se renouvelle toujours plus menaçant et plus odieux. Son fils, victime plus chère encore et plus regrettée, avait succombé au château de Lamballe [1], le même jour que le brave Lanoue, dont il suivait la fortune.

Mais quels combats différents, et quelles douleurs ! quelle confusion de pensées dans l'esprit de Marie et dans l'esprit de Gaston ! Ne plus aimer ! ni l'un ni l'autre ne le pouvaient plus. Ne plus espérer ! ils croyaient bien tous deux en être venus à cet extrême malheur ; et à leur insu tous deux espéraient. — Il m'aime encore, pensait quelquefois Marie : il ne me hait pas pour l'erreur fatale où mon imprudence l'a entraîné et l'a retenu. Il ne voudra pas que je meure pour me punir de l'avoir aimé. Le jour peut venir qu'il aime aussi la foi de Marie.

Et Gaston se disait aussi quelquefois : — Elle m'aime. Si jeune, l'erreur de son esprit ne peut être profonde, ni difficile à déraciner. Oh ! si c'était de moi que Dieu se voulût servir pour ramener à lui cette âme si pure ! Si c'était l'amour qui dût la rappeler à la vraie foi ! Je serais coupable, quand je le pourrais, de la délaisser.

Ainsi raisonnaient-ils tous deux, ou plutôt l'amour, sophiste cruel, qui les charmait et les obsédait. Gaston

[1] En 1591.

interrompit bien les démarches qu'il allait entreprendre pour hâter et assurer leur union ; mais, du reste, il ne renonçait à rien. Marie aussi, toujours plus confiante et plus entraînée, vivait comme auparavant, heureuse assez de revoir Gaston et de n'avoir pas perdu son amour. Ce qui manquait à son bonheur ne le troublait point.

La maladie de son père durait toujours, et lui laissait une dangereuse liberté. Elle allait plus souvent aux bords de la Vêle ; quelquefois jusqu'à l'avenue, quelquefois même à l'entour, sur le coteau escarpé. Quand elle rencontrait Gaston, c'eût été pitié de voir comme ils s'abusaient, de démêler ces misérables ruses du cœur, d'entendre cette étonnante confusion de passion déréglée et de piété : apôtres fervents de l'amour, qui croyaient l'être de leur religion ; prêcheurs de Dieu, qui ne se prêchaient que la volupté.

Quelquefois, quand la chaleur était grande, il leur arrivait de s'asseoir à l'entrée de la grotte, prolongeant sans fin leurs pieuses disputes et leurs controverses d'amour. Par degrés, ils y entrèrent un peu plus avant, innocemment toutefois et sans en avoir le dessein. Entourés de périls, ils n'en reçurent aucun avertissement. Leur innocence même les trompait, et détournait d'eux toute idée et toute prévoyance du mal. La prudence, s'ils y eussent songé, les eût fait rougir. Un jour cependant, un jour qu'ils avaient fait d'incroyables efforts pour se convaincre l'un l'autre, et pour se fléchir, dé-

couragés, perdus d'amour et de désespoir, leurs sens se troublèrent. L'esprit de sagesse et de pureté se retira d'eux. Une insurmontable fureur les saisit. Abîmons-nous dans la volupté, dit Gaston, puisque tu ne veux pas que le bonheur innocent soit notre partage. Gaston oublia tout ; Marie ne se souvint que de sa tendresse. Ils succombèrent, heureux et malheureux tout ensemble. Elle fut coupable ; lui, encore plus.

Depuis ce jour, Marie n'allait plus aux bords de la Vêle, ni à l'église, nulle part où allât Gaston. Elle eût voulu se fuir elle-même. Une fièvre ardente brûlait ses veines ; moins ardente pourtant que dans son cœur. L'étonnement, la honte amère et l'insatiable remords la tuaient. Elle avait tout perdu, bonheur, espoir, innocence. Qui lui eût dit qu'elle dût tomber, elle si pure ? Il lui avait fallu descendre au plus profond de l'abîme pour en soupçonner la hauteur.

Gaston à son tour était anéanti et comme privé de raison et de sentiment. Il ne se trouvait plus et ne se connaissait plus ; il ne pouvait croire à sa faute ; il se niait à lui-même, l'ayant achevée, qu'il fût possible et vrai qu'il en fût coupable. Lui, grand Dieu ! abuser de la jeune vierge qui se fiait à sa foi et à sa vertu ! La conduire au crime par l'attrait funeste d'un amour chaste et de son honneur que rien jamais n'avait fait fléchir ! Il se faisait horreur à lui-même ; il se détestait et se maudissait.

Qu'y avait-il en son pouvoir pour réparer et pour

effacer une aussi honteuse action ? Il alla trouver Thomassin. — J'aspire à la main de votre fille, dit-il ; je suis Sainte-Luce : accordez-la moi. — Non, lui répondit Thomassin ; ce que vous me proposez me flatte, mais ne sera pas. — Par votre honneur et le mien, s'écria Gaston, vous me l'accorderez ; il le faut ! — Par mon honneur, reprit Thomassin, je le voudrais, et ne le dois point. — Au nom de Dieu !... continua Gaston. — C'est au nom de Dieu, interrompit le vieillard, que je vous refuse. Vous êtes catholique ; elle ne l'est plus. —Il ne m'importe ! – Il m'importe, à moi. —Malheureux père, vous ignorez donc... — Qu'est-ce que j'ignore ? — Sa faiblesse et mon crime, ma fatale passion et sa chute. — Fourbe exécrable, tu ments ! — Non, sur ma tête, et réfléchissez quelle preuve ; je m'humilie devant votre malheur et ne venge point mon outrage. — Eh bien, s'il est ainsi, si ma triste vieillesse était condamnée à cet opprobre, que viens-tu chercher ? Détestable corrupteur, va-t'en ! comptais-tu obtenir de moi que je te payasse le prix de ma honte ? Va, infâme ! si je n'ai pas su défendre ma fille de tes séductions, je la préserverai du moins de l'apostasie.

Quelques heures après, Thomassin, surmontant le mal et le chagrin qui le dévoraient, s'était arraché de son lit et s'enfuyait à Paris. Sa coupable fille, désormais résignée et sans volonté, le suivait.

En même temps le malheur frappait à coups précipités sur Gaston. Son châtiment avait déjà commencé ;

il continuait. Sa mère, sa malheureuse mère, rendait en ce moment le dernier soupir.

Tous ses liens se rompaient. Que lui était le monde à présent? Dieu seul qui connaissait ses tourments pouvait en avoir pitié. Il lui restait pourtant un espoir, faible et vaine illusion dont il berçait encore sa douleur. Il écrivit à Thomassin; sa lettre lui fut renvoyée en signe de refus, et à la fois de mépris. Il attendit quelque temps et écrivit de nouveau; le même mépris accueillit sa lettre. Il écrivit enfin à Marie; cette lettre-ci ne lui fut point renvoyée; mais Marie ne répondit pas.

Son malheur alors fut au comble. Et pendant ce temps son cœur s'ulcérait, ses forces se consumaient, sa raison ne résistait plus. Vingt fois d'affreuses tentations lui étaient venues dont il ne triomphait plus qu'imparfaitement. Un jour enfin, jour exécrable et maudit, le désespoir, achevant de dessécher en lui les dernières semences de la piété et de la foi, le projet de renier Dieu n'eut plus pour lui qu'un attrait horrible, et il y eut quelques heures pendant lesquelles il s'y arrêta. « Marie! disait-il, que je retrouve Marie! Et qu'importe ensuite à quel prix! »

Mais il eut quelque retour de raison. Une faible lueur de foi lui revint, qui pénétra son âme et la souleva. Il se ressouvint de son père. Tout son sang se glaça à l'idée de trahir sa mémoire et de devenir apostat. Tous ses sentiments se choquèrent et se confondirent, quand il reconnut le nouveau péril dont il était

menacé. Qui l'en préserverait? Où trouver désormais, dans le trouble où était tombé son esprit, ce qu'il lui faudrait de sagesse pour ne pas céder à ces séductions qui le sollicitaient sans cesse à sa perte? Le temps pressait; ce salutaire avertissement pouvait ne pas se renouveler. Il songea, avec d'horribles angoisses, à son autre chute; et n'ayant plus foi en sa force, n'espérant plus d'obtenir Marie, si ce n'est à un prix qu'il ne pouvait pas acquitter, il alla, sans plus différer, demander à la religion de le défendre contre lui-même, de lui ouvrir un asile, de le recevoir dans son sein.

Les capucins avaient un couvent dans la ville : ce fut chez eux qu'il se retira. S'il y eût eu un ordre religieux plus humble et plus pauvre, il l'eût préféré. Il avait un oncle, d'ailleurs, qui était de cet ordre, et que ses lumières y avaient rendu influent. Mais ce fut surtout l'espoir de la pénitence qui le décida.

La religion lui fut en effet secourable. Comme il l'avait sincèrement implorée, elle le soutint et l'encouragea. Elle rendit par degrés ses larmes moins amères et moins abondantes; elle lui enseigna le repentir qui expie les fautes, et la résignation qui familiarise avec la douleur; elle bannit de son cœur les vains regrets et les téméraires désirs; et, pour ce bonheur qu'il avait perdu, imparfait, trompeur, passager, elle lui donna la foi de ce bonheur pur, le seul qui ne doive ni s'altérer, ni finir.

Il goûtait déjà ces fruits précieux de sa courageuse résolution, quand tout à coup un événement étrange

arriva. On ne se pouvait assurer sur rien dans ces temps de discorde et de faction. Il se répandit une opinion que les capucins s'étaient secrètement et étroitement liés aux jésuites, alors bannis [1]. On accusa ceux de Reims d'avoir pris part à des intrigues dangereuses et répréhensibles : l'orage grossit par degrés, et il vint un ordre à la fin qui les chassait de la ville [2].

Les supérieurs dispersèrent leurs moines en divers couvents. Le hasard fit que Gaston, ou plutôt, ainsi qu'on le nommait alors, le frère Jérôme échut aux capucins de Paris.

Il se rencontrait en ce temps dans la capitale, surtout depuis qu'on avait repris Amiens [3], et qu'on travaillait plus sérieusement à la paix avec les Espagnols, il se rencontrait de nombreuses troupes de jeunes gentilshommes nourris dans la guerre, qui ne trouvaient que du plaisir au péril, et ne haïssaient pas qu'un peu de péril assaisonnât leurs plaisirs ; turbulents, avides d'aventures, curieux de querelles et de tumulte, respectant peu de chose et ne craignant rien.

Parmi eux était Châteaupers, de qui l'oncle avait partagé à Saint-Michel autrefois le triste sort du père de Sainte-Luce, et qu'une touchante confraternité de malheurs avait dès sa première campagne lié avec ce

[1] L'Étoile.

[2] Avril 1597.

[3] Septembre 1597.

dernier. Il vint le voir au couvent. Son début ne fut que de reproches et de railleries; puis, selon son humeur vaniteuse et folle, revenant bientôt au sujet accoutumé de ses entretiens, il ne parla plus que de lui-même. Le froc, qui excitait tout à l'heure sa gaieté brutale, était oublié. Ce n'était plus qu'aventures, heureuses fortunes, succès obtenus. Il se confiait au frère Jérôme avec la même licence qu'il eût fait naguère à Gaston. Projets, espoir, intrigues secrètes, tout se déroulait sous sa langue avec une intarissable volubilité. Le frère Jérôme n'interrompait point. Un intérêt qu'il n'eût jamais soupçonné le rendait, malgré lui, patient et même attentif. Bientôt il lui échappa des gémissements; ses yeux s'emplirent de larmes; il pâlissait et souffrait. Châteaupers, qui s'en aperçut enfin, le quitta, croyant n'avoir éveillé en lui que des regrets pour ces plaisirs et pour ces débauches, dont il lui avait indiscrètement rappelé l'image.

Il y avait éveillé d'autres sentiments. Au nombre des femmes sur qui Châteaupers avait des desseins, il en était une dont la beauté rare lui inspirait plus d'amour qu'il n'avait coutume d'en prendre, et dont les mépris constants l'irritaient. Il avait juré dans sa vanité qu'elle succomberait, fallût-il avoir recours à ces violences dont l'usage était encore si fréquent. Il ne se lassait point de peindre sa grâce et le charme prestigieux qui l'enveloppait. Il disait ses traits délicats, sa taille élancée, la touchante pâleur de son teint, la mélancolique

langueur de son doux regard. Qu'aisément Gaston avait reconnu Marie longtemps avant qu'il la lui nommât !

Il délibéra mûrement dans le recueillement de sa conscience. Il prit conseil, non de son amour, que la religion, , si elle n'avait pu l'éteindre, avait au moins épuré ; mais de la religion elle-même et de sa vertu. Trahir Châteaupers, il le jugeait impossible ; combattre ses desseins, inutile ; l'en détourner par d'odieuses révélations, criminel. Fallait-il, pour préserver l'honneur de Marie, le sacrifier ?

Il se persuada qu'une heureuse occasion lui était offerte d'expier par un service important quelque partie au moins de ses fautes et du tort qu'il avait commis. Il lui sembla qu'une surveillance assidue suffirait pour déconcerter Châteaupers. Il ne doutait point, léger et impatient comme il l'avait vu, qu'il ne se dégoûtât aisément d'une poursuite toujours inutile, et dont tant d'autres plus heureuses le dédommageaient. Ce serait alors que pourraient venir avec succès de sages conseils, pour achever de détruire sa résolution déjà ébranlée.

Ce projet donc, le seul qui lui parût sage et possible, Gaston pensa qu'un devoir pressant l'obligeait de l'exécuter. Si ce fut encore une illusion, celle-là du moins était pure. Depuis ce moment, toutes les démarches de Châteaupers furent observées, tous ses pas suivis, tous ses artifices pénétrés. Partout des importuns, toujours des obstacles ; aucune espérance qui ne trompât ; nulle

tentative qui n'eût échoué avant que d'être essayée. Le frère Jérôme ne se lassait point; mais, contre son attente, loin de s'affaiblir, l'ardeur de Châteaupers redoublait.

Ses compagnons de plaisir, confidents habituels et presque nécessaires de ses entreprises, savaient ses dépits et les aigrissaient par leurs railleries. Il s'enflamma, l'insensé, bien moins de son amour que de sa confusion et de leurs défis. Il mit comme une sorte d'honneur infâme à s'en relever.

Un soir, quand la nuit était déjà assez sombre, Thomassin et Marie rentraient chez eux lentement. Au détour de la rue, des gens apostés se montrèrent subitement devant eux pour leur empêcher le chemin. En même temps un homme armé venait derrière eux, qui saisissait Marie, et qui l'entraînait. Mais un cri perçant avait retenti; des pas précipités se faisaient entendre; les premiers agresseurs songeaient déjà à se dérober. Thomassin s'était armé de sa dague; Châteaupers, le poignard en main, conservait sa proie. Un moine apparut, rapide, hardi, menaçant. Sa terrible main broie la main qui retient Marie. Vaincu par la douleur, Châteaupers est contraint de l'abandonner; mais son poigard le venge, et le moine tombe sanglant. Thomassin menaçait le ravisseur de sa dague; le ravisseur l'évite et se prépare lui-même à frapper. Le moine l'a vu, et se relevant aussitôt, il s'est jeté au devant. Mais la dague du vieillard atteint en ce même moment Châteaupers. Il se dé-

bat ; il chancelle : son poignard, qu'il retient à peine, lui est arraché par le moine. Celui-ci retombe ; Châteaupers tombe à son tour, jette un faible cri et expire.

Plusieurs heures après, des soldats passèrent, qui relevèrent le cadavre de Châteaupers, et le moine expirant et évanoui, dont la main glacée s'était contractée autour du poignard.

La consternation fut grande dans le couvent. On crut, car quel moyen d'en douter ? que Gaston, peut-être au sortir de quelque débauche, avait, dans l'aigreur des querelles qu'elles engendrent, frappé son ami. On crut qu'ensuite, épouvanté de son crime, il s'était lui-même frappé. On sut, ce qu'on avait ignoré jusqu'alors, que souvent le frère Jérôme sortait furtivement du couvent. Châteaupers enfin avait été trouvé désarmé ; le frère Jérôme, au contraire, était armé d'un poignard.

Quand il revint de son évanouissement, le premier sentiment de Gaston fut de la joie. Il se souvenait d'avoir délivré Marie; il avait rendu la vie peut-être à celui qu'il avait tant offensé. Le poids de ses fautes lui devenait moins pesant ; son sang les avait lavées. Mais quelle ne fut pas sa stupeur, lorsque, aux discours qui se tenaient autour de son lit, il démêla l'erreur dans laquelle on était tombé ! Quelle confusion, lorsqu'il se vit interrogé, accablé de reproches, traité en criminel et en

meurtrier ! — Dieu de clémence, dit-il, encore cette épreuve. Aidez-moi et inspirez-moi !

S'adressant ensuite à ses supérieurs : — Je ne suis pas coupable, mes pères, leur répondit-il ; mais je n'ai rien à dire de plus. Qu'il soit fait de moi selon votre volonté.

Et en effet, il n'ajouta rien de plus. Ni les obsessions des moines, ni la déchirante douleur de son oncle, ni la terreur du sort qu'il lui faudrait peut-être subir, rien ne put le faire changer de résolution. Le sacrifice était immense, mais il était déjà fait. — A quel prix pouvait-il se justifier ? Dirait-il que son ami fut coupable de rapt et de meurtre ? Révèlerait-il que Châteaupers, catholique, fut tué par un protestant ? Susciterait-il contre Thomassin les redoutables arrêts de la justice, et les préventions, terribles en ce temps, qu'inspire quelquefois l'esprit religieux ? Appellerait-il la mort sur la tête du père de Marie ? La livrerait-il elle-même à ce désespoir et à cette honte ? Ajouterait-il ce malheur aux autres malheurs dont il les avait accablés ? Serait-ce de ce prix qu'il paierait un amour si profond et si tendre ? Ne sait-il point de quel zèle la famille de Châteaupers sollicitera sa vengeance ! Qu'il meure, lui, s'il est nécessaire ; qu'il meure, et que ses vraies fautes soient expiées ; qu'il meure, il a déjà commencé ; qu'il meure, et que ce soit pour Marie !

Les moines cependant parvinrent à ralentir la poursuite. Les services de Sainte-Luce furent invoqués, la

cruelle mort de son père ; son oncle, dont les talents et la piété avaient tant d'éclat ; quelque obscurité dont, en plusieurs points, cette affaire était entourée ; quelque plainte, quoique timide, qu'avait faite aussi Thomassin. On n'eut plus d'autre souci que d'étouffer le scandale. On ne fut plus touché que du seul désir d'épargner à la famille de Sainte-Luce, et à l'ordre religieux dont il était membre, la flétrissure d'un jugement criminel. Et lui, toujours fervent dans son sacrifice, toujours résigné, toujours humble et silencieux, se laissa conduire sans murmurer au triste cachot où l'on ensevelissait sa vie.

III.

Le prieur des génovéfins se hâta. Il se flattait, et ne croyait point que tout espoir fût perdu. Il passa la nuit à faire une longue lettre pour l'abbé de Ham, qui était aumônier du roi[1]. Il ne doutait pas qu'on ne s'empressât de réparer l'erreur déplorable dont le malheureux frère avait tant souffert. Quelques jours encore, et il était délivré.

[1] L'abbé Lescalopier, aumônier du roi, nommé en 1605 à l'abbaye de Ham.

Mais quand, le jour ayant reparu, le prieur voulut revenir à la tour, il n'était plus temps. La vraie délivrance était faite ; le sacrifice était consommé ; l'âme du saint avait été rappelée à Dieu.

NOUVELLES

DE M. ARTHUR DUDLEY.

LA DOUBLE AMANDE[1].

..... Des âmes honnêtes que le vice n'attaque jamais à découvert, mais qu'il trouve le moyen de surprendre, en se masquant toujours de quelque sophisme.
ROUSSEAU, *les Confessions*.

Dix heures venaient de sonner, et la grande salle de l'hôtel du *Prince héréditaire* commençait à s'emplir. A l'un des bouts de la longue et étroite table étaient assis trois individus très laids, très silencieux et très

[1] En Allemagne, lorsqu'au dessert on trouve une amande double, on en donne une moitié à sa voisine ou à une personne quelconque qu'on choisit; le premier des deux qui, après cela, dit à l'autre : *Guten Tag, Vielliebchen,* a le droit de demander à celui-ci ce qu'il voudra.

comme il faut ; habits noirs, gilets blancs et cravates blanches, ils ressemblaient assez à trois pies. A l'autre extrémité de la table se tenait un groupe d'officiers qui riaient et causaient à voix basse, sans faire attention aux regards sévères que leur lançaient de temps en temps les trois personnages noirs, dont la sombre dignité paraissait choquée par les propos un peu lestes qui parfois arrivaient jusqu'à eux.

— Bonsoir, colonel, s'écria un jeune homme avisant un des deux individus qui entraient en ce moment, je vous attendais ; j'ai soupé, et voici les dés. Mettez-vous à côté de moi.

— Ne vois-tu pas, Moritz, que le père Kinzingen est plus sourd que jamais, ce soir ? dit un autre. Je l'ai remarqué ; lorsqu'il vient d'entendre ***Robert-le-Diable***, il a toujours un accroissement de surdité.

— C'est égal, répondit Moritz, il faut qu'il me paye un fromage de Brie (1). Allons, vieux Cosaque ! — Et voyant le colonel prendre sa place vis-à-vis de lui, il lui tendit le cornet, que l'autre s'empressa de saisir.

On n'entendait plus que le bruit des dès, lorsque soudain la porte s'ouvrit, et un jeune homme portant l'uniforme de sous-lieutenant d'artillerie vint s'asseoir à la table.

[1] Après le diner et le souper, les dés sont toujours placés sur la table, et une portion de fromage de Brie est un enjeu favori parmi les officiers des villes près des frontières de la France.

— Eh bien! *meine Herrn*, qu'y a-t-il de nouveau? dit-il en allumant un cigare.

— Pas grand'chose. Mais comment diable se fait-il que tu sois ici à cette heure? Je te croyais de service à S....

— J'avais à faire en ville.

— Prends garde, Edgar, reprit un autre de ses camarades, tu te feras une mauvaise affaire avec le grand-duc.

— Quant à cela, répondit celui-ci, il serait difficile d'être plus mal avec lui que je ne le suis déjà, et pour quelques jours d'arrêts de plus ou de moins.... Mais dites donc, il paraît que rien n'empêche mon illustre cousin, le *long Wolfsburg*, de venir ici dévorer son éternel plat de petits pois. A le voir là, faisant le troisième dans ce *Kleeblatt* de graves imbéciles, on ne dirait pas qu'il vient de lui arriver des malheurs.

— Qu'est-ce que tu appelles ses malheurs? interrompit un officier de dragons.

— Mais il me semble, dit Edgar, que, lorsqu'on perd sa place à une cour aussi illustre que la nôtre, et qu'on épouse une femme aussi jolie que Clara de Selsbeck, il est permis à vos amis et connaissances de vous plaindre.

— A propos, s'écria un jeune homme qui jusque-là n'avait pas ouvert la bouche, explique-moi donc pourquoi il n'est plus grand-maître des cérémonies?

— Parce que, tout glaçon qu'il est, il a le sang des

Wolfsburg dans les veines, et au dernier bal de la cour il s'est emporté jusqu'à frapper un laquais, ce qui, venant aux oreilles grand-ducales, lui a valu sa disgrâce. Tu n'étais donc pas au dernier bal, Felstadt?

—Je vais peu à ces fêtes; il y a trop d'étiquette, trop peu de jolies femmes, un mauvais souper, et du vin de Bordeaux qui à Paris coûte quinze sous la bouteille.

— Oh! oh! s'écria un petit blondin qui pouvait avoir au plus seize ans, le Felstadt a passé deux ans à Paris!

Felstadt, pour toute réponse, lui envoya une bouffée de fumée dans les yeux.

— Ah ça! dit Edgar assez haut pour que tout le monde l'entendît, on dirait que Baumfeld fait frontière entre nous et ces trois corbeaux de la cour là-bas. Il est à nous par son uniforme et à eux par son maintien.

Cette remarque avait pour objet un gros capitaine de dragons, blond et taciturne, qui, se tenant tout seul entre la bande des officiers et les trois hommes noirs, ne parlait ni aux uns ni aux autres, et engloutissait une énorme tranche de beefsteak au beurre d'anchois.

— Baumfeld devient un homme sérieux, ajouta Felstadt; mercredi prochain il épouse Amélie de Gemsberg.

— Pour combien de temps? demanda Edgar en allumant son troisième cigare.

Tous éclatèrent de rire.

—Allons, Edgar, reprit Felstadt, cette fois-ci c'est pour de bon, car la mère s'en est mêlée, et Baumfeld se trouve engagé pour la vie, *lebenslänglich engagirt!*

— Dès que la vieille Gemsberg y a mis du sien, je ne m'étonne plus de rien. Elle ferait épouser sa fille par le pape ou par moi si elle se le mettait en tête. J'ai une profonde vénération pour cette femme-là. Quant à Amélie, elle est bien jolie, mais nous le savons tous trop.

— Chut! Edgar, dit le petit blondin, prends garde que le vieux Kinzingen ne t'entende; il tient beaucoup à ses nièces.

— Bah! il en rirait tout le premier.

Un des personnages du noir trio groupé à l'extrémité de la table se leva et prit son chapeau.

— Dès qu'on parle maris, le grand Wolfsburg rentre chez lui, remarqua Felstadt.

— Bonne nuit! *lieber Fetter*, s'écria Edgar; bien des choses de ma part à ma cousine.

L'ex-grand-maître de la cour ferma la porte avec violence, et presque aussitôt fut suivi de ses deux lugubres compagnons. Il ne restait plus qu'un étranger qui était entré dans la salle au même moment que Kinzingen, et qui, assis à quelque distance des officiers, parcourait attentivement les colonnes d'un journal.

— Ouf! voilà nos éteignoirs levés, reprit Edgar. Je

commence à respirer. Au moins à présent, on peut parler. Puis, ôtant son cigare de sa bouche : Savez-vous ce qui m'amène ici ce soir? Pas un, pas deux, mais quatre rendez-vous! et voici ce que je vous propose. Comme les quatre sont à une demi-heure l'un de l'autre, il me sera impossible de m'y présenter en personne; je m'en réserve donc un, et vous offre les autres. Voyons que je vous donne vos passe-ports. (Il tira de dessous son uniforme quatre billets de formes différentes.) Tiens, Felstadt, mademoiselle Frühling, la fille de l'ancien ministre de la guerre, à onze heures et demie, à son balcon; puis la femme du colonel Bergheim, que je destine à Moritz, quand il aura fini sa partie avec Kinzingen; celle-là à onze heures, chez elle; le colonel est à V.... Et voici pour toi, mon fils, dit-il en s'adressant au petit blondin; je te donne l'ambassadrice de....., à minuit, à domicile. Quant à Felstadt et à Moritz, il faut, l'obscurité aidant, qu'ils passent pour moi; nous sommes de la même taille, et cela rendra l'aventure plus amusante.

— Mais moi? objecta le petit d'un air consterné.

— Je n'entends pas que tu me représentes. Tu iras chez madame de S..... de ma part, en lui disant que je tâcherai de me rendre à sa gracieuse invitation; tu seras reçu, voilà l'essentiel, et je gage que, si je me présentais une demi-heure plus tard, je trouverais visage de bois. Rassure-toi, les billets de l'ambassadrice sont transférables.

— Mais qui diable as-tu donc réservé pour toi, Edgar? demanda Felstadt.

— Je ne vous le dirai pas, répondit Edgar avec une affectation de mystère; il suffit que vous sachiez que c'est la plus belle fille de la terre.

— Voilà Baumfeld qui s'en va, dit le blondin, il a peur d'en entendre plus.

— Ah! bah! répondit Edgar avant que l'autre eût fermé la porte; il doit savoir qu'on ne revient jamais à ses premières amours. Non, continua-t-il après un instant de silence; celle qui m'a attiré de S... ce soir, est une inconnue; inconnue pour toute la terre, excepté pour moi. Quinze ans, mes amis, et faite comme Vénus!

— Par Dieu; je sais qui c'est, c'est la petite nièce du général Mannsthal.

Edgar secoua la tête.

— Alors, c'est Julie d'Adlersheim, la nouvelle demoiselle d'honneur de la grande duchesse, dit un autre.

— Vous vous trompez tous; ce n'est ni l'une ni l'autre, mais une étrangère qui ne se trouve ici que depuis deux jours.

— J'y suis! s'écria Felstadt, ce ne peut être que notre beauté de la *Fremden-Loge*.

— Onze! vociféra le vieux Kinzingen d'une voix de Stentor.

— Douze! répliqua Moritz regardant les dés qu'il

venait de jeter sur la table. Holà ! Louis, apporte-nous du fromage de Brie ; le colonel paye. Puis, se retournant vers les autres : Que disiez-vous de la dame de la *Fremden-Loge? Tausend sapperment!* voilà la plus jolie femme que j'ai vue!...

— Je disais, Moritz, interrompit Edgar, que j'ai une carte d'entrée pour toi chez la Bergheim, ce soir.

— Grand merci, mon cher, mais je n'en veux plus. Cependant donne toujours ; d'ici à une heure, je trouverai peut-être un remplaçant.

— Quelle est donc cette mystérieuse beauté dont vous parliez tout à l'heure? demanda Edgar, jetant nonchalamment sur la table le billet de madame de Bergheim.

— La plus ravissante créature de la terre, répondit Moritz. Elle était au théâtre ce soir, dans la *Fremden-Loge*, assise à côté d'une vieille paire de moustaches, qui, j'espère de tout mon cœur, appartiennent à son mari. Tout le monde se retournait pour la regarder ; mais personne ne sait son nom.

— Si fait, Moritz, dit le petit blondin ; ce cosaque de Kinzingen doit le savoir, car je l'ai vu qui lui parlait à la sortie.

Edgar se leva, et, frappant le colonel sur l'épaule :

— Vieux Lovelace, lui cria-t-il dans l'oreille, à quelle jolie *Fräulein* faisais-tu des déclarations ce soir, en sortant du spectacle?

Kinzingen laissa échapper un rire étouffé (vrai rire

sourd) entre ses énormes moustaches, et, secouant sa tête de chat-huant :

— Elle n'est plus ***Fräulein***, répliqua-t-il ; c'est la femme du général de Linsdorf. J'ai servi avec lui en 1812, lorsque nous avions tous les deux vingt ans et la simple épaulette de sous-lieutenant. Damné Linsdorf ! il a été plus heureux que moi... Quelle ravissante petite créature !

L'étranger dont nous avons parlé plus haut interrompit soudainement sa lecture, et prêta toute son attention à la conversation qui venait de s'engager.

— Ce diable d'Edgar! dit Felstadt tout bas à Moritz; je suis convaincu que son inconnue de ce soir n'est autre que madame de Linsdorf.

— Vous vous trompez, monsieur, dit l'étranger d'un ton ferme, fixant son regard sur Felstadt.

— Je serais curieux de savoir comment vous en pouvez être si sûr, répondit celui-ci.

— Écoute donc, ce monsieur a peut-être d'excellentes raisons pour parler ainsi, remarqua malicieusement le blondin.

L'étranger se contenta de lancer un regard du plus souverain mépris à l'auteur de cette observation.

— Au fait, s'écria Edgar tout à coup, je ne vous dis pas que mon inconnue soit madame de Linsdorf ; mais pourquoi ne la serait-elle pas ?

— Parce que vous trouveriez plus facile d'ébranler

la colonne Vendôme en soufflant dessus que de faire manquer madame de Linsdorf à ses devoirs.

Edgar regarda l'inconnu avec un étrange sourire d'incrédulité.

— Allons, mon cher, dit Felstadt, il se peut qu'il y ait au monde des femmes vertueuses.

— Pardon, monsieur, continua Edgar s'adressant à l'étranger ; nous savons que vous n'êtes pas le mari de madame de Linsdorf; seriez-vous par hasard son frère?

— Je n'ai pas ce bonheur-là ; mais son nom m'est sacré comme celui de ma sœur, et je ne puis l'entendre profaner, comme vous venez de le faire, sans en ressentir l'indignation qu'éprouverait un frère en pareil cas.

— Réellement, monsieur, reprit Edgar d'un ton un peu moqueur, vous m'inspirez une envie démesurée de connaître madame de Linsdorf. Si je ne craignais pas de trop vous blesser, j'aurais quelque chose à vous proposer à son égard.

— Dites toujours, monsieur, répliqua l'étranger ; il me semble qu'après ce que j'ai entendu ce soir, rien ne doit vous arrêter.

Edgar prit la lettre de madame de Bergheim, et, ayant tracé sur l'enveloppe quelques lignes au crayon, la fit passer à l'inconnu. A peine celui-ci l'eut-il lu, que, froissant le papier dans sa main :

— J'accepte, dit-il à Edgar avec sang-froid ; mais à une condition : si vous ne réussissez pas, c'est à moi

que vous rendrez raison des propos que vous avez tenus ce soir sur une personne que vous ne connaissiez pas.

— Volontiers, répondit Edgar. Cela fait que, dans tous les cas, j'aurai de quoi passer mon temps avec agrément et utilité.

— Dans quel délai? demanda Moritz.

— Pour toute autre, j'aurais dit un mois; mais, vu l'inexpugnable vertu de madame de Linsdorf, j'ai mis la chose à trois semaines, dit Edgar ironiquement. Crois-tu que ce soit trop? Nous pourrions le réduire à quinze jours. — Vous êtes peut-être pressé de retourner en France? continua-t-il, s'adressant à l'étranger.

— Nullement, répondit celui-ci.

— Ah ça! reprit Wolfsburg, il est bien entendu que vous ne soufflerez pas un mot de tout ceci à madame de Linsdorf?

— Je vous en donne ma parole d'honneur. Je porte trop de respect à madame de Linsdorf pour oser lui raconter la manière dont son nom a été prononcé ce soir, et j'ai trop de confiance en elle pour supposer qu'un pareil avertissement soit nécessaire. Mais à qui dois-je me fier pour savoir la vérité dans cette affaire?

— A moi seul, monsieur, dit avec fierté Edgar; d'ailleurs le plaisir d'une rencontre avec vous, qui m'attend dans le cas de ma non-réussite, doit vous en offrir une garantie suffisante.

— Nous répondons tous de lui, s'écrièrent ses camarades tous à la fois.

— Mais dans le cas où je réussirais? poursuivit Edgar.

— Si vous en aviez la moindre chance, Mathilde serait indigne des sentiments de vénération que je lui porte, et la honte en retomberait sur sa tête. Puis, se tournant vers les autres officiers, sur les figures desquels se peignait un certain degré d'étonnement :—Il vous paraît singulier que j'appelle madame de Linsdorf par son nom de Mathilde. Je dois à elle de vous dire que mademoiselle de Villiers était la fille d'un ami de mon père ; orpheline, elle a été élevée sous les yeux de ma mère, avec ma sœur qui est morte ; elle n'a quitté notre maison que pour épouser le général de Linsdorf. Je ne l'ai plus revue depuis lors, elle ignore ma présence ici, comme moi-même j'ignorais la sienne ; mais vous voyez que j'ai le droit de la défendre, et de protéger sa réputation contre ceux qui voudraient l'attaquer.

— C'est fort bien, monsieur, observa Edgar ; mais, avant de nous séparer, il faut que je sache à qui j'ai affaire.

L'étranger se leva, et tira d'un portefeuille une carte qu'il posa avec une politesse dédaigneuse sur la table. Edgar la prit et lut :

— Gustave de Launay, capitaine d'état-major.

— Diable ! s'écria-t-il, jetant un coup d'œil sur M. de Launay, qui semblait avoir au plus vingt-cinq ans, et portait déjà à sa boutonnière la rosette d'officier de la Légion-d'Honneur. Il paraît qu'on avance

plus vite en France qu'ici ! Aussi il n'y a pas de grands-ducs !

— Vous savez mon nom, dit M. de Launay. Ayez la bonté de me dire le vôtre.

— Edgar, baron de Wolfsburg, répondit celui-ci, et si vous désirez avoir des renseignements sur mon compte, demandez-en au premier venu, tout le monde me connaît ici.

— Surtout les maris, ajouta le blondin.

Onze heures sonnèrent à la pendule.

— Quant à moi, je m'en vais, messieurs, dit Edgar, je suis déjà d'une demi-heure en retard.

Et prenant son ceinturon et son manteau :

— Monsieur de Launay, je vous salue, dit-il.

— Au revoir, monsieur, répondit froidement celui-ci.

— Attends donc, Edgar, s'écrièrent les autres, nous allons t'accompagner.

— Jusqu'au coin de la *Wald-Strasse*, je le veux bien, mais pas plus loin.

Tous sortirent ensemble.

Dès qu'ils furent dans la rue, Felstadt prit la parole :

— Tu avais parié...

— Vingt-cinq louis.

— Où diantre les aurais-tu pris ?

— Imbécile ! j'en aurais parié cinq cents avec autant de facilité. Quand on est sûr de gagner !

— Je te le répète, Edgar, il peut y avoir des femmes vertueuses.

— Dans tous les cas, interrompit Edgar, je préfère me battre. Un duel ne coûte rien. Et maintenant à vos postes. Toi, Felstadt, vite au balcon de mademoiselle Frühling; toi, mon petit, va trouver l'ambassadrice; et toi, Moritz, si tu m'aimes, cours chez la Bergheim.

— C'est le plus grand sacrifice que je puisse faire à ton amitié, dit Moritz en riant.

— C'est à titre de revanche, mon cher, dit Edgar. Et il se mit à descendre la Wald-Strasse à grands pas.

II.

Le lendemain, la princesse de D... donnait un grand dîner. Edgar de Wolfsburg fut du nombre des invités, et à deux heures moins un quart il se trouva en grande tenue dans les salons de la princesse, qui, joignant à une soixantaine d'années et à une laideur repoussante une conduite fort déréglée et l'ambition de passer pour une femme sans préjugés, recevait chez elle, avec la grâce la plus parfaite, les hommes les plus dissolus et les plus perdus de réputation.

La conversation languissait un peu lorsqu'on annonça M. le comte et Mme la comtesse de Linsdorf.

Le général, homme grand, sec et roide, qui paraissait avoir au moins cinquante-six à cinquante-sept ans, dont la chevelure était rare et blanche, la poitrine couverte de décorations, tenait sa femme sous le bras, et s'inclinant devant la princesse :

— Votre altesse sérénissime m'accorde l'honneur de lui présenter madame de Linsdorf.

La jeune femme courba gracieusement son front au baiser froid que daigna lui donner la princesse, et alla s'asseoir sur un fauteuil près du canapé où trônait celle-ci.

On vint annoncer le dîner.

— Général, donnez-moi le bras; monsieur de Wolfsburg, offrez le vôtre à madame de Linsdorf.

Edgar se fit répéter l'ordre de la princesse; puis, s'excusant assez nonchalamment pour son inattention, offrit son bras d'un air indifférent à la femme du général, qu'il n'avait cessé d'observer depuis le moment de son entrée au salon, et dont au premier abord la beauté lui parut moindre qu'il ne l'eût supposé d'après les descriptions exagérées de ses camarades. Ce moment d'hésitation fit que madame de Linsdorf regarda avec une espèce de curiosité celui qui devait passer à côté d'elle les trois mortelles heures voulues pour un dîner de cérémonie allemand.

Une fois à table, Edgar lia conversation avec sa voisine. Il parlait fort bien le français, elle parlait parfaitement l'allemand. Il l'entretint du temps heureux

qu'il avait passé à Paris, et lui nomma plusieurs personnes qui se trouvaient être de son intimité. Elle, transportée par les souvenirs dans son pays natal, ravie de pouvoir causer de ceux qu'elle aimait, et dont elle avait été depuis si longtemps séparée, avec quelqu'un qui les avait récemment vus et connus, se livrait au charme de cet entretien avec toute l'ardeur d'un caractère naturellement franc et enthousiaste. Elle se revoyait encore en France, entourée des amis de sa jeunesse, dont les noms chéris retentissaient à ses oreilles comme une musique vague et lointaine.

— Ah! monsieur, si vous saviez le bonheur qu'il y a à s'entretenir de sa patrie et de ses souvenirs d'enfance lorsqu'on en a été éloignée pendant si longtemps!

Elle fit cette remarque d'une voix tremblante d'émotion, et leva sur son voisin ses beaux yeux mouillés de larmes, en dirigeant sur lui un regard d'une pureté à la fois si confiante et si angélique, qu'il en fut intérieurement déconcerté. Il commençait pourtant à la trouver belle.

— Vous avez donc quitté Paris depuis bien longtemps, madame?

— Sitôt mariée, je l'ai quitté pour suivre mon mari au fond de la Courlande, où il venait d'être nommé à un commandement important, et depuis quatre ans j'ai à peine vu six de mes compatriotes.

Edgar profita du petit avantage que le hasard lui avait donné, et à la fin du dîner, madame de Linsdorf

ne pouvait s'empêcher de l'envisager presque comme une ancienne connaissance.

Au dessert, ayant trouvé sur son assiette une double amande, Wolfsburg se tourna vers sa voisine, et en riant :

— Connaissez-vous ce jeu allemand? lui dit-il.

— Donnez, répondit-elle avec vivacité; je suis très heureuse avec mes *Vielliebchen*, je les gagne toujours.

— Je parie que vous perdrez celui-ci, dit Edgar gaiement, en lui donnant une moitié de l'amande dont il garda l'autre moitié.

— Pour quand est-ce? demanda-t-elle.

— Pour la première fois que j'aurai le plaisir de vous voir.

Le dîner fini, la princesse occupée avec une autre vieille femme à inventer et à entendre des calomnies contre tous les habitants de la ville, et le reste de la société dispersé en groupes dans le salon, madame de Linsdorf s'approcha de son mari.

— Mon ami, lui dit-elle, permets que je te présente M. le baron de Wolfsburg; il connaît presque tous mes amis de Paris, et a eu la bonté de m'en parler tout le temps du dîner.

Edgar joua si bien son rôle avec le général, qu'au bout d'une demi-heure de conversation, celui-ci fut aussi enchanté de lui que sa femme, et, lorsque tout le monde s'en alla, il lui dit :

— Nous ne sommes à M... que pour deux ou trois

jours, mais nous serons charmés de vous recevoir; après quoi, j'espère vous amener à Linsdorf, où je vous promets du gibier.

Madame de Linsdorf, en prenant le bras de son mari, tendit à Edgar sa petite main, et avec un sourire adorable :

— Je vous remercie, monsieur, lui dit-elle, pour les moments vraiment charmants que vous m'avez fait passer.

Edgar était trop roué pour ne pas prendre cette main avec la froideur qu'il eût mise à toucher celle d'une reine, et trop savant dans le cœur des femmes pour ne pas se dire :

— J'aurai de quoi faire pendant mes trois semaines; elle est si franche!

La matinée était superbe, et madame de Linsdorf, à sa fenêtre ouverte, écoutait la musique des régiments qui défilaient pour aller à la parade de midi. La porte s'ouvrit, et un domestique annonça M. de Launay. A ce nom elle bondit, et, poussant un cri de surprise, courut à la rencontre du nouveau venu qu'elle embrassa avec effusion.

— Gustave, mon bon Gustave, mon ami, mon frère, est-ce bien vous? vous que je n'ai pas vu depuis quatre ans? Je suis si heureuse! je ne me sens pas de joie. Mais parlez-moi donc, Gustave, dites-moi que c'est bien vous. Et elle pleurait et riait en même temps.

— Mathilde, chère Mathilde, ma sœur bien-ai-

mée!... C'était tout ce que pouvait lui dire de Launay en lui serrant les mains et en les couvrant de baisers.

Madame de Linsdorf courut à l'autre extrémité du salon, et ouvrant une porte :

— Michel! s'écria-t-elle, viens chez moi tout de suite.

— Je suis très pressé, répondit une voix d'homme, j'ai un rendez-vous chez le ministre.

— C'est égal, viens un instant avant de sortir ; Gustave de Launay est ici.

Le général parut quelques moments après. Les deux hommes se serrèrent la main, et M. de Linsdorf, prenant la parole :

— J'espère, monsieur, que vous voudrez bien considérer ma maison comme la vôtre ; je sais trop quelle affection fraternelle doit exister entre vous et ma femme pour ne pas vous traiter en véritable beau-frère.

— Je vous remercie, mon général, mais je ne pourrai profiter de votre amabilité pour moi que dans quelque temps ; je suis forcé de partir pour N..., où je serai probablement retenu pendant quinze jours ou trois semaines.

— Méchant ! s'écria Mathilde ; mais au moins vous dînerez avec nous aujourd'hui.

— Hélas ! je pars à deux heures. Je n'ai appris votre arrivée ici qu'avant-hier, et hier je suis venu vous voir, mais vous dîniez en ville.

M. de Linsdorf, ayant exprimé son désir de voir

Gustave à son retour de N... et fait mille excuses pour le peu d'instants qu'il avait pu rester avec lui, sortit, laissant sa femme et M. de Launay seuls.

Gustave et madame de Lindsdorf eurent un de ces entretiens délicieux où le cœur parle au cœur, et où l'on se dit tout sans contrainte et sans arrière-pensée. D'un côté, ce fut le récit d'une existence bruyante, active, réelle; de l'autre, l'histoire d'une vie intime et isolée où les pensées sont substituées aux passions, où les sensations comptent pour des événements. Au bout d'une demi-heure, Mathilde savait ce qu'avait fait Gustave, lui, ce qu'était Mathilde. Elle lui parla de son long séjour au fond de la Courlande, lui fit avec enthousiasme la description des magnifiques beautés de ce pays romantique et sauvage où, éloignée de toute société, elle avait passé les quatre années de son mariage. Enlevée au monde à l'âge de seize ans, abandonnée pour ainsi dire à elle-même au milieu d'une nature sombre et fortement accentuée, la jeune fille douce, timide et réservée, devint une femme franche, courageuse et indépendante. D'un tempérament nerveux et rêveur, chez elle l'imagination prit rapidement son essor, et, l'impressionnabilité augmentant de jour en jour, la rêverie finit par s'exalter jusqu'à l'enthousiasme. A l'inverse de presque toutes les femmes, dont le caractère est en général formé par l'action du monde extérieur, Mathilde fit subir son influence à tout ce qui l'environnait; elle agit sur les objets qui

l'entouraient, les revêtit des formes et des couleurs de sa fantaisie, et se créa un monde idéal dans lequel elle vécut d'une existence à part et enchantée. En constante communion avec les éternelles voix de la nature et son immuable beauté, elle se forgea des liens entre elle-même et les choses inanimées. Les montagnes couvertes de neige, les sombres forêts, étaient pour elle des amies auxquelles elle disait les secrets de sa pensée. Dans le mugissement des torrents, dans la plainte du vent de la nuit, elle entendait des paroles mystérieuses dont elle seule comprenait le sens. Dans l'incessante contemplation de soi qu'engendre la solitude, elle apprit à analyser ses propres sensations et finit par connaître d'elle-même tout, excepté le cœur.

Gustave eut bientôt compris que cette superbe élève de la nature n'était plus la jeune fille qu'il avait connue autrefois. Il vit combien à cet être, si supérieur sous un point de vue purement philosophique, pouvait être funeste son entière ignorance des hommes et du monde. Il sentit aussi que dans la magnifique harmonie de cette belle nature une corde n'avait pas encore vibré, et que dans le développement moral de cette créature ardente, poétique, exaltée, l'amour n'avait point eu sa part. Il lui prit la main, et la regardant attentivement, lui dit avec l'accent d'une tendre sollicitude :

— Êtes-vous heureuse, Mathilde?

— C'est une question qu'une femme mariée ne peut se faire.

— Mathilde, insista-t-il en baissant la voix, et serrant fortement la main qu'il tenait entre les siennes, Mathilde, répondez-moi franchement, aimez-vous votre mari ?

Madame de Linsdorf baissa les yeux ; il y eut un moment de silence ; puis, relevant sur Gustave son regard noble et fier :

— Croyez-vous que, pour être heureuse et pour rester fidèle à ses devoirs, il soit nécessaire *d'aimer* son mari ?

— Quand on n'a que vingt ans, et une tête comme vous vous en êtes fait une, je trouve qu'il serait bon que le cœur fût occupé.

— Vous trouvez donc qu'il est impossible de vivre sans *aimer ?*

M. de Launay se mit à marcher dans le salon d'un air inquiet.

— C'est une destination à laquelle peu de femmes échappent, dit-il.

— Je crois que les exemples du contraire sont moins rares que vous le pensez. Quant à moi, continua-t-elle avec chaleur, mettant de côté ma position de femme mariée, je ne voudrais pas me soumettre à un despotisme aussi inexorable.

— Mathilde, vous parlez de l'amour comme un enfant. Vous n'ignorez pas combien vous êtes belle,

combien vous êtes une créature adorable... ; mais ce n'est ni la vanité, ni la coquetterie qui vous seront dangereuses, c'est votre inexpérience. Vous ne savez pas, Mathilde, vous ne pouvez pas savoir les piéges qui vous seront tendus, les ennemis que vous aurez à combattre sans vous en douter, et auxquels, lorsque vous vous en douterez, vous ne trouverez plus de forces à opposer.

— Soyez-en bien persuadé, mon ami, reprit madame de Linsdorf, une femme *peut* rester ce qu'elle doit être si elle le *veut* bien. Quand son cœur lui désignera celui qu'il faut craindre, qu'elle ne cherche point à l'éviter, qu'elle n'ait pas la lâcheté de fuir ; mais au contraire, le regardant en face, le toisant, le mesurant du haut de sa dignité, qu'elle s'arme de tout son courage, et qu'elle lutte vaillamment avec lui, rien n'ennoblit comme un pareil combat. Vous autres, hommes, qui vous entr'égorgez pour un roi, pour un principe, pour une idée, dites-moi, qu'il s'agisse de défendre votre patrie, de combattre pour vos autels, de disputer à l'oppresseur vos foyers pas à pas, votre ardeur ne sera-t-elle pas centuplée ? votre force ne deviendra-t-elle pas surnaturelle ? ne mourrez-vous pas mille fois plutôt que de vous rendre ? Eh bien ! notre patrie, nos foyers, nos autels, c'est notre honneur; et croyez-vous que nous ne sachions pas le conserver pur et intact au prix de nos larmes, de notre sang, de notre vie même ? Lorsque tout manque à une femme,

que la faiblesse la surprend et que sa vertu chancelle, elle se rappelle encore le respect qu'elle se doit; quand Dieu l'abandonne, la fierté lui reste. Vous ne saurez jamais la toute-puissance de ce sentiment qui dit : Je veux pouvoir regarder le ciel face à face sans rougir.

— Pauvre enfant, qui croit à la possibilité de jouer avec la foudre ! dit Gustave en soupirant.

Ils causèrent encore longtemps ensemble, et, lorsqu'ils se séparèrent, M. de Launay lui dit en l'embrassant, et avec une insistance étrange :

— Mathilde, au nom de notre long attachement, au nom de Louise, au nom de votre bonheur, tâchez d'aimer votre mari ! »

Lié par sa promesse, et ne pouvant l'avertir du danger qui la menaçait, Gustave quitta madame de Linsdorf en songeant avec effroi au changement opéré en elle. Il lui était évident que, pendant ces quatre années de retraite, elle avait lentement, et sans le savoir, préparé son cœur et surtout son imagination à recevoir la première étincelle que l'amour y jetterait. Il la voyait pleine d'énergie, d'enthousiasme et de vie; ne connaissant des passions que leurs noms, et des hommes que ce qu'elle en avait lu dans les livres. Elle entrait dans le monde avec une confiance illimitée en elle-même, et une foi à toute épreuve dans sa force; elle était belle, elle avait vingt ans, et elle n'*aimait* pas son mari.

Cet entretien avec Gustave laissa madame de

Linsdorf inquiète et pensive ; elle allait et venait sans intention et sans but, tantôt s'arrêtant devant la fenêtre, tantôt ouvrant un livre qu'elle ne songeait pas à lire. Enfin, elle s'assit devant le piano et commença à chanter la romance de *Desdemona ;* mais à peine en eut-elle dit quelques mesures, que sa voix s'éteignit, les larmes lui vinrent aux yeux, et, posant son bras sur le clavier, elle appuya sa tête sur sa main, tandis que l'autre errait sur les touches du piano, et tomba dans une rêverie profonde. Elle pensa à tout ce qu'elle venait d'entendre, et, dans son âme, reconnut la vérité de bien des choses que lui avait dites de Launay. Elle n'avait pas été tout à fait franche, pas entièrement sincère avec lui ; elle était plus vraie en disant qu'elle croyait à une victoire remportée sur l'amour, qu'à une vie passée sans l'éprouver. Durant ses années d'isolement, elle avait souvent rêvé l'amour, et, dans ses promenades solitaires à l'ombre des grands bois, ou au bord des fleuves rapides, plus d'une fois son imagination mit un être à ses côtés, un autre elle-même, qui pensait et sentait comme elle, aux pieds duquel elle versait toutes les richesses de sa jeune âme, tout ce que son cœur renfermait de poésie et de passion, d'enthousiasme et d'amour, et qui en échange lui disait : Que l'univers est grand et beau quand on aime ! Puis elle rentrait chez elle en se disant : *Hélas! jamais !*

Mathilde demeura longtemps plongée dans cette

contemplation intérieure, quand tout à coup sa main droite vint à frapper quelques notes consécutives qui, dans la disposition nerveuse où elle se trouvait, lui parurent si tristes, si étrangement mélancoliques, qu'elle se leva en frissonnant, ferma le piano, et s'en alla à la table regarder les cartes qu'un domestique venait d'y poser. Les premières qui la frappèrent furent celles du baron de Wolfsburg ; elle les regarda longtemps machinalement. Elle l'avait presque oublié, tant la visite de Gustave la préoccupait ; mais à présent, il lui semblait qu'il aurait aussi bien fait de venir lui-même ; c'eût été une distraction, et elle voulait quelque chose qui la forçât à sortir d'elle-même. Elle reprit les cartes et se rappela le *Vielliebchen*.

— Il paraît qu'il y tient peu, se dit-elle.

III.

Le lendemain, la princesse de D… envoya sa loge à madame de Linsdorf, et pour le jour suivant une invitation au bal.

La toile venait de se lever, lorsque madame de Linsdorf, accompagnée de son mari, parut dans la loge de la princesse. On jouait *les Brigands*. Mathilde assistait pour la première fois à la représentation du

chef-d'œuvre de Schiller; ce fut pour elle une sensation toute nouvelle que de voir se produire l'idée du poëte qu'elle aimait tant. On en était à la scène où Moor reçoit la lettre de son frère, où, voyant ses illusions détruites, ses prières rejetées, son repentir méconnu, il donne un libre cours à son immense désespoir. Entraînée par le flot de ce magnifique langage, emportée par le torrent de cette éloquence sublime, la jeune enthousiaste oubliait tout pour dévorer une à une les paroles de l'infortuné Karl, lorsque M. de Linsdorf, qui ne faisait nulle attention à la scène, et dont l'unique occupation semblait consister à passer toute la salle en revue avec son lorgnon, dit soudainement, en touchant le bras de sa femme :

— Voilà notre jeune baron de l'autre jour.

Mathilde, tout ennuyée qu'elle fût en se voyant ainsi rappelée à la terre du haut des régions poétiques où elle planait, ne put s'empêcher de tourner les yeux dans la direction que lui indiquait son mari, et aperçut effectivement dans une loge, vis-à-vis de la sienne, Edgar, qui, entièrement indifférent à ce qui se passait sur la scène, paraissait n'avoir d'yeux, d'oreilles et d'attention que pour une assez jolie femme à côté de laquelle il se trouvait assis. En le regardant, Mathilde ne put s'empêcher de se dire : — Quel magnifique Karl Moor il ferait ! Et plusieurs fois, durant le spectacle, quand le Moor de la scène débitait une de ces phrases dont le courage et l'indépendance la transportaient, elle se

retournait presque involontairement vers le Moor de son idée comme pour en saisir l'expression sur ses traits; mais il ne bougeait pas, et ne cessait de parler à l'oreille de sa voisine.

Madame de Linsdorf rentra chez elle avec un sentiment vague, indéfini, qui n'était ni de l'ennui, ni du découragement, mais qui touchait de bien près à l'un et à l'autre de ces deux sentiments.

L'apparition de Mathilde produisit une vive sensation au bal de la princesse, et chacun demandait le nom de la belle étrangère, qui, au milieu de toutes ces femmes mal mises et pour la plupart mal faites, ressemblait à un beau lis d'argent dans un parterre de passe-roses. A bien des personnes, madame de Linsdorf aurait peut-être paru trop grande; mais il y avait tant de souplesse dans sa démarche, tant de voluptueux abandon dans sa taille de roseau, qui semblait se ployer au gré du vent! On pouvait aussi reprocher à son cou trop de longueur, mais, comme une belle fleur qui se balance sur sa tige, sa petite tête se penchait sur ce cou blanc avec une grâce si langoureuse, qu'on finissait par trouver que cela ajoutait un charme indicible à toute sa personne. C'était une ravissante créature que Mathilde de Linsdorf; elle répandait le parfum de sa jeunesse et de sa pureté sur tout ce qui l'entourait. Quand elle passait près de vous, c'était comme lorsqu'on s'approche d'une fenêtre ouverte au milieu d'un bal; il semblait qu'elle vous apportât sur la brise fraîche

les senteurs des fleurs tout humides de la rosée du soir.

Depuis près d'un quart d'heure, Mathilde se trouvait assise sur un sofa au haut de la salle où l'on dansait, sa tête appuyée sur sa main et ses grands yeux noirs regardant le vide. Dieu sait à quoi elle pensait, mais elle était ineffablement belle dans ce moment; belle d'une beauté si rêveuse, si mystique, si intellectuelle, qu'on l'eût volontiers prise pour l'ombre d'Égérie assise sur les ruines de sa grotte. Depuis un quart d'heure, elle n'avait pas bougé, lorsque tout à coup une main s'appuya sur le dos du sofa qu'elle occupait, et une voix lui dit tout bas :

— *Guten Tag, Vielliebchen*[1].

Elle ne fut pas maîtresse de son premier mouvement, et se redressa comme une biche effrayée; puis, confuse de l'émotion qu'elle venait de montrer, elle rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Vous l'avez gagné, dit-elle.

Décrire l'espèce d'impression que lui firent ces trois mots très simples serait impossible. Elle n'y entendait rien, et, ce qui plus est, ne cherchait nullement à comprendre ce qu'elle éprouvait.

Après quelques instants de conversation :

— Que faut-il que je vous donne pour votre *Vielliebchen?* demanda Mathilde.

[1] Bonjour, bien-aimée.

— Je vous prierai de m'accorder au moins quatre valses.

Elle lui répondit, avec un regard d'une simplicité adorable :

— Il y a si longtemps que je n'ai valsé, que j'en ai presque peur ; je crains d'avoir oublié... Et puis cet orchestre et ce tourbillon me font un singulier effet. Une longue absence du monde rend si sauvage ; si vous saviez....

Edgar finit par la persuader, et, entourant de son bras la taille souple de Mathilde, il l'entraîna. Ses premiers pas furent timides et incertains, mais, grâce à l'extrême habileté de son valseur, au bout de quelque temps, elle surpassait toutes les autres par sa grâce vaporeuse et légère. Animée par cette musique entraînante, irrésistible, de Strauss, ses joues, habituellement pâles, se colorèrent, ses yeux brillèrent d'un merveilleux éclat ; jamais elle n'avait été si resplendissante de beauté. De tous côtés on s'arrêtait pour la regarder ; partout elle n'entendait que des murmures d'admiration. Rayonnante de gloire, enivrée de son succès (c'était le premier), elle remerciait du fond de l'âme Edgar de son triomphe et du bonheur qu'elle en ressentait.

Vers la fin du bal, M. de Wolfsburg s'approcha de Mathilde.

— A quelle heure comptez-vous partir demain pour Linsdorf ? lui dit-il.

— Ah! mon Dieu! j'oubliais que nous partions demain.

— C'est que moi je ne cours aucun risque de l'oublier, car M. de Linsdorf a eu la bonté de m'engager, et je vais avoir l'honneur de vous y accompagner.

A ce moment, le général vint chercher sa femme pour l'emmener.

— A dix heures demain matin, mon cher baron, dit-il en serrant la main à Edgar. Nous laisserons la voiture à madame, et vous et moi, nous ferons la course à cheval. — Ce jeune homme-là me plaît étonnamment, dit M. de Linsdorf à sa femme, en descendant l'escalier.

— Quel bal ravissant! quelle délicieuse fête! s'écria Mathilde en sautant dans la voiture.

IV.

Malgré les apparences qu'on serait mal venu à vouloir invoquer en sa faveur, Edgar de Wolfsburg était moins coupable qu'au premier coup d'œil on eût pu le trouver; s'il faisait le mal, c'était non par calcul, non pour le plaisir de le faire, mais par étourderie, par habitude de douter de l'existence du bien. Officier à quinze ans, beau comme Pâris, brave comme son épée,

orgueilleux comme un archange, moqueur comme un démon, mauvais sujet comme Richelieu, dès son entrée dans le monde Edgar vit toutes les femmes du grand-duché se disputer son cœur, et finit par croire, comme son camarade Felstadt, que si la vertu des femmes existait autrefois, c'était une chose passée de mode aujourd'hui. Son plus grand tort était d'avoir vu le jour au fond d'un petit duché de l'Allemagne au lieu d'être né dans une des grandes capitales européennes. A Paris ou à Londres il eût été tout autre, et la foule, qui, comme le temps, montre à chacun sa place, lui eût aussi appris à connaître la sienne. Ses nobles facultés intellectuelles, étouffées dans la sphère rétrécie où il vivait, se fussent développées; son ambition, qui, faute d'activité au dehors, était devenue une soif brûlante, se fût choisi un but élevé dans une carrière honorable, dont les difficultés eussent incessamment stimulé sa courageuse ardeur; ses folies de jeune homme, sévèrement punies dans une ville où tous se sentaient ses inférieurs (surtout ceux qui pouvaient commander son obéissance), eussent été peut-être ignorées, à coup sûr excusées. En un mot, dans une grande ville où l'on pardonne à la jeunesse ses égarements et ses excès, mais où, cette première effervescence passée, on la voit revenir à la raison et à l'activité saine, où les belles intelligences, par le contact perpétuel avec des intelligences encore supérieures, s'agrandissent, se forment, se perfectionnent, Edgar eût été, à coup sûr, un

homme fort distingué, peut-être même un homme remarquable.

D'une famille dont la noblesse était grande et pure comme celle des Habsburg, et dont presque tous les membres remplissaient de hautes fonctions auprès du souverain, à son début Edgar se trouva placé de manière à prétendre à un avancement rapide dans la carrière militaire; une plaisanterie, occasionnée par l'accident suivant, arrivé à l'un des frères du grand-duc régnant, le perdit.

Par une claire et froide nuit d'hiver, l'illustre prince en question se divertissait, selon ses habitudes ordinaires, à pourchasser toutes les femmes qu'il rencontrait dans les rues. Une jeune fille fort éveillée vint à traverser son chemin, et, le reconnaissant, se mit à fuir de toutes ses forces; le prince la poursuivit, et cette chasse continua jusque sur la grande place du château, quand soudainement chasseur et gibier disparurent tous les deux; l'un dans une longue rue qui tournait à droite, l'autre dans le grand bassin d'eau à fleur de terre, vis-à-vis la grille du palais, qu'il n'avait pas vu à cause de la neige qui le couvrait, et d'où vinrent le tirer les gens du château, avertis par la sentinelle de garde qu'un homme venait de tomber dans l'eau. Le lendemain, toute la ville sut l'aventure, tout le monde en parla, tout le monde en rit; et le soir on regardait partout, et jusque dans les appartements des dames d'honneur de la grande-duchesse, une caricature où

l'altesse royale (qui de sa course nocturne en eut pour six semaines de fièvre rhumatismale) était représentée sous les traits d'un bouc s'efforçant de sortir d'un puits au bord duquel se tenait une jeune fille qui lui répétait la fable de La Fontaine :

.... Si le ciel t'eût donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas à la légère
Descendu dans ce puits ; or, adieu, j'en suis hors ;
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts !

La cour eût la maladresse de s'en mêler, Edgar la vanité de s'avouer coupable, et, à dater de ce jour, M. de Wolfsburg fut mis au ban de la cour et de ce qu'on appelait la bonne société de M.... Les hommes le détestaient, et il leur répondait en se battant avec eux ; les femmes le craignaient, et il les rassurait en les séduisant. Son avenir était brisé, son avancement désormais impossible. Découragé, mais mille fois trop fier pour le laisser voir, Edgar menait une vie aussi déréglée et aussi dissolue qu'il soit possible de le faire en Allemagne. Reçu seulement chez les gens d'une extrême tolérance , ou d'un excessif libertinage de conduite, il parvint à n'avoir ni affections, ni craintes, ni croyances.

Comme la plupart des hommes, Edgar avait deux honneurs fort distincts entre eux. Dans l'acception or-

dinaire du mot, il était l'homme le plus honorable de la terre : c'est-à-dire qu'il se fût laissé griller tout vif plutôt que de manquer à sa parole, et pour un mot, un regard, un rien, ne demandait pas mieux que de se couper la gorge avec le premier venu ; mais quiconque aurait voulu lui persuader qu'il pouvait y avoir de la honte à compromettre une femme, du déshonneur à la tromper, ou de la lâcheté à l'abandonner, l'eût trouvé sourd à tous ses raisonnements. Aussi, lorsque, sans connaître madame de Linsdorf, il fit son pari avec M. de Launay, il ne lui vint pas dans l'idée que ce pût être une chose infâme que de jouer ainsi froidement la réputation, le bonheur, l'avenir d'un être qui au fond lui était parfaitement indifférent ; ou plutôt il ne pensait pas sérieusement que le bonheur d'une femme pût dépendre de ce qu'il appelait un enfantillage. Il avait tant vu de femmes pleurer leur vertu et prendre un autre amant pour essuyer leurs larmes, tant qui, après avoir menacé de se tuer la veille, reparaissaient le lendemain au bal plus coquettes que jamais, qu'il était presque pardonnable à lui de ne croire ni à leurs pleurs ni à leurs principes. Lorsqu'il entreprit la conquête de Mathilde, il songea à en faire sa proie, nullement à l'aimer. La seconde fois qu'il la vit, sa merveilleuse beauté frappa ses sens, et à côté de cette impression purement sensuelle en vint une autre qu'il comprenait moins bien : c'était cette espèce de respect involontaire que commandait en quelque sorte sa pureté angélique

et franche, et sa dignité sans prétention. Au sortir du bal de la princesse, Edgar se dit :

— Il pourrait bien m'arriver d'aimer cette femme-là. Eh bien! tant mieux pour elle! je me battrai avec l'autre, et tout sera dit; puis ça durera six semaines au lieu de trois.

Grâce au peu de temps que resta le général à M....., et au peu de monde qu'il y connaissait, Edgar n'eut à lutter contre aucune prévention. Insinuant et rusé comme le serpent de l'Écriture, habile comme Protée à changer de forme et de couleur, selon les nuances de ceux qui l'entouraient, il avait réussi en un clin d'œil à ensorceler M. de Linsdorf, et ce fut avec ces avantages et dans ces dispositions qu'il partit avec le général et sa femme pour la campagne.

Arrivée au château, la vie qu'y mena Mathilde fut tout juste celle qu'il fallait pour la faire tomber dans le piége que lui tendait Edgar. Dans la romantique vallée de Linsdorf, sur les montagnes couvertes de bruyères qui la cernaient, partout dans ces superbes campagnes, elle retrouvait cette liberté, ce commerce intime avec la nature inanimée qui avaient fait le charme de son long exil au fond de la Courlande; elle retrouvait tout, plus l'être de son imagination et de sa pensée, auquel elle donnait pour ainsi dire toute sa vie passée en la lui racontant, établissant ainsi entre le passé et le présent une espèce de lien qui finissait par lui faire croire à leur unité, et par lui persuader qu'Edgar avait toujours

vécu à ses côtés. Il lui arrivait parfois de s'entretenir tout naturellement avec Edgar d'événements passés avant qu'ils se connussent, comme si celui-ci devait se les rappeler et les comprendre. Pauvre enfant! elle ignorait qu'un des premiers effets de l'amour est de faire croire qu'on a toujours connu l'objet aimé, et de ne compter pour rien dans son existence le temps où on ne le connaissait pas encore. Sa vie actuelle lui apparaissait comme la réminiscence d'une existence antérieure, une musique dont elle se rappelait confusément le son. Dieu sait l'effet que produisent sur des têtes ardentes et des organisations poétiquement superstitieuses ces mystérieuses réalisations de vagues rêves faits dans le sommeil inquiet du cœur.

Le général, devenu depuis deux ans, par la mort de son oncle, propriétaire du beau domaine de Linsdorf, n'avait plus revu le château de ses pères depuis près de vingt-cinq ans passés au service de la Russie. Aussi, en venant prendre possession de son héritage, avait-il de quoi s'occuper sans s'informer de ce que faisait sa femme. Il lui laissait en tout et toujours une indépendance sans entraves. Accoutumé à la considérer comme une enfant qu'il fallait amuser, sentant que pour elle les distractions et les plaisirs avaient été rares depuis son mariage, ne songeant jamais au danger qui pouvait résulter d'une intimité si isolée, M. de Linsdorf se trouvait singulièrement heureux de la découverte de quelqu'un qui pût diminuer pour sa femme les ennuis

de la solitude, et qui, en même temps, voulût bien jouer au billard, aller à la chasse et fumer avec lui.

Quant à Mathilde, elle nageait dans le bonheur; elle était joyeuse comme l'oiseau sur la branche, sans savoir d'où venait sa joie; son contentement éclatait en tout, dans son regard, dans sa démarche, dans sa voix. Tout son être se développait et s'épanouissait au bonheur comme une plante au soleil. Elle commençait à vivre de la vie du cœur, et sa beauté en devenait irrésistible. Les femmes ne sont jamais si belles que lorsqu'elles commencent à aimer et ne le savent point encore. L'amour alors, s'alliant à l'innocence, accomplit un des plus divins mystères de la création; plus tard viennent la crainte, la douleur, la honte, le remords; et quand la conscience arrive, la pureté s'envole.

Madame de Linsdorf et Edgar passaient leurs journées, à quelques heures près, entièrement ensemble. Tantôt c'étaient des courses à cheval dans les montagnes, tantôt des promenades à travers les grands bois de chênes et de sapins; puis des excursions aux vieux bourgs dans les environs, où, pendant qu'Edgar esquissait quelque magnifique point de vue, Mathilde, assise sur les ruines, récitait des vers de ses poëtes favoris ou chantait, de sa voix vibrante de contralto, des fragments de mélodies italiennes. Wolfsburg, qui peignait admirablement, voulut absolument faire le portrait de madame de Linsdorf : elle s'y refusa d'abord; mais, cé-

dant ensuite aux désirs du général, qui lui représentait que son portrait en pied ornerait fort convenablement un des grands salons, elle finit par s'y résigner et convertit en atelier une espèce de mansarde où elle allait tous les jours poser pendant une heure. Elle avait découvert dans le village un jeune garçon de quinze ans qui jouait du piano à ravir; elle le faisait venir tous les soirs au château pour lui jouer des valses, pendant qu'elle valsait avec Edgar dans la grande salle d'armes et qu'elle faisait assister M. de Linsdorf à ce qu'elle nommait en riant *son bal*. Les boucliers et les haches d'armes de tous les Linsdorf depuis le x[e] siècle claquaient contre les murailles, le général battait la mesure, Edgar et Mathilde tournoyaient à en perdre l'haleine, le petit pianiste tapait de toutes ses forces, en s'amourachant de madame de Linsdorf à vue d'œil (ce qui faisait crever de rire son mari) : tout le monde s'amusait prodigieusement, et rien ne pouvait être plus innocent que tout cela. Mathilde ne concevait pas d'autre existence; insensiblement elle associait Edgar à tous ses projets d'avenir, sans jamais songer à l'inévitable nécessité d'une séparation, ni prévoir le moindre danger pour son repos dans la continuation des relations délicieuses qui s'étaient établies entre eux. Elle marchait en véritable somnambule au bord du précipice; sans le savoir, elle allait au devant de l'amour en lui tendant la main; et à quiconque eût cherché à l'éclairer sur l'état de son cœur, elle eût répondu

en toute confiance que l'on n'est jamais si loin d'aimer quelqu'un d'amour que lorsqu'on l'aime d'amitié.

Les choses en étaient là, et M. de Wolfsburg habitait Linsdorf depuis huit jours, lorsqu'il lui vint à l'esprit qu'il ne serait pas maladroit de troubler un peu ce calme, qui, prolongé, pouvait devenir inquiétant. Un matin, après le déjeuner, il annonça devant le général la nécessité dans laquelle il se trouvait de retourner à M.... Mathilde fut étourdie du coup, au point de ne sentir pour le moment qu'une seule chose, la ferme volonté d'y opposer une vigoureuse résistance. Elle se récria sur cette brusque détermination de quitter Linsdorf, bouda, se fâcha, appela à son aide le général, qui, après avoir essayé tous ses moyens de persuasion, finit par dire à sa femme :

— Mais écoute donc, ma chère amie ; après tout, le baron peut avoir des motifs puissants qui le forcent à partir, et ce serait mal à nous de nous y opposer.

— Je ne m'y oppose pas, répondit Mathilde d'un petit air résolu ; seulement je ne veux pas qu'il parte. Puis en riant : Tu prends la chose bien légèrement, mon cher général ; mais qu'est-ce que nous ferons quand il sera parti ? qui t'aidera à tuer tes chevreuils et tes lièvres ? qui valsera avec moi ? qui m'accompagnera dans mes courses à cheval ? — Elle se leva de table, et dominant de toute sa hauteur Edgar, qui, assis à côté du général, fumait tranquillement son cigare, elle lui dit d'un ton de feinte solennité très plaisante :

— Écoutez, monsieur le baron Edgar de Wolfsburg, si vous persistez à vouloir vous en aller, je vous déclare une guerre à mort ; songez-y ! — Et elle sortit du salon.

Lorsque Edgar se retrouva seul avec elle, elle lui tourna brusquement le dos, en feignant de le traiter avec un dédain superbe.

— Voulez-vous m'accorder une petite séance d'une demi-heure ? lui dit-il avec un sérieux affecté.

Elle se retourna, et le regardant en face :

— Non, je ne le veux pas.

Edgar s'inclina et revint à la charge.

— Voulez-vous que j'envoie chercher notre orchestre et que nous valsions ?

— Non, et vous le savez bien.

Edgar s'approcha de Mathilde :

— Voulez-vous faire la paix ? dit-il en riant.

Madame de Linsdorf dirigea sur lui un regard courroucé.

— Non, je ne veux pas faire la paix avec vous. — Puis, voyant qu'il prenait un air étonné : Je suis douce et bonne comme un ange, poursuivit-elle, quand on fait ce que je veux ; mais voyez-vous, monsieur de Wolfsburg, quand on ne fait pas *tout* ce que je veux, je suis méchante, obstinée, et surtout extrêmement rancunière. Avec cela, je suis très franche, et, je vous l'avoue, c'est parce que je vous déteste que je ne veux pas faire la paix avec vous.

— J'en suis fâché, madame, dit Edgar, faisant mine de prendre cette tirade au sérieux; car je me plaisais à me former une tout autre idée de votre caractère. — S'inclinant profondément, il se dirigea vers la porte.

Il n'en fallut pas davantage pour dérouter Mathilde et lui faire oublier son rôle de colère et d'indignation.

— Allons, ne vous fâchez pas, lui dit-elle doucement, en se mettant sur son chemin.

Edgar protesta gravement qu'il n'était pas le moins du monde courroucé.

— Vous voulez donc me forcer à vous dire que j'avais tort : eh bien! voyons, faisons la paix! maintenant c'est moi qui vous le demande.

Si Edgar eût été moins roué, il eût tâché de tourner cette réconciliation à la tendresse; mais il vit que le moment n'était pas arrivé, et qu'il y avait beaucoup trop de franchise chez Mathilde pour qu'il pût encore se risquer. Avec une froide galanterie, il porta à ses lèvres la petite main blanche qu'elle lui tendait.

— Nous voilà amis! mais, ajouta-t-elle avec son regard le plus suppliant et son inflexion de voix la plus câline, n'est-ce pas, vous ne partirez pas?—Et voyant qu'il allait lui répondre : « Je ne veux pas d'excuses; on m'a parlé ce matin des ruines d'une abbaye à quatre lieues d'ici, j'ai commandé qu'on selle les chevaux, et vous m'y accompagnerez. Allons, vous ne pouvez pas me refuser cela.

— Eh bien ! je ne partirai pas... du moins pas aujourd'hui...

La promenade fut délicieuse, le temps magnifique (c'était aux premiers jours de juin), et Mathilde, enchantée d'avoir vaincu au moins momentanément la résistance d'Edgar, fut brillante de gaieté et d'enjouement. En revenant des ruines, le ciel, jusqu'alors si clair, devint sombre, des nuages épais et noirs s'amoncelèrent à l'horizon, et quelques larges gouttes de pluie commencèrent à tomber. Au bout d'une demi-heure, l'orage éclata dans toute sa violence, et madame de Linsdorf, jetant autour d'elle un coup d'œil incertain, s'arrêta.

— Savez-vous que nous nous sommes égarés et que nous avons perdu Johann? s'écria-t-elle en riant de la mésaventure.

En effet, le domestique qui en partant du château les accompagnait, n'était plus là.

— J'aperçois quelqu'un là-bas, dit Wolfsburg, et tous les deux partirent au grand trot.

— Le chemin le plus court pour aller à Linsdorf? demanda Edgar à un paysan qui marchait à côté de la route.

— *Ei! meiner seele!* vous en êtes à trois lieues, dit l'homme.

— *Zum henker, bursche!* je ne te demande pas à quelle distance nous en sommes, mais le chemin le plus court pour y arriver.

— En ce cas, prenez la petite route à gauche, là devant vous, et allez tout droit jusqu'au pont de bois de la cascade, on peut le passer à cheval; après, suivez la grande route à travers la forêt, et vous serez à la vallée de Linsdorf dans une heure.

Mathilde montait ce jour-là, à l'insu de son mari, un étalon moldave qu'il avait acheté d'un officier hongrois pendant son séjour à M..... Le palefrenier, oubliant que ce n'était point là le cheval que montait d'ordinaire madame de Linsdorf, négligea d'attacher une gourmette au mors, et la laissa partir avec un simple bridon. Jusqu'à ce moment, ni elle, ni Edgar ne s'en étaient aperçus, car le cheval se conduisait à merveille; mais, dès le premier coup de tonnerre, il montra une inquiétude si vive, et qui, à mesure que l'orage s'approchait, devenait si violente, qu'Edgar, alarmé, s'empara de la bride, malgré les assurances de Mathilde qu'il n'y avait aucun danger. Arrivés au pont de bois, ils s'arrêtèrent. Ce pont n'était autre chose qu'une planche large de quatre pieds jetée sur un abîme profond de deux cents, et protégée par un petit parapet rustique. Le torrent, dont le lit se trouvait au fond du gouffre, enflé par l'orage, répondait en mugissant à la voix du tonnerre, et jetait sa blanche écume à la face du ciel.

Mathilde admirait cette magnifique colère de la nature, lorsqu'Edgar rompit le silence :

—Vous ferez peut-être mieux de passer le pont à pied.

— Je vous remercie, je suis trop mouillée pour m'amuser à monter et descendre de la sorte.

Edgar passa la bride de sa propre monture sur son bras gauche, et tenant de cette main les rênes du cheval de Mathilde, il lui appliqua avec la droite un vigoureux coup de cravache sur les hanches. Dans une seconde, ils se trouvèrent au bord du pont, mais ici la lutte fut terrible. Dès que l'animal, déjà inquiet, entendit le son creux que produisaient ses pieds sur la planche, sa frayeur augmenta tellement qu'il en devint indomptable. La crinière hérissée, les narines dilatées, les yeux en feu, il hennissait en frissonnant de peur. Exaspéré par les coups que lui portait Edgar, effarouché par la tempête, il se cabra et se tint presque debout sur ses jambes de derrière. Au même instant des craquements se firent entendre; et une partie du parapet, se détachant, fut emportée. Wolfsburg vit le danger, lâcha la bride, jeta sa cravache; puis, entourant madame de Linsdorf de son bras droit, il l'enleva de sa selle comme si elle eût été un enfant de huit ans, et la plaça devant lui, presque sur le cou de son cheval. A peine avait-il eu le temps de la sauver et de faire reculer sa monture d'une dizaine de pas, que le pont, déjà ébranlé, croula sous le choc d'un coup de tonnerre, entraînant dans sa chute le cheval de Mathilde. Edgar entendit une faible exclamation d'épouvante, sentit le frissonnement convulsif d'un corps près du sien, et vit entre ses bras madame de Linsdorf sans connaissance.

Sérieusement alarmé pour Mathilde, et ne connaissant pas son chemin, Wolfsburg côtoya le précipice en se frayant une route assez pénible jusqu'à la tête du torrent ; puis, descendant de l'autre côté, et sans perdre de vue la cascade, il se trouva à l'extrémité du pont opposée à celle où venait d'arriver l'accident. Il se souvint alors des instructions du paysan, et prit à franc étrier le chemin à travers la forêt, emportant son doux fardeau dans ses bras. Au détour d'un sentier il entendit une voix qui criait de toutes ses forces : — Monsieur le baron ! monsieur le baron ! et vit Johann qui venait vers lui à bride abattue.

Après avoir expliqué au domestique le malheur survenu au cheval du général :

— N'y a-t-il pas une maisonnette de garde-chasse dans les environs, où je puisse procurer des secours à madame la comtesse ? demanda-t-il.

— Pas même une hutte de bûcheron, monsieur le baron ; mais il y a tout à côté une grange où madame serait au moins à l'abri de cette pluie battante. » Wolfsburg s'y fit conduire. Descendu de cheval, il prit Mathilde dans ses bras, et, entrant dans cette espèce de hangar, la déposa doucement sur un monceau de bruyère fraîchement coupée, que les paysans y avaient mis à l'abri ; ensuite il envoya Johann au château chercher une voiture, avec l'ordre de ne rien dire au général.

Seul auprès de madame de Linsdorf évanouie, Edgar se prit à contempler sa beauté régulière et tou-

chante. Il essuya avec son mouchoir ses joues et son front pâles et humides de la pluie, sécha entre ses mains ses longs cheveux noirs qui, échappés de leurs bandeaux, tombaient tout mouillés sur son cou, et, se mettant à genoux à côté d'elle, appuya sa tête sur son épaule. Vainement il tâchait de réchauffer les mains froides de Mathilde en les mettant dans son sein, vainement il cherchait à la ranimer en les couvrant de baisers : elle ne revenait pas à la vie. Depuis plus de vingt minutes il était là à la regarder, à s'enivrer de cette beauté pure et endormie, lorsque Mathilde fit un mouvement convulsif, ouvrit les yeux à demi, et, jetant ses bras autour du cou d'Edgar, s'évanouit de nouveau en lui disant d'une voix éteinte : — Oh ! sauvez-moi !

C'en fut trop, et Wolfsburg perdit la tête. Enlaçant cette taille souple de ses bras, il la serra contre lui et couvrit de baisers ses mains, son front, ses cheveux, en l'appelant par les noms les plus passionnés.

Peu à peu et bien longtemps après elle revint à la vie, mais confusément, comme dans un rêve, et sans rien comprendre à ce qui se passait autour d'elle. Dans cette espèce de sommeil éveillé ou de réveil indistinct, les lèvres d'Edgar vinrent effleurer les siennes, un frisson nerveux parcourut tout son corps, et sans savoir ce qu'elle disait, croyant sans doute rêver :

— Edgar, vous ne partirez pas? murmura-t-elle.

Il n'eut pas le temps de répondre, car Mathilde ouvrit les yeux, et, voyant où elle était, se dégagea vio-

lemment de son étreinte et bondit jusqu'à la porte. Au même instant une voiture se fit entendre; madame de Linsdorf, sans adresser un mot à Edgar, sauta dans la calèche et partit. M. de Wolfsburg la suivit à cheval. Arrivés au château, Mathilde prétexta une indisposition, et ne descendit pas de la soirée.

— Quelle tête folle! dit le général en embrassant Edgar et en lui réitérant les expressions de son éternelle reconnaissance. Vouloir monter cet étalon moldave!

Cette nuit-là M. de Wolfsburg, qui veillait d'habitude après que tout le monde dormait au château, fut arrêté, en gagnant son appartement, par la femme de chambre de Mathilde, qui lui dit :

— Pardon, ***herr baron***, mais madame la comtesse vous prie d'être dans l'atelier demain matin à six heures.

Edgar connaissait trop le caractère de Mathilde pour oser espérer rien de flatteur de ce rendez-vous. Après une nuit passée à se tourmenter là-dessus, inquiet et déconcerté, il se rendit dans l'atelier, dix minutes avant le temps fixé. Il regardait avec distraction le portrait inachevé, lorsque la porte s'ouvrit, et Mathilde entra. Elle était pâle comme la mort, et l'abattement de tous ses traits attestait qu'elle n'avait pas dormi de la nuit.

— Vous m'avez fait l'honneur de m'appeler, madame, dit Edgar en la saluant respectueusement.

Elle s'approcha de lui, et, le regardant en face, lui répondit d'une voix basse mais ferme :

— Monsieur de Wolfsburg, j'ai un grand service à vous demander. *Partez.*

Le coup ne fut pas entièrement imprévu; mais ce qui, dans madame de Linsdorf, étonnait et déroutait Edgar plus que ses paroles, fut son maintien calme et l'absence d'agitation visible dans toute sa personne. Plutôt triste qu'agitée, plutôt abattue qu'émue, tout en elle disait que l'excitation de la lutte était passée, et qu'il ne restait plus que la lassitude d'une victoire péniblement remportée sur elle-même. Edgar comprit tout le danger de sa position, et faillit se perdre en se risquant trop tôt.

— Partir! s'écria-t-il d'un air passionné; non, Mathilde, vous ne savez pas ce que vous me demandez... Hier encore je l'aurais pu; aujourd'hui, cela m'est impossible.

Sans irritation comme sans attendrissement, avec une humilité à la fois douce et déterminée, madame de Linsdorf reprit :

— Je le sais bien; je ne puis rien exiger de vous; je ne dois posséder sur vous ni influence ni autorité. Il n'existe entre nous aucun lien qui puisse me donner le droit de commander votre obéissance; aussi je ne prétends pas vous imposer une loi, je viens vous demander une grâce; je m'adresse, je me fie à votre générosité. — Partez.

— Mathilde, dites-moi que vous m'aimez, interrompit Edgar d'une voix émue en s'emparant de la

main de madame de Linsdorf, qu'elle retira aussitôt, fixant sur lui un regard pénétrant et résolu :

— Je ne serai jamais à vous, lui répondit-elle.

—Dites-moi au moins qu'il y a du danger pour vous.

Mathilde le regarda longtemps, et puis avec une froideur extrême :

— Monsieur de Wolfsburg, lui dit-elle, vous me forcez à regretter la démarche que j'ai faite; vous m'apprenez que j'ai été trop franche, mais malheureusement je ne sais pas feindre. Je vous croyais pour moi une affection désintéressée, une amitié noble et sincère; je vois que vous ne recherchiez qu'une indigne satisfaction d'amour-propre.

Edgar vit la maladresse qu'il venait de commettre.

— Ah! Mathilde, quel mot cruel vous m'avez dit là! s'écria-t-il avec l'accent de la douleur la plus vraie et la plus poignante.

Craignant d'avoir été injuste, elle s'approcha de lui, et, posant une main sur son bras :

— Si je vous ai blessé, pardonnez-le-moi; mais promettez-moi de partir. Monsieur de Wolfsburg... Edgar... je veux vivre sans reproches; aidez-moi à vivre sans regrets.

—Mais, Mathilde, je ne puis exister sans vous voir et vous entendre; votre présence est ma vie... je vous aime.

—Oh! alors, si vous *m'aimez*, partez!

Il y avait dans sa voix tant d'énergie, tant de supplication dans le regard que tournèrent vers lui ses

yeux pleins de larmes, qu'Edgar vit qu'il ne fallait pas prolonger la résistance.

— Je partirai, madame, dit-il après un instant de silence.

V.

En quittant le château du général, Wolfsburg tremblait pour son pari. La conduite de madame de Linsdorf l'étonnait. Il avait vu des femmes engager une lutte pour provoquer la défaite ; mais Mathilde ne luttait pas. Il en avait vu qui faisaient parade du désespoir pour s'attirer la consolation ; mais Mathilde ne se désespérait point. Elle ne se posait pas en victime, elle accomplissait un devoir. Il était souvent arrivé à Edgar de rencontrer la résistance armée de pleurs, de cris, de protestations et de reproches : mais il voyait s'opposer à lui pour la première fois la simplicité et le calme, *la vérité de la vertu*. Madame de Linsdorf fut la première femme qui lui eût inspiré l'estime et le respect. Jusque là, il se disait qu'une femme, quand elle se donnait, cédait moins encore à son amant qu'à ses propres inclinations. Avec Mathilde, il fut forcé d'admettre l'inverse de la proposition, et de reconnaître qu'en cédant elle se sacrifierait. Or, en amour, croire à la nécessité d'un sacrifice, c'est douter de ses chances

de succès et doubler le prix de l'objet que l'on poursuit. Aussi, jamais madame de Linsdorf ne sembla-t-elle à Edgar si désirable que lorsqu'il crut aux difficultés qui s'opposaient à sa possession.

Après le départ de Wolfsburg, Mathilde ne cessa pas un instant de penser à lui. Tout ce qui l'entourait ou l'approchait ne servait qu'à le lui rappeler, et elle se plaisait dans la tristesse que lui causait ce souvenir qu'elle retrouvait partout. Elle faisait seule les promenades qu'ils avaient faites ensemble; seule, elle contemplait les beautés de la nature et admirait les fleurs, les étoiles et les eaux; mais la nature lui paraissait fanée, les fleurs avaient perdu leur parfum, les étoiles leur lumière, les eaux leur transparence. En proie à une tristesse inquiète, dévorée par un vague ennui, madame de Linsdorf vint à s'en vouloir pour le départ de Wolfsburg, à se le reprocher comme une faiblesse, et à se persuader que ç'avait été bien lâche à elle de fuir ainsi les apparences d'un danger qui n'existait réellement pas.

— Dans tous les cas, se disait-elle, il est plus noble de résister à la tentation que de l'éviter; j'aurais opposé à l'amour d'Edgar la religion du devoir, je lui aurais fait entendre la voix de la raison (elle oubliait que M. de Wolfsburg n'était pas le seul auquel la voix de la raison eût semblé discordante et aigre), je l'aurais forcé à ressentir pour moi cette amitié pure et élevée que je conserverai toujours pour lui.

Si quelque chose pouvait éclairer ceux que l'amour commence à aveugler, le fait suivant eût suffisamment prouvé à madame de Linsdorf que l'amitié était pour bien peu dans le sentiment qu'elle éprouvait pour Edgar.

Un jour, couchée sur un canapé dans sa chambre, elle suivait machinalement des yeux une de ses femmes qui ôtait d'une grande malle les toilettes que sa maîtresse avait apportées de M.... En secouant et pliant une de ces robes (celle que portait madame de Linsdorf au dîner chez la princesse de D...), quelque chose de dur vint à frapper le parquet; un rayon de soleil, passant à travers les jalousies, tomba tout brillant et doré sur un objet grand comme une coquille de noix. Mathilde tourna les yeux de ce côté, sauta de son canapé avec un petit cri de surprise, courut à l'autre bout de l'appartement, ramassa quelque chose qu'elle cacha précipitamment sous son corset, ce gentil reliquaire des femmes, et disparut de la chambre sans que sa camériste eût eu le temps de voir que son front était rouge comme le feu, et que son cœur battait avec une violence extrême. Madame de Linsdorf traversa le jardin, et s'enfonçant dans un des verts sentiers du bois, se laissa tomber, haletante et essoufflée, au pied d'un arbre; puis, après un regard furtif jeté autour d'elle, tira de son sein la moitié d'une double amande qu'elle contempla avec amour en disant tout bas : — *Guten tag, veilliebchen.*

Que de choses ces paroles lui rappelaient! Elle voyait Edgar près d'elle; et, fermant les yeux, il lui semblait, comme la nuit du bal, *sentir* sa voix. Elle resta longtemps plongée dans cette contemplation mélancolique du passé, puis s'en alla en soupirant.

Quatre jours s'écoulèrent, et le quatrième, au moment où Mathilde allait se retirer pour la nuit, on lui remit un billet. Elle ne reconnut pas, mais elle devina l'écriture; il était conçu en ces termes :

« MADAME,

« Des affaires d'importance m'appellent demain à V...; comme je passerai nécessairement devant votre porte, je trouve que ce serait mal reconnaître les aimables attentions dont m'a comblé monsieur votre mari, que de ne pas lui faire une visite de quelques instants. Je prends la liberté de vous en prévenir d'avance, madame, afin de vous éviter une surprise désagréable, et parce que je tiens à vous expliquer les motifs de ma conduite. Ce n'est point une infraction à vos volontés que je médite, mais purement un devoir de société dont je m'acquitte.

« Daignez agréer, madame, l'expression de mon respect.

« E. DE W. »

Le général faisait une tournée avec son intendant; madame de Linsdorf se trouvait toute seule quand on annonça Wolfsburg. La conversation fut languissante et forcée : respectueuse et froide du côté d'Edgar, embarrassée et décousue de la part de Mathilde. L'agitation mal déguisée de madame de Linsdorf la perdit, car Edgar ne tarda pas à en profiter. Après avoir parlé pendant une demi-heure des choses les plus insignifiantes, il se leva et prit congé de Mathilde; mais à peine eut-il fait quelques pas vers la porte, qu'il s'arrêta, et, se retournant :

— Madame de Linsdorf, lui dit-il d'une voix tremblante d'émotion, je ne puis vous quitter ainsi ; je vous vois peut-être pour la dernière fois de ma vie; dites-moi que vous me pardonnez mon audace de l'autre jour; dites-moi que vous ne m'en voulez pas, ou du moins que vous ne m'en voulez plus.

Mathilde lui tendit en silence une main froide et tremblante; leurs yeux se rencontrèrent, et un instant après ils étaient dans les bras l'un de l'autre.

— Mathilde, tu m'aimes...

— Vous le savez, répondit-elle avec un regard d'une tendresse ineffable.

Après une heure passée à se raconter tous ces petits secrets que le cœur amasse par milliers lorsqu'on aime, madame de Linsdorf, assise à côté de Wolfsburg, la tête sur son épaule, sa main dans la sienne, lui dit :

— Ami, vous ne demanderez plus à présent si je

vous aime ; vous ne pouvez désormais plus douter de mon amour ; vous savez qu'à l'instant même je donnerais pour vous tout le sang de mon cœur, toutes les pensées de mon âme, mon bonheur et ma vie, *tout*, excepté...

Mathilde hésita, baissa les yeux et rougit ; puis, reprenant d'un ton plus ferme : C'est parce que vous savez l'immensité de cet amour, parce qu'il ne vous est plus permis d'en douter ; c'est au nom de cet amour même que je vous demande un sacrifice, que je partagerai avec vous (car nous ne pouvons plus désormais rien ressentir séparément). Edgar, il ne faut plus nous revoir.

— Il faudra aussi vous oublier, n'est-ce pas?

— Pourriez-vous le faire? Oh! non, mon bien-aimé! que je ne cesse jamais d'être présente à vos pensées, comme vous ne cesserez jamais d'être l'objet des miennes. Je n'exige rien de vous que je ne sois préparée à subir moi-même. Aimez-moi, car je vous ai voué un amour éternel ; regrettez-moi, car ma vie se passera à vous pleurer ; mais sauvez-moi, car je ne veux pas perdre mon droit à votre estime. Le sentiment que vous éprouvez pour moi a-t-il donc si peu d'intensité qu'il faille ma présence pour l'entretenir? cette séparation matérielle est-elle au dessus de vos forces? et croyez-vous, parce que nous cesserons d'être ensemble, que nos âmes en seront moins éternellement unies?

Mathilde se laissa glisser de sa chaise, et, s'agenouillant devant son amant, elle prit ses deux mains entre les siennes, et lui dit avec une énergie irrésistible :

—Mon Edgar, sauve-moi l'honneur, pour que je ne doute pas de ton amour !

Wolfsburg la releva et la serra passionnément sur son cœur.

— Adieu, Mathilde, ange de ma vie ; adieu pour toujours ! s'écria-t-il ; et il s'élança hors de la chambre.

Edgar ne pouvait plus se le dissimuler, il *aimait* madame de Linsdorf. Avec toute la naïve innocence de cœur d'un homme qui n'a été que libertin, il glissa sans s'en apercevoir sur la pente rapide de l'amour, et se trouva en bas en même temps que Mathilde, des deux peut-être le plus étonné de sa chute.

Mathilde n'avait jamais subi la fascination d'un regard brûlant rencontrant son regard ; ce dangereux magnétisme des yeux lui était inconnu ; jamais elle ne sentit trembler sa main sous l'amoureuse pression d'une autre main tremblante ; mariée depuis quatre ans, aucune voix ne lui avait encore dit : *je t'aime*. Wolfsburg, habitué à réussir auprès de toutes les femmes qu'il désirait, ignorait qu'il pût y avoir du bonheur à posséder le cœur, l'âme, la pensée, d'une seule d'entre elles. De cette femme pure et chaste, ou de cet homme sensuel et blasé, il est difficile de dire lequel était le

plus étranger à l'amour, qui réunissait sur un même point ces deux êtres partis de points si opposés. Edgar ne comprenait rien à ces sensations; un monde nouveau s'ouvrait devant ses yeux. Il maudissait son pari avec de Launay, mais sa vanité s'opposait à ce qu'il y renonçât; pourtant il eût voulu faire cesser la guerre lâche et indigne qu'il poursuivait contre Mathilde, lui tout avouer, lui en demander pardon, et, ne devant sa possession qu'à elle seule, jouir de son bonheur en secret.

Pendant quelques jours, madame de Linsdorf vécut dans l'exaltation que produit l'idée d'être aimée. Sans cesse occupée à idéaliser sa passion, elle s'exaltait de jour en jour davantage: mais, comme cette espèce d'excitation fébrile ne peut durer longtemps, elle en vint peu à peu à désirer un bonheur moins extatique, et finit par s'arranger une existence imaginaire où Edgar serait constamment à ses côtés, où ils ne cesseraient de s'aimer avec passion, mais où elle resterait strictement fidèle à ses devoirs.

Nous nous figurons tous, lorsque l'amour commence à nous attaquer, que c'est à nos plus grandes qualités qu'il en veut; qu'il cherche à étouffer notre génie, à détruire nos facultés intellectuelles, et que ses efforts ne tendent à rien moins qu'au bouleversement complet de notre être moral et intelligent: l'amour ne se donne pas tant de peine; il nous laisse à tous notre intelligence, notre ambition, notre imagina-

tion, et leur génie à ceux qui ont le malheur d'en avoir; il ne s'attaque qu'au moins brillant, au plus dédaigné, au plus prosaïque de tous nos attributs. Il n'en veut qu'à notre bon sens; tant que celui-ci tient sa place dans la tête, l'amour ne peut y établir son empire. Quand l'amour s'en va, le bon sens revient, et reprenant modestement son coin dans notre cerveau, bien loin de l'imagination et de l'enthousiasme, car la chaleur ne lui convient guère, il oublie avec sa sérénité imperturbable les avanies que l'amour lui a faites.

Il ne manquait à cette jeune femme que la jalousie pour la rendre le plus malheureux des être. Jusqu'ici elle prenait plaisir à s'imaginer Edgar aussi triste et aussi désolé qu'elle-même, ce qui, sans qu'elle le sût, lui apportait la plus grande consolation. Son mari (c'est la destinée des maris de porter toujours les mauvaises nouvelles) fut le premier à détruire cette illusion si chère. M. de Linsdorf, depuis cinq ou six jours à M..., revint soudainement, en prévenant sa femme qu'il était obligé de la quitter encore le soir même pour aller à P.... rejoindre le grand-duc.

—A propos, ma chère enfant, lui dit-il quelques instants avant son départ, je ne m'étonne plus que ce diable de Wolfsburg se soit obstiné à nous quitter. J'ai appris à M... qu'il fait un très beau mariage : il épouse une jeune fille, noble, riche et belle. Du reste, je n'ai pu le voir qu'une fois, il ne m'en a rien dit,

VI.

Tout le monde au château dormait depuis longtemps. Mathilde, trop inquiète pour se coucher, éteignit sa lampe et vint s'asseoir à la fenêtre ouverte. Ses beaux cheveux dénoués flottaient librement sur ses épaules, qu'un simple peignoir blanc défendait contre la fraîcheur de la nuit. L'appartement de madame de Linsdorf était au rez-de-chaussée donnant sur le jardin, de sorte qu'en ouvrant la fenêtre on n'avait qu'à faire un pas pour se trouver sur le gazon et au milieu des fleurs. Onze heures et demie venaient de sonner ; la nuit était superbe ; la blanche lune versait mollement des flots de pâles clartés sur la terre, et entourait les grands arbres de la forêt comme d'une auréole d'argent. Mathilde soupira en sentant jouer sur son front le souffle tiède et parfumé de la brise. Il fut un temps où ces belles nuits d'été remplissaient son âme d'une sainte extase ; où, pénétrée de la beauté harmonieuse de l'univers, elle adorait en silence la volonté infinie, l'intelligence suprême qui livra la nature inanimée à l'homme. Il fut un temps où il suffisait du son plaintif de l'onde déferlant sur le rivage, ou d'un nuage qui s'en allait sur le vaste champ du ciel, pour la plonger dans ces rêveries pleines de vagues aspirations vers un idéal inconnu qui

ne pouvait désormais plus revenir pour elle. Le chant du rossignol, les rayons de la lune, la senteur des fleurs ne lui disaient plus qu'un mot : Amour ! — Mélodie, lumière et parfum, tout était là. Depuis le départ du général, ce qu'il lui avait dit de Wolfsburg ne cessait de la torturer. L'idée horrible se revêtait de mille formes, plus affreuses les unes que les autres, qui la poursuivaient comme des spectres. Partout, et à tout instant, elle voyait devant elle Edgar empressé auprès d'une autre femme, ses yeux lui lançant les mêmes regards de feu, sa voix lui répétant les mêmes paroles d'amour. Le supplice devenait insupportable, et la victime succombait. La pensée qu'elle pouvait perdre l'affection d'Edgar, l'idée qu'elle avait peut-être déjà cessé d'être *tou* pour lui, firent en quelques heures plus pour ébranler sa vertu que n'aurait fait l'amour seul en trois mois. Le bien et le mal perdaient leur caractère positif et fortement accusé pour faire place à des sophismes portant leurs noms ; le devoir pâlissait, les principes chuchottaient à voix basse ; Mathilde, accablée, fatiguée, lasse, se sentait une soif effrénée de bonheur et de vie. Comme un aveugle auquel on aurait rendu la vue pour la lui ôter ensuite, elle aspirait à cette lumière, à peine aperçue, qu'on venait de lui ravir avec tant de cruauté. Chez ces organisations vigoureuses et fraîches, il est difficile de détruire le besoin du bonheur ; elles le veulent à toute force, elles le demandent, il le leur faut, ne fût-ce que pour voir qu'il n'existe pas sur la terre.

Or, désormais, aux yeux de Mathilde, le bonheur était l'amour d'Edgar ; le malheur, son indifférence.

— Mon Dieu ! que je suis malheureuse ! s'écria-t-elle tout haut, et, se couvrant la figure de son mouchoir, elle fondit en larmes.

Toute souffrance est une lutte. L'âme humaine ne *peut* souffrir que jusqu'à un certain point. Passé ce point, ou elle dompte la douleur, ou elle y succombe, ou elle cesse de combattre, et achète une paix provisoire au prix d'un sacrifice certain. L'âme de Mathilde touchait au terme de sa souffrance.

Madame de Linsdorf continuait à pleurer depuis quelque temps, lorsqu'un soupir profond frappa son oreille. Se levant précipitamment :

— Qui est là ? dit-elle tout bas.

— *Guten tag, Vielliebchen*, répondit une voix d'homme, et Edgar, — car c'était lui, — parut sur le seuil de la fenêtre. Son premier mouvement fut d'une joie frénétique. Oubliant tout, dans l'extase que lui causait la vue de son amant, elle se jeta dans ses bras. Égarée, éperdue, les yeux brillants de pleurs, le sein palpitant d'émotion, d'une voix vibrante et passionnée :

— M'aimes-tu, Edgar ? lui dit-elle.

Ue baiser brûlant fut la seule réponse.

Mathilde avait eu raison en disant à de Launay que les femmes *peuvent* rester vertueuses tant qu'elles le *veulent*, mais elles ont deux volontés : l'une, qu'elles

savent immédiatement; l'autre, dont elles n'ont pas conscience, et qui agit à leur insu. Mathilde avait voulu résister, elle ne le voulait plus, ou pour mieux dire elle ne pouvait plus vouloir; elle croyait encore à sa propre force que déjà un plus grand maître tenait les rênes de sa volonté.

Les premières lueurs du matin, en blanchissant à l'horizon, trouvèrent Wolfsburg et Mathilde encore dans les bras l'un de l'autre.

Madame de Linsdorf, levant les yeux vers son amant, lui dit :

— J'ai peut-être commis un grand péché; mais Dieu me le pardonnera, car lui, qui a permis que je succombasse, sait qu'il ne m'a pas donné la force de te résister.

— Sois-en sûre, ma bien-aimée, devant Dieu tu es chaste et pure comme la lumière.

Après un silence de quelques instants, durant lequel leurs âmes semblaient prendre plaisir à se contempler :

— Tu ne m'oubliais donc pas? dit madame de Linsdorf; ce qu'*il* m'a dit de toi ce soir n'était pas vrai?

— Écoute-moi, Mathilde, reprit Wolfsburg avec l'accent de la vérité; non seulement je ne t'ai pas oubliée un seul instant, non seulement je n'ai aimé que toi dans ma vie; mais, maintenant que je t'aime et que tu m'aimes, je me donne à toi entièrement et sans réserve; mon corps, mon âme, tout mon être est à toi,

fais-en ce que tu voudras. Dis-moi de rester, je reste; dis-moi de fuir avec toi jusqu'au coin le plus reculé de la terre, je suis prêt; dis-moi.... Il s'arrêta, une larme brillait au bord de sa paupière; puis, reprenant d'une voix mal assurée : Dis-moi de partir et de ne plus te revoir, je t'obéirai. Pauvre enfant, je te le dois.

Mathilde se tut pendant un moment; puis, entourant de ses deux bras le cou de son amant avec un regard d'une tendresse que rien ne peut décrire :

— Edgar, lui dit-elle, crois-tu qu'à présent je puisse ne pas te voir et *vivre?* Tu n'es pas seul à être si généreux; moi aussi, je remets ma destinée entre tes mains; dispose de mon avenir, je te livre sans hésiter mon honneur et ma réputation, certaine que tu les garderas mieux que moi-même, et que, puisque tu m'aimes, tout ce que tu feras sera bien fait. — Ils restèrent encore longtemps ensemble; puis, lorsqu'il fallut se dire adieu :

— Mathilde, mon ange d'amour, accorde-moi une prière; donne-moi un de tes gants, un de tes rubans, une de tes fleurs, quelque chose enfin que tu auras porté ou touché, ma chérie, et qui soit imprégné de ton parfum divin, pour qu'en le touchant je sente tout ton être s'exhaler près de moi.

— Prends ce mouchoir encore humide des larmes que je versais pour toi, répondit madame de Linsdorf en lui donnant le sien, et dis-moi, mon âme, à quelle heure viendras-tu demain?

— Entre onze heures et minuit.

En quittant madame de Linsdorf, la résolution d'Edgar était prise : il l'aimait sincèrement. La vanité et l'amour-propre ne trouvaient plus de place dans ce cœur envahi pour la première fois par une affection vraie.

Dès qu'il fut arrivé à M..., Wolfsburg courut chez Felstadt qui dormait encore.

—Que diable viens-tu faire à cette heure? demanda celui-ci.

— Donne-moi de quoi écrire une lettre, et lève-toi à l'instant, car tu vas me rendre un service.

Felstadt fit sa toilette en moins de dix minutes, et dès qu'elle fut achevée :

— Fais-moi le plaisir de donner cela toi-même à M. de Launay, dit Edgar en lui remettant une lettre.

— Qui est donc M. de Launay? *Tod und Teufel!* je m'en souviens... c'est cet officier français!... Mais il me semble que le temps n'est pas écoulé.

— Il y a aujourd'hui trois semaines.

— Tu as donc perdu ton pari!... Et Felstadt partit d'un bruyant éclat de rire.

Cet accès d'hilarité ne parut pas plaire à Wolfsburg, qui, posant une main sur l'épaule de son ami, lui dit d'un air sévère et d'un ton fort grave :

— Mon cher, il est des femmes pures comme l'or et le feu.

— C'est possible, répondit Felstadt en secouant

la tête, mais je ne te croyais pas destiné à en rencontrer.

Sept heures et demie sonnaient quand Felstadt se présenta chez de Launay, qui, prenant le billet, lut à haute voix ce peu de mots :

« MONSIEUR,

« J'ai perdu mon pari, et je vous attends à la porte de Z...... à neuf heures. Vos armes seront les miennes.

« EDGAR, BARON DE WOLFSBURG. »

Cette communication n'eut rien qui pût surprendre de Launay. Bien que la position, et en quelque sorte le caractère de madame de Linsdorf l'inquiétassent vivement, il ne se fût pas permis d'imaginer qu'une femme si forte et si courageuse pût succomber dans une période de temps si limitée. Ce sentiment, joint à la vanité inséparable même des meilleures natures, et qui lui faisait refuser à Wolfsburg les qualités nécessaires pour réussir dans une pareille entreprise, rendait le cartel de ce dernier une chose attendue.

Edgar arriva le premier sur le terrain où son adversaire le suivit de près. Les préliminaires arrangés, la distance mesurée, les pistolets chargés, le sort accorda à de Launay l'avantage du premier coup. Edgar fu-

mait un cigare et regardait tranquillement le canon du pistolet braqué sur lui à une distance de dix pas. De Launay le manqua. L'adresse de Wolfsburg était renommée, il ne manquait jamais de moucher une chandelle à cinquante pas; sa balle effleura le chapeau de Gustave. Felstadt, qui ignorait la détermination qu'il avait prise de ne point blesser son adversaire, ne put s'empêcher de le regarder avec étonnement.

— A vous, monsieur, dit Wolfsburg fort poliment à de Launay, avec une légère inclination de tête.

Gustave visa longtemps, et cette fois-ci le coup porta. A peine eut-il entendu la détonation qu'il vit Edgar étendu sur le sol. Il s'élança vers lui; Edgar était blessé à la poitrine, et ne donnait aucun signe de vie.

— Vous ferez bien, monsieur, de gagner la frontière le plus tôt possible, lui dit le chirurgien de service; cette blessure est mortelle.

En aidant à déboutonner l'uniforme d'Edgar, de Launay aperçut un objet dont il parvint à s'emparer pendant qu'on examinait la blessure. C'était un mouchoir garni de dentelle, dans un coin duquel se trouvaient brodés un M. et un L.

Il fut convenu que Gustave prendrait le cheval de l'ami qui lui avait servi de témoin, et qu'il s'en irait sur-le-champ à F..., où celui-ci devait le rejoindre à midi avec une voiture. Dans dix minutes il se trouva sur la route de F.... Un sentiment de cu-

riosité invincible le poussait vers Mathilde ; il voulait la voir, et, en lui rendant son mouchoir, savoir par quelle chance, ou quelle ruse, Edgar en était devenu possesseur. Le château de Linsdorf se trouvait sur la route de V..., à moitié chemin entre M... et F... En moins d'une heure, de Launay sonna à la grande grille.

En revoyant ainsi soudainement cet ami de son enfance, Mathilde éprouva une surprise mêlée à je ne sais quel sombre et inexplicable pressentiment que les organisations très nerveuses pourront seules comprendre. Elle s'en voulait de l'espèce de soulagement involontaire que lui apportèrent ces paroles prononcées presque en entrant.

— Avez-vous des ordres à me donner pour Paris ? J'y serai dans deux jours.

Après avoir expliqué à madame de Linsdorf que des affaires de la dernière urgence le rappelaient en France, Gustave tira de sa poche un mouchoir blanc qu'il montra à Mathilde en lui disant :

— Ce mouchoir est-il à vous ?

Elle devint pâle et tressaillit ; puis, sur son affirmation :

— L'avez-vous *donné* à quelqu'un? poursuivit-il lentement, et craignant presque d'entendre la réponse.

Mathilde le regarda fixement, et de ses lèvres s'échappa un *oui* qu'on entendit à peine.

De Launay lui rendit son mouchoir sans ajouter un mot de plus. Madame de Linsdorf sentit ce qui devait se passer dans l'esprit de Gustave ; mais aucune rougeur ne lui monta au front ; elle avait trop peur pour rougir, et un tout autre sentiment que celui de la honte envahissait son cœur.

— Vous l'a-t-il *donné?* demanda-t-elle en prenant le mouchoir.

— Je le lui ai *pris.*

Mathilde se leva de son fauteuil comme par un ressort. Cette réponse et le départ précipité de Gustave lui suggérèrent une pensée affreuse. Elle déploya le mouchoir. Quelques taches de sang que Gustave, dans son empressement à le saisir et à le cacher, ne remarqua pas, vinrent lui révéler la vérité entière. Elle s'élança sur de Launay et lui saisit le bras. Des gouttes d'une sueur froide brillaient sur son front ; un tremblement convulsif agitait tout son corps.

— Gustave, lui dit-elle avec une énergie surnaturelle, je ne voudrais pas vous maudire..... Dites-moi que vous ne l'avez pas tué !....

— J'ai sauvé votre honneur, répondit de Launay.

Madame de Linsdorf tomba sans connaissance à ses pieds.

Dès qu'il eut remis Mathilde entre les mains de ses femmes, Gustave quitta Linsdorf, en proie à tous les tourments d'une jalousie d'autant plus violente qu'elle venait d'être soudainement éveillée, et résultait d'un

amour comprimé pendant de longues années. Elevé avec Mathilde, de Launay conçut de bonne heure pour elle un amour qui arrivait presque à l'adoration. Ne possédant pas assez de fortune pour épouser une femme qui n'en avait point, il la vit mariée à un autre et se tut sur son propre chagrin, la respectant trop pour lui parler d'un amour qui ne devait pas être avoué, mais ne gardant pas moins cet amour dans les replis les plus cachés de son cœur. Avec cette merveilleuse faculté qu'ont les hommes, de tourner involontairement tous les événements au profit soit de leur vanité, soit de leurs passions, Gustave s'accoutuma assez facilement au mariage de celle qu'il aimait, et, regardant M. de Linsdorf comme le simple représentant des devoirs de Mathilde envers la société, il n'en conçut pas la moindre jalousie. Madame de Linsdorf fut pour lui une espèce de sainte à laquelle il ne cessa d'élever des autels dans son âme, et dont le souvenir et la pensée guidaient ses actions et dominaient sa vie, mais cette sainte venait de perdre son prestige; elle ne lui apparaissait plus dans sa candeur éblouissante d'autrefois, avec son manteau de neige et son auréole au front. Croyant la mépriser, il lui en voulait de ce qu'il l'aimait encore. Non content de la douleur qu'il lui avait faite à elle, il l'accusait d'être la cause de celle qu'il ressentait lui-même. Avec l'injustice inhérente à la nature humaine, il lui reprochait ce qu'il appelait ses années perdues et ses sacrifices, sa vie

passée à l'aimer en silence et sans espoir, et cet amour même qui avait fait le tourment et le bonheur de son existence. La vanité de Gustave se trouvait en même temps si profondément blessée qu'elle ne lui permit pas de penser aux angoisses que devait éprouver madame de Linsdorf, et il ne songea qu'au mal qu'elle lui avait fait. Il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que, dans tout cela, Mathilde était la véritable victime; mais il s'apitoyait sur lui-même.

Quand le général revint à Linsdorf, il fut frappé des regards tristes de ses gens.

— Où est donc la comtesse? demanda-t-il enfin à la femme de chambre de Mathilde. Est-elle malade?

— Ah! monsieur le général..., madame!... Ses sanglots lui coupèrent la voix, et elle s'échappa en courant.

M. de Linsdorf, alarmé, se dirigea vers l'appartement de sa femme. Mathilde était assise sur le seuil de la fenêtre ouverte. Les derniers rayons du soleil couchant tombaient sur sa tête et doraient ses cheveux noirs, qui descendaient épars jusqu'à terre. Elle tournait le dos à son mari, qui, en entrant, l'appela par son nom. Ne recevant aucune réponse, il s'approcha d'elle et l'observa attentivement. Elle regardait fixement un mouchoir qu'elle tenait dans ses mains, et sur lequel se trouvaient quelques gouttes de sang déjà sèches et décolorées. Le général posa doucement une main sur l'épaule de sa femme.

— Mathilde, tu ne me reconnais donc pas?

Elle se retourna, et, portant à ses lèvres la main de son mari, lui dit avec un sourire étrange :

— *Guten tag, Vielliebchen !*

UNE VALSE DE STRAUSS.

DOCTOR. — You see her eyes are open.
GENTLEWOMAN. — Ay, but their sens is shut.
SHAKSPEARE, *Macbeth*.

I.

Le soir de la Saint-Sylvestre, il y avait bal à la cour. La grande-duchesse venait d'entrer dans la galerie où se trouvait la musique du régiment *Kranwinkel*, suivie de mademoiselle de Wolkenstein, sa première demoiselle d'honneur. L'apparition de cette dernière pro-

duisit une sensation bien plus vive que celle de madame la grande-duchesse elle-même, et des remarques plus ou moins bienveillantes l'accompagnèrent sur son passage.

— C'est vraiment par trop inconvenant, s'écria madame de Rothenwald; venir au bal en simple robe de mousseline, sans rien dans les cheveux, sans dentelles et sans bijoux, c'est incroyable!

— Cela ne se faisait pas de mon temps, dit en prenant du tabac la vieille comtesse de Nollingen, ci-devant grande-maîtresse de la cour, cela ne s'est jamais fait; feu madame la grande-duchesse ne l'eût pas permis. Mais aussi la cour était tout autre chose de mon temps, et nous aurions bien vite mis à sa place une impertinente comme cette Ottilie de Wolkenstein.

— Ma tante, ma tante, interrompit la petite Stéphanie, avez-vous vu le bouquet qu'Ottilie tient à la main? Un grand bouquet de magnifiques roses moussues.

— Que dis-tu là, petite sotte? répliqua madame de Nollingen; des roses moussues à la Saint-Sylvestre! Tu es folle; on n'en trouverait même pas dans les serres grand-ducales.

— Stéphanie dit pourtant vrai, reprit madame de Rothenwald; j'ai bien vu le bouquet de mademoiselle de Wolkenstein, et je voudrais savoir qui a pu le lui donner.

— Ce ne peut être que le prince, dit l'ex-grande-maîtresse avec un geste d'impatience.

— Oh non! ma tante, ce n'est pas lui; et si Ottilie n'y prend pas garde, le prince lui échappera. Il est déjà à moitié amoureux de la petite lady Emily.

— Quoi! de cette Anglaise aux longs cheveux qui tombent jusqu'à sa ceinture? demanda madame de Rothenwald.

— Tout juste; elle lui parle chiens et chevaux, et il se pourrait fort bien qu'Ottilie trouvât dans cette petite personne une rivale très dangereuse. Après cela, ajouta Stéphanie, je crois savoir le mystère de ce bouquet. Dimanche, au jeu de madame la grande-duchesse, Ottilie dit devant le major d'Ebersdorf qu'elle donnerait tout au monde pour un bouquet de roses moussues au jour de l'an. Or, il existe à Dilsheim un vieil Américain énormément riche, qui dépense toute sa fortune à cultiver des fleurs; chez lui on voit des roses au mois de janvier comme au mois de juin....

— Eh bien! interrompit madame de Nollingen, qu'est-ce que cela prouve?

— Un instant, ma tante. M. d'Ebersdorf partit de F..... hier soir, et ne rentra ce matin que tout juste à temps pour reprendre son service auprès du grand-duc.

— Et vous croyez, dit madame de Rothenwald, que Frédéric aura couru les champs toute la nuit afin d'aller chercher à Dilsheim des roses pour la Wolken-

stein? Mais il faudrait pour cela qu'il fût amoureux d'elle.

Stéphanie éclata de rire.

— Ma chère madame de Rothenwald, où en êtes-vous? Vous n'avez donc pas vu que depuis quatre semaines il ne danse le cotillon qu'avec elle? Vous ne savez donc pas qu'il en est amoureux fou?

— Mademoiselle ma nièce, dit madame de Nollingen, vous feriez bien de ne pas vous tant occuper des affaires des autres; vous êtes trop curieuse et trop bavarde; ce sont deux défauts que je ne saurais tolérer.

— Ma tante ne me gronde jamais qu'après m'avoir fait dire tout ce que je savais, murmura Stéphanie.

— Si Ebersdorf aime mademoiselle de Wolkenstein, reprit madame de Rothenwald, cela m'explique pourquoi, malgré les instances réitérées de la cour, il s'est constamment refusé à épouser Henriette de Frankenthal. Avant-hier le grand-duc, qui tient beaucoup à ce mariage, fit entendre au comte qu'on lui donnerait la petite plaque du Pélican le jour où il deviendrait le mari de la Frankenthal.

— Et il refusa! interrompit la vieille Nollingen.

— Il demanda quatre jours de réflexion.

— Quatre jours de réflexion quand il s'agit de la plaque du Pélican! Réfléchir sur une pareille faveur, et il n'a que vingt-cinq ans! Seigneur Dieu! quand je pense que mon frère n'eut la petite croix qu'à trente-

neuf, et la plaque qu'à cinquante-six, et que feu M. de Nollingen ne reçut le grand cordon que dix jours avant sa mort, à soixante-quinze ans, et après avoir été tour à tour grand échanson, grand chambellan, et intendant du théâtre de la cour. Ah! madame, les temps sont bien changés! — Et la vieille comtesse se leva et alla promener son indignation dans un des salons de jeu.

Madame de Rothenwald prit le bras de Stéphanie, et toutes les deux allèrent regarder une contredanse qui venait de se former.

— C'est pourtant étrange, Stéphanie; voilà mademoiselle de Wolkenstein qui danse avec le grand écuyer, et vis-à-vis se trouve Ebersdorf avec la Frankenthal.

— Parce que son altesse royale a ordonné au major de danser la première *française* avec Henriette. Mais aussi, avez-vous vu le regard d'Ottilie en apercevant son vis-à-vis? Je suis convaincue qu'elle est furieuse, et que Frédéric payera cher sa contredanse, car elle déteste la Frankenthal.

— Croyez-vous donc qu'elle aime le comte?

— Elle! la froide, l'orgueilleuse Ottilie! Elle n'aimera jamais, et quand même cela lui arriverait, elle mourrait mille fois plutôt que de le laisser voir. Mais je crois qu'elle voudrait mener M. d'Ebersdorf comme elle mène tous les hommes qui l'approchent.

— Dans ce cas, elle trouvera à qui parler, car

Ebersdorf est d'un caractère pour le moins aussi indomptable que le sien. L'amour entre ces deux êtres serait un duel à mort entre deux fiertés.

L'objet de cette conversation, Ottilie de Wolkenstein, semblait créé pour réaliser le type idéal de la dignité féminine. Rien de plus classique que la forme de sa tête, ou de plus irréprochablement pur que ses traits. Ses magnifiques cheveux d'un beau blond cendré se divisaient sur un front vraiment impérial; son regard superbe et l'expression habituellement dédaigneuse de sa bouche semblaient dire que rien n'existait sur la terre qui fût digne d'elle. Élevée au milieu de la cour, sous les yeux de la grande-duchesse, qui lui témoignait une affection presque maternelle, Ottilie se trouva bientôt le point de mire du petit cercle qui l'entourait. Son extrême beauté, jointe à sa position, enchaîna à ses pieds tous les hommes du grand-duché, à commencer par le prince héréditaire lui-même. Les succès éclatants qu'elle obtenait, l'adoration et l'envie qui accompagnaient ses pas, étouffèrent promptement en elle le germe de sensibilité et d'amour que toute femme porte en naissant dans le cœur, et augmentèrent à un point extraordinaire cette soif de domination dont nulle n'est dépourvue. Pour Ottilie, vivre, c'était régner, mais régner sur tous également. Trop froide pour apprécier le sentiment même chez un autre, elle ne demandait pas tant un amour exalté et profond, qu'un dévouement absolu à sa volonté, une satisfaction

perpétuelle de son amour-propre. Malgré le dédain qu'elle opposait à toutes leurs poursuites, peut-être même à cause de cet inexorable dédain, Ottilie fut entourée de soupirants désespérés et éperdument amoureux. Aucun homme ne s'approchait d'elle sans en perdre la tête, et nul d'entre eux ne pouvait au juste deviner la cause de la merveilleuse toute-puissance de cette superbe jeune fille. Les uns prétendaient qu'il fallait l'attribuer à une influence magnétique; les autres, que cela venait de cet air de calme, de sérénité royale, qui vous attirait comme l'aspect d'un beau lac transparent et pur dans lequel se réfléchit un ciel sans nuages. D'autres encore pensaient qu'on devait en chercher le secret dans le son de sa voix, de cette voix argentine, délicieuse, à laquelle rien ne résistait. Mais pour n'avoir pu trouver la cause de sa puissance, ils n'en sentaient pas moins les effets, et tous continuaient à l'adorer sans espoir.

La *française* finie, le grand écuyer tenta de reconduire mademoiselle de Wolkenstein à sa place, mais la foule les empêcha plusieurs fois d'avancer. Dans une de ces stations forcées, ils se trouvèrent derrière lady Emily et sa mère.

— Je ne vous comprends pas, Emily, disait cette dernière, pourquoi avez-vous refusé le cotillon à M. de Thalheim?

— Parce que je suis presque sûre de le danser avec le prince.

— Avec le prince! comment, vous a-t-il déjà engagée?

— Non; mais il m'a demandé tout à l'heure si j'avais vu les écuries du grand-duc; puis ensuite, si j'aimais à danser le cotillon, et sur ma réponse affirmative, il a ajouté : *et moi aussi*. Ainsi, vous sentez bien, maman, c'est absolument comme s'il m'avait engagée.

La mère secoua la tête d'un air incrédule. Ottilie, qui, grâce à sa connaissance de la langue anglaise, venait de tout entendre, résolut de déjouer les plans de lady Emily.

— Avec quel heureux mortel danses-tu la valse de minuit (1)? dit en souriant la grande-duchesse à sa belle favorite, lorsqu'à onze heures et demie les premières mesures de *la Gabrielle*, cette perle des valses de Strauss, se firent entendre. Ottilie eut à peine le temps de nommer M. d'Ebersdorf, que celui-ci venait déjà réclamer sa danseuse.

A moins d'avoir passé quelque temps en Allemagne, on ne peut concevoir tout l'effet de ces valses délicieuses, qui, tour à tour mélancoliques et folâtres, amoureuses et guerrières, vous enivrent tantôt et tantôt vous attendrissent. Il faut voir avec quelle inspiration

[1] La valse de minuit de la Saint-Sylvestre est fort recherchée par tous les danseurs, parce que, au premier coup de l'horloge qui sonne la dernière heure de l'année, on a le privilége d'embrasser sa valseuse.

on les joue, avec quelle verve on les danse. Dans un bal allemand, la musique et la danse ne sont point deux choses séparées, mais deux parties inséparables du même tout. La musique toute seule ne constitue point une valse de Strauss; le cliquetis des éperons, le frôlement des robes, le bruit des pieds sur le parquet, sont aussi nécessaires à ces valses que les instruments de l'orchestre.

Au coup de minuit, la valse s'interrompit; l'orchestre salua par de joyeuses fanfares la venue du nouvel an; tout le monde s'embrassait, tout le monde riait. Au milieu de la joie universelle, Frédéric voulut aussi profiter du doux privilége que lui accordait ce moment tant désiré; murmurant d'une voix émue quelques paroles inintelligibles, il se pencha pour déposer le baiser permis sur le front d'Ottilie; mais celle-ci se rejeta brusquement en arrière, et, rougissant de colère, le toisa de la tête jusqu'aux pieds avec un regard de reine offensée. M. d'Ebersdorf, étonné, interdit, trouva à peine assez de sang-froid pour dire, en s'efforçant de sourire :

— Il me semble pourtant que vous me deviez cela pour mes roses.

— En ce cas, je vous prie de les reprendre; donnez-les à qui vous voudrez; je n'y tiens pas.

— Ottilie!...

— Monsieur d'Ebersdorf, j'ignore qui vous a donné le droit de m'appeler ainsi.

Frédéric se mordit les lèvres.

La valse recommença, et se termina sans qu'ils se fussent dit un mot de plus. Mademoiselle de Wolkenstein, revenue à sa place, s'occupait à lorgner tantôt lady Emily qui, avec une impatience visible, cherchait des yeux le prince, et tantôt le major d'Ebersdorf, qui, assis à côté de mademoiselle de Frankenthal, lui parlait à l'oreille avec une chaleur inaccoutumée, lorsque le prince lui-même, en grande tenue, la poitrine couverte du grand-cordon couleur de chair du Pélican, se présenta devant elle dans toute sa splendeur.

Les premières paroles échangées :

— Monseigneur, dit Ottilie, qui connaissait bien le côté faible de l'illustre personnage, permettez-moi de vous demander des nouvelles de Sultan?

La figure de l'altesse royale s'épanouit à cette touchante marque de condescendance chez une personne si peu habituée à en montrer. Il s'assit à côté d'elle, et s'empressa de lui donner les renseignements les plus satisfaisants sur la santé de son cheval favori. Se voyant écouté avec une si bienveillante attention, le noble héritier de la couronne grand-ducale devint expansif. Il daigna soumettre à sa belle interlocutrice ses vastes plans pour amener une amélioration générale dans toutes les branches de l'administration, et lui apprit la détermination où il était de demander à son auguste père, à l'occasion d'une grande manœuvre qui devait avoir lieu, des uniformes de parade neufs pour tous les

officiers de l'armée grand-ducale, bien que les règlements portassent qu'ils n'en recevraient que tous les trois ans, et qu'ils n'eussent porté les leurs que deux ans et demi.

— Mais, observa son altesse royale en guise d'argument concluant, les habits de ces messieurs sont vraiment par trop râpés.

Mademoiselle de Wolkenstein fut d'une complaisance si parfaite, elle écouta avec un si vif intérêt tout ce que lui disait le prince, que celui-ci, enivré de son succès, lui demanda, en la quittant, l'honneur de danser le cotillon avec elle.

Ottilie accepta, et lança en même temps un regard de triomphe à lady Emily, puis à M. d'Ebersdorf, qui continuait toujours à causer avec mademoiselle de Frankenthal.

Quatre jours auparavant, mademoiselle de Wolkenstein avait promis le cotillon de la Saint-Sylvestre à Frédéric. Bien qu'elle vînt de le blesser grièvement, la politesse du comte, et d'autres sentiments qu'il s'avouait moins hautement, l'empêchaient d'oublier cette promesse. Au moment où l'on se préparait pour le cotillon, il vint, avec une extrême froideur à la vérité, lui rappeler son engagement.

— Il faut pardonner à ma mauvaise mémoire, monsieur le comte, répondit-elle d'un air dédaigneux; mais j'avais oublié ce dont vous voulez bien me faire ressouvenir, et je viens de m'engager tout à l'heure.

Frédéric tremblait de colère.

— Puis-je avoir l'honneur de savoir avec qui? demanda-t-il en s'efforçant de paraître calme.

Le prince s'avança pour donner la main à Ottilie. A ce moment lady Emily et sa mère traversèrent la galerie et se retirèrent.

— Monsieur d'Ebersdorf, faites-nous le plaisir de conduire le cotillon, vociféra le prince, et Frédéric se plaça aussitôt avec mademoiselle de Frankenthal à la gauche de son altesse royale.

Le hasard et les mille et une figures de cette danse capricieuse voulurent que M. d'Ebersdorf et Ottilie se trouvassent pendant quelques instants presque seuls à côté l'un de l'autre.

— Je vous remercie, mademoiselle de Wolkenstein, dit le comte d'un ton méprisant; je vous remercie de la leçon que vous m'avez donnée; vous vous êtes placée trop haut ou trop bas, il ne me reste qu'à vous rendre grâce de m'avoir ouvert les yeux avant qu'il ne fût trop tard.

— Qu'est-ce à dire, monsieur le comte?

— Que je n'ai rien à démêler avec les maîtresses des princes.

Son royal danseur revint trop tôt pour qu'Ottilie pût répondre même par un regard à cette outrageante parole; mais l'orgueilleuse jeune fille se sentit pour la première fois de sa vie profondément humiliée. Elle en perdit son calme habituel. La rage au fond du

cœur, elle chercha à cacher son agitation sous une apparence de légèreté qui ne lui convenait guère, et pendant tout le temps du souper, assise à côté du prince, et l'objet de ses attentions marquées, sa gaieté excessive occasionna un étonnement général.

Le lendemain, au lever du grand-duc, M. d'Ebersdorf demanda à son souverain la permission d'épouser mademoiselle de Frankenthal; mais à cette demande il en ajouta une autre, celle d'être immédiatement envoyé à l'étranger. Le grand-duc, ravi de voir s'accomplir ce mariage tant souhaité, consentit à tout. Quatre jours plus tard, Frédéric se maria en présence de toute la cour, et chargé d'une mission spéciale près la cour de Saint-Pétersbourg, quitta F.... avec sa femme et ses dépêches.

II.

Une année s'écoula, année féconde en événements très intéressants pour la ville de F.... Le prince héréditaire se maria avec une princesse de ****, ce qui donna lieu à des fêtes innombrables; le grand-duc fonda à cette occasion un ordre du mérite civil, et par là mit en émoi tous les conseillers du grand-duché. Le maître de chapelle de la cour, trouvant de meilleurs appointements ailleurs, s'échappa avec la prima donna, pre-

mière cantatrice de la chambre grand-ducale, au scandale prodigieux de tout le monde. Le grand veneur fut disgracié pour avoir dit que Napoléon était un homme de génie, et mademoiselle de Wolkenstein fit une maladie très grave et à laquelle les médecins de leurs altesses royales ne comprenaient rien. Les uns croyaient qu'elle s'était enrhumée au mariage de M. d'Ebersdorf; car, à peine rentrée chez elle, après la cérémonie, elle fut saisie de frissons qui durèrent plus de trois heures, et garda son lit six semaines, en proie à une fièvre presque incessante. Depuis ce temps elle souffrait beaucoup; on disait qu'elle avait une maladie du cœur, et on appuyait cette opinion sur ce que, lorsqu'elle éprouvait la moindre émotion, il lui survenait des attaques de nerfs convulsives, durant lesquelles elle portait sa main à son cœur comme pour en réprimer les battements, qui dans ces moments semblaient vouloir briser sa pôitrine. La valse surtout lui fut rigoureusement interdite, et pour avoir voulu valser au bal donné pour le mariage du prince, elle faillit mourir. Depuis, elle n'accompagnait plus la grande-duchesse en public, et même aux petites soirées elle demandait la permission de rester chez elle, car elle ne pouvait entendre une valse sans fondre en larmes.

On était encore à la Saint-Sylvestre. M. d'Ebersdorf et sa femme, revenus de Saint-Pétersbourg depuis trois jours seulement, assistaient au bal de la cour, bal qui du reste ressemblait exactement à tous ceux donnés

à cette occasion depuis dix ans. Ottilie, qui se trouvait plus souffrante qu'à l'ordinaire, gardait son lit, et la grande-duchesse, voulant, avant de descendre aux salons de réception, embrasser et souhaiter la bonne nuit à cette malade tant chérie, passa dans son appartement ; mais elle trouva Ottilie si profondément endormie, qu'elle s'en alla sans la réveiller.

Une valse fort animée venait de commencer. M. d'Ebersdorf, retenu dans le petit cercle de la cour, attendait que le grand-duc, qui l'entretenait d'une chasse aux lapins monstre qu'il voulait organiser, eût fini de lui parler pour aller chercher sa danseuse. Tout à coup un mouvement général se manifesta : les valseurs s'arrêtèrent, la musique se tut, les hommes et les femmes se rangèrent en groupes et se mirent à parler à voix basse. Une femme vêtue de blanc traversa la galerie, et, écartant du geste tous ceux qui se trouvaient sur son chemin, alla droit à Ebersdorf, qui en la voyant recula comme devant un spectre.

— Frédéric, viens valser, dit-elle d'un son de voix dont rien ne peut décrire la douceur enchanteresse ; cette fois, tu valseras avec moi.

— Ottilie !...

En proie à l'émotion la plus violente, ce fut tout ce qu'il put dire.

— Pour l'amour de Dieu, monsieur le comte, interrompit le médecin de la grande-duchesse, qui examinait mademoiselle de Wolkenstein attentivement,

ne la contrariez pas, faites tout ce qu'elle voudra, et surtout ne l'éveillez pas. *Elle dort;* un réveil soudain pourrait la tuer.

Frédéric pensa défaillir en contemplant ce fantôme qui se dressait ainsi devant lui comme un triste et vain regret sur le passé. Cette créature superbe, flétrie par la maladie, brisée par la souffrance; ces grands yeux bleus dont le regard fixe paraissait arrêté sur un objet invisible; ce front royal, sur lequel l'ange de la mort semblait avoir déjà étendu l'ombre de son aile; cette orgueilleuse Ottilie qui, blanche, pâle et inanimée comme une belle statue de marbre, venait ainsi dans son sommeil visiter le champ de ses anciennes victoires, tout cela lui semblait un rêve, une illusion, une chose trop horrible pour être réelle. Il frémit d'épouvante en sentant l'étreinte de cette main glaciale qui saisissait la sienne.

— Viens donc, répéta Ottilie; pourquoi attends-tu?

Ebersdorf la suivit machinalement, et la valse recommença. Légère comme la poussière parfumée d'une fleur, vaporeuse comme une ombre échappée à la demeure des âmes, elle flottait plutôt qu'elle ne dansait, et nul ne put entendre le bruit de ses pas.

La valse finie :

— Il fait trop chaud ici, allons respirer l'air, dit-elle, entraînant le comte vers la principale fenêtre de la galerie. Elle l'ouvrit, et sortit sur un balcon d'où la vue embrassait les jardins du château.

La terre reposait sous le manteau virginal de la neige, dont une froide lune d'hiver nuançait de teintes bleuâtres la silencieuse magnificence. Tout se taisait, jusqu'au vent endormi dans les branches dépouillées des arbres ; sur la terre et dans le ciel, la mélancolie de la nature n'avait pas une voix.

— Comme tout est calme autour de nous ! dit Ottilie s'asseyant sur un banc de pierre et faisant asseoir Ebersdorf à côté d'elle. Vois-tu les saules là-bas, au bord de l'étang? Entends-tu Ophélie et Desdemona qui pleurent? Moi aussi, j'ai pleuré, il y a un an aujourd'hui. Oh! Frédéric, j'ai bien souffert; mais il faut souffrir pour acheter le bonheur dont je jouis à cette heure. Quelle sublime chose que le bonheur ! Dans ma douleur je maudissais Dieu, je ne croyais pas en lui ; depuis que je suis heureuse, il est entré dans mon âme comme un torrent de lumière et de feu. Sainte religion de l'amour ! je me prosterne devant toi. J'entends les chœurs célestes des étoiles, je vois s'ouvrir les portes de la vie éternelle; le bonheur m'entoure, m'enveloppe comme un vêtement de flamme ! Frédéric, mon bien-aimé, mets ta main sur mon cœur. Le sens-tu, ce cœur qu'on disait si malade? Il s'élançait vers toi, mais tu étais trop loin. Maintenant que je te sens là, il est calme.

— Misérable insensé que je fus ! s'écria Ebersdorf, oubliant, dans la violence de son désespoir, les précautions du docteur. Tout est fini maintenant. O mon

bonheur, mon avenir, ma vie! perdus, perdus sans retour! Oh! l'orgueil!

— L'orgueil! répéta lentement Ottilie, c'est par lui que j'ai tant souffert. L'orgueil, et puis la jalousie. Aussi, pourquoi as-tu dansé avec la Frankenthal; pourquoi tant causé avec elle? La jalousie me dévorait, et tu ne le voyais pas; mon cœur se brisait, et tu ne t'en doutais pas. Où sont les roses que tu me donnas! Il me semble que je sens leur parfum; et ce baiser que je te refusai! Ah! Frédéric, si tu savais tout ce que j'éprouvais! Dis-moi, tu ne l'aimais pas, *elle?* Réponds-moi, Frédéric, l'as-tu aimée?

— Jamais! dit le comte d'une voix sourde, étouffée par l'émotion.

— Et moi, m'as-tu toujours aimée?

— Plus que ma vie, répondit-il en se cachant la figure dans son mouchoir.

— Quel avenir de bonheur et d'amour s'ouvre devant nous! continua Ottilie, posant doucement sa tête sur l'épaule du comte; nous traverserons la vie appuyés l'un sur l'autre. Mon Dieu, je suis trop heureuse....

Elle cessa de parler; ses lèvres s'agitaient encore, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Elle parut assoupie sans que pour cela ses yeux se fermassent. Tout à coup on entendit les premières notes d'une valse. Ottilie se leva comme un ressort.

— L'entends-tu, Frédéric, la valse de minuit? la même qu'il y a un an, *la Gabrielle*, ma valse favorite!

Tu la danseras avec moi désormais, toujours avec moi.

Et elle rentra dans la galerie appuyée sur le bras du comte.

Elle traversa d'un bond la double haie des valseurs, et se remit à danser, mais avec une espèce de fureur, sans s'arrêter une seule fois; elle tournoyait comme emportée par un tourbillon. — Plus vite! répétait-elle à chaque instant; plus vite! — Et la musique se pressait tellement, que Frédéric put à peine la suivre dans cette valse effrénée. Minuit sonna. Essoufflée, épuisée, exténuée, elle se laissa presque tomber dans ses bras.

— Ce baiser.... que je te refusai.... ce baiser.... prends-le, dit-elle d'une voix entrecoupée par ses respirations haletantes.

— Ottilie, ma vie! mon unique bien-aimée! s'écria Frédéric hors de lui; et, la serrant passionnément sur son cœur, il colla ses lèvres sur les siennes.

Un cri perçant, effroyable, se fit entendre. Ottilie s'échappa des bras du comte et tomba à ses pieds en proie à des convulsions affreuses.

— Tonnerre de Dieu! monsieur le comte, vous l'avez réveillée, s'écria le grand-duc.

— Le danger est passé maintenant, dit le docteur, personne ne la réveillera plus jamais.

VIOLA BIANCA.

« Zerrissen liegt der kranz, die blumen zerstreut. »
GOETHE, *Faust*.

Depuis bien longtemps je suppliais madame C... de me raconter l'histoire de son amie. Elle souriait tristement à ma demande, et me répondait toujours :

— Il n'y a rien à *raconter;* un grand courage vaincu, un noble cœur brisé, voilà toute cette existence qu'aucun grand événement ne caractérisa, et dont nulle trace n'est restée sur la terre.

Cependant un matin je vis Henriette venir à moi, un paquet de papiers à la main.

— Tenez, me dit-elle, puisque vous désirez tant savoir l'*histoire* de cette malheureuse Viola, voici qui vous l'apprendra mieux que je ne le pourrais faire ; ce sont quelques fragments de son journal pendant le temps que dura notre séparation. — Puis, comme je voulus saisir le manuscrit : — Un instant, poursuivit-elle, la vie entière de ma pauvre amie, sa vie intime est dans ces papiers que personne n'a encore vus ; je ne vous les livre qu'à une seule condition.

— Laquelle ? m'écriai-je.

— Celle d'une indulgence sans bornes. Peut-être l'accuserez-vous parfois d'exagération, mais vous ignorez combien elle a souffert avant de succomber. Ne la jugez pas, vous ne l'avez pas connue. Moi-même je ne l'ai pas toujours comprise, mais elle est morte entre mes bras.

Madame C... s'éloigna de moi les yeux pleins de larmes. Je me sauvai dans la prairie, et là, sous ces mêmes aubépines où tant de fois elle s'était assise, je me mis à feuilleter le journal de Viola.

4 juillet 183.

La mer me sépare de ce coin de terre que l'on appelle ma patrie, et je vais comme Christophe Colomb à la recherche d'un nouveau monde. Épanouis-toi, mon âme, ouvre tes ailes au soleil ; désormais nous ferons route ensemble. Tu ne visiteras plus seule les grandes scènes du passé ; Athènes et Palmyre, Rome et

l'Allemagne, le palais des papes et la tombe des Césars, je les verrai avec toi. Tu ne m'abandonneras plus pour traverser seule toutes les gloires et les misères de l'humanité, toutes ses grandeurs et ses infortunes. Ciel! lire Homère sur les bords de la mer Égée; monter au Capitole par les mêmes degrés que foula le pied de César; cueillir des roses dans les jardins de l'Alhambra; voir se coucher le soleil sur les rives de l'Adriatique; s'agenouiller devant le tombeau de Charlemagne; pleurer sur celui de Roméo et Juliette; contempler le beau dans toutes ses manifestations; compter les heures par les émotions que vous fait éprouver son aspect! Eh! que pouviez-vous m'offrir qui eût valu de telles jouissances, village étroit où je suis née? Que pouvait me donner même ton dévouement, Henriette?

.........Aussi je ne regrette rien, ni le séjour de mon enfance, ni ton amitié. Pardonne-moi, douce enfant, tu ne sais pas combien je suis heureuse à cette heure. Heureuse, non! le bonheur est calme, et j'ai la fièvre. Mon cœur se dilate, ma tête est en feu; je ne suis pas heureuse, je suis ivre.

Hier, après une longue course à travers les bois, j'allai m'asseoir sur les ruines du château de.... Le soleil venait de se lever. A mesure qu'il soulevait de ses rayons les blanches vapeurs du matin, toutes les splendeurs de la terre vinrent se révéler à mes yeux. Les fleuves roulaient leurs eaux à travers les champs comme

de belles couleuvres se jouant parmi les fleurs. Les bois s'éveillaient aux chants des alouettes et des bouvreuils. La nature entière se découvrait devant le soleil comme une vierge qui se dévoile avant d'entrer dans le bain. A chaque instant de nouvelles senteurs et de nouveaux sons m'arrivaient sur les rayons de la lumière et sur les ailes de la brise. Je sentis battre mon cœur à la vue de toutes ces magnificences.

Notre puissance de jouir est insuffisante ; notre vie entière est insuffisante. Mon Dieu, pourquoi nous avoir donné l'enthousiasme, si son poids même devait nous écraser ? Pourquoi nous avoir donné le sentiment du sublime, si ce sentiment dans son excès ne devait nous mener qu'à reconnaître notre propre insuffisance ?

Une grosse pierre se détacha sous mes pieds et roula jusqu'au fond de l'abîme. Au bruit sourd qu'elle faisait en tombant, on eût dit un dernier gémissement sur les temps écoulés. Dans cette vaste cour où je ne voyais que des pans de murs noirs enveloppés de lierre comme d'un linceul, allaient et venaient, il y a quatre siècles, plus de cinq cents chevaliers sous les armes. Le hibou, la nuit, réveille l'écho qui ne répondait autrefois qu'aux cris de victoire ou aux chants d'allégresse. Entre ce passé toujours croulant des hommes et ton éternel présent, Seigneur, comment ne pas se sentir écrasé ?

En quittant le château, je vis un vieillard qui se reposait sur un tronc d'arbre renversé. Lorsqu'il m'aper-

çut, il ôta respectueusement son bonnet. Son air vénérable me toucha. Je m'approchai de lui, en lui demandant si je pouvais lui être utile.

— Hélas ! me répondit-il, la pente est si rapide et mes genoux si chancelants, que je crains de ne pouvoir aller plus loin. Mes jambes se dérobent sous moi ; j'ai peur de tomber, et je voudrais pourtant ne pas mourir avant d'arriver là-bas. Être venu de si loin et voir enfin le but de mon dernier voyage sur la terre sans pouvoir l'atteindre, c'est bien dur.

L'accent de douleur amère avec lequel il prononça ces derniers mots me toucha profondément. Je lui offris mon bras pour descendre ; il l'accepta avec joie. A peine eûmes-nous fait quelques pas, qu'il s'arrêta :

— Voyez-vous, me dit-il, là-bas, très loin, un petit village qui semble se cacher dans les bois, de l'autre côté de la rivière ?

Il vit que mes yeux cherchaient vainement l'objet qu'il me désignait.

— Ma vue est bien faible, poursuivit-il, mais je vois encore son clocher qui dépasse les cimes des plus hauts arbres ; et pourtant il y a soixante ans que je ne l'ai revu que dans mes rêves.

Nous continuâmes notre route, et il me raconta qu'il venait d'Amérique, où il avait combattu sous Washington dans la grande guerre de l'indépendance.

— J'ai quatre-vingt-deux ans, me dit-il à la fin ; j'ai perdu tous ceux que j'aimais. L'un après l'autre, mes

enfants et mes petits-enfants sont partis pour le grand voyage ; puis, quand tous les miens dormaient sous terre, j'ai tourné les yeux vers l'Europe, j'ai quitté les savanes, et je suis revenu mourir dans ma patrie. A la porte de la maison de mon père, il est un banc de pierre sur lequel, quand nous étions tout petits, mes frères et moi, ma mère nous servait à souper les soirs d'été. Je vais m'asseoir là.

Arrivés en bas, je dis adieu au pauvre vieillard et repris mon chemin en remontant la colline.

Patrie! quel est donc ce mot, qui fait que les hommes vont à la mort comme à une fête, qui attire un vieillard octogénaire d'au-delà des mers pour venir mourir là où il est né, et qui ne réveille point d'écho dans mon cœur? Tout est électif dans le monde, les objets de votre amour, de votre haine, le but de votre ambition, la forme de votre croyance, — tout peut être l'acte de votre volonté, hors le pays sur lequel vous avez placé toutes vos affections, vers lequel vous conduisent toutes vos sympathies. Vous choisirez tout, carrière, amis, épouse, vous choisirez même votre Dieu, mais vous ne choisirez pas votre patrie. Ai-je demandé à naître là où je suis née? Ai-je voulu, avant que de venir au monde, appartenir à tel point du globe plus qu'à tel autre? Pouvais-je le vouloir? Et quand même je l'aurais voulu, suis-je responsable de ce dont je n'ai gardé aucune conscience? Combien y a-t-il de gens dont l'existence, comme celle de ce vieillard, ne fait

que décrire un cercle plus ou moins étroit, et qui reviennent toujours au point d'où ils sont partis, les uns par un orgueil borné, les autres par une faiblesse superstitieuse ! En vérité, la vie est une chose grotesque, et nous ne méritons guère plus que l'on nous prenne au sérieux que l'écureuil qui tourne éternellement dans sa cage. S'en aller pour retourner, monter pour descendre ensuite, avancer pour revenir sur ses pas, poursuivre une idée pour l'abandonner plus tard, la belle occupation ! Et si l'on ne revenait pas, si l'on montait toujours, si l'on ne reculait jamais, si l'on s'arrêtait à ses convictions, où cela nous mènerait-il ?

.... D'où me viennent cette inquiétude, ce besoin d'action qui me dévorent ? Depuis que je suis en France, l'air que je respire m'entraîne malgré moi vers l'activité ; le sol brûle mes pieds et me force à marcher plus vite. Je ne voulais que tout voir, tout admirer ; maintenant je voudrais tout éprouver ; je ne demandais qu'à contempler de loin la foule bigarrée qui se pousse, se coudoie et se heurte à chaque pas, et déjà je voudrais me mêler à elle : la monotonie, l'inactivité me tuent. Pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas fait homme ? Mon courage traîne après lui mon corps, comme ces esclaves de l'antiquité auxquels, vivants, on attachait un autre esclave mort. Aux sons d'une musique guerrière mon cœur palpite jusqu'à m'étouffer ; au récit d'un fait héroïque mes narines se dilatent comme celles d'un jeune cheval qui sent de loin la bataille. Aspirer à l'action, à

la lutte, vouloir *vivre* enfin ; sentir que ni la volonté, ni l'ardeur, ni la force, ne vous manquent, et ne pouvoir se prendre corps à corps avec rien ! Il y a de quoi se briser la tête contre un mur... Être Sémiramis, quand ce ne serait que pour une heure ! commander aux Assyriens, quand ce ne serait qu'avec un sceptre de carton doré, du haut d'un trône de bois peint ! Son esprit viendra m'animer à travers les siècles ; ce qu'elle éprouva, je l'éprouverai ; son ardeur m'inspirera ; je serai pendant une heure aussi vraiment reine que le fut celle qui, il y a trois mille ans, sortit du bain pour aller tout échevelée dompter l'insurrection dans les rues de Babylone. — Il y a parfois plus de réalité que l'on ne pense dans de pareilles représentations.

.... Que l'on est heureux, lorsqu'avec une conviction profonde, on consacre son existence à l'art. Cela seul nous élève au dessus de commun des mortels, au dessus de leurs préoccupations, de leurs passions même...

... On dit que j'ai été sublime ; je le crois, car j'ai été vraie. Je n'ai rien joué, j'ai tout ressenti. Pauvre Anne Boleyn ! J'ai entendu les échos funèbres qui réveillaient les pas du roi Henri dans les longs corridors du royal donjon de Windsor. J'ai rêvé tes rêves, lorsque, au milieu des fêtes de la cour, tu te prenais d'admiration pour la couronne sur le pâle front de Catherine. J'ai pleuré tes larmes lorsque j'ai vu s'éteindre

dans le sang cette vie que tu te peignais si riante et si dorée au fond du vieux manoir de ton père.

Les lumières, la musique, la gloire, tout m'enivrait, et au milieu de cette pluie de fleurs et d'applaudissements, je me croyais déjà loin de la terre, transportée dans quelque région céleste. Oh! pourquoi ne pas mourir en de pareils moments? Tout ce qui les suit est si vide, si terne, si monotone!

Quatre heures du matin.

Que s'est-il donc passé? Pourquoi suis-je ici à cette heure, et en robe de bal? Mon feu s'est éteint, le souffle glacé du matin commence à courir sur mes bras nus sans que j'aie froid. Je ne puis quitter cette place; à peine si j'ose respirer. Je craindrais que le moindre mouvement ne vînt détruire le rêve délicieux qui m'enveloppe et me berce. Que s'est-il donc passé! Ce soir, au bal, une foule m'entourait et me demandait des fleurs de mon bouquet. Un seul parmi tous ne disait rien, et fixait sur moi un regard sérieux et scrutateur, mais en même temps doux et tendre; un regard que je ne puis décrire, mais que je vois partout, que je verrai toujours. *Lui*, il ne bougeait pas. Fascinée, troublée, mais poussée par un instinct féminin que je ne pouvais dompter, je m'avançai vers lui, et avec une coquetterie mal assurée : Vous qui ne me demandez rien, lui dis-je, quelle fleur voulez-vous? — Une violette, me répondit-il. J'arrachai

de mon bouquet une violette blanche. Sa main tremblait-elle en la prenant, ou n'était-ce que la mienne qui tremblait en la lui donnant? Un long regard, une voix émue, un inconnu auquel je donne une violette... et puis... rien de plus... une violette. O ma mère, pourquoi m'avez-vous donné ce nom, pour qu'un étranger, en me demandant une fleur, fasse ainsi vibrer tout mon être?

M'aime-t-il, ne m'aime-t-il pas? J'effeuille ma vie comme une marguerite, en adressant à chaque heure la même question.

... Et j'ai pu concevoir la vie sans amour! j'ai pu croire que l'on échappait à cette divine loi! Je ne connais le véritable prix de l'existence que depuis le jour où je le vis pour la première fois. Je suis fière de ma beauté, de mes talents, de mes succès. Je veux être plus belle, plus brillante, plus admirée que jamais. Je veux que l'on m'adore à genoux. D'orgueilleuse et froide, je suis devenue coquette; aucun hommage ne m'est indifférent depuis que sa vanité m'inspire. Il faut que tous m'aiment pour que lui se glorifie d'être seul aimé; la moindre critique me réduirait au désespoir; je veux que l'admiration de tous monte jusqu'à moi comme un encens dont le parfum n'enivrera que lui.

Il m'aime, je n'en puis pas douter, mais il ne parle jamais de l'avenir. Hier, après nous être longtemps

promenés dans le bois, nous nous assîmes au pied d'un acacia en fleurs. Les derniers rayons du soleil couchant s'éteignaient dans les vapeurs grises du crépuscule. Les oiseaux se taisaient ; la plainte seule du rossignol se faisait entendre au loin dans les broussailles. Nous parlions de bien des choses, lorsque, je ne sais trop comment, je vins à dire qu'il n'y avait de vraiment beau que ce qui durait.

— Qu'est-ce qui dure sur la terre ? me demanda-t-il tristement.

— L'amour, lui répondis-je.

Il posa doucement sa main sur mes yeux comme pour en cacher les regards.

— Enfant ! dit-il, tu as bien des illusions.

— Et toi, n'en as-tu donc plus ? crois-tu, par exemple, que je t'aimerais comme je t'aime, si je ne voyais pas notre affection subsistant toujours dans l'avenir le plus reculé ?

— Laisse là l'avenir, je t'en prie, s'écria-t-il en se levant, l'avenir ne nous intéresse que parce qu'il nous est inconnu. En lui ôtant son voile, on lui ôterait son charme.

— Pourtant, tu es bien sûr de m'aimer toujours.

— En doutes-tu, Viola ? me demanda-il en attirant mon bras sous le sien et le pressant tendrement sur son cœur.

Je ne doutais plus ; le son de sa voix, son regard, me firent tout oublier. Je le sentis près de moi, et je

ne pensai plus à rien. Mais, maintenant que je suis seule, je pense encore à l'avenir.

Il y a quelques jours, nous allâmes, avec une société nombreuse, voir les tableaux à ***. *Lui* et moi, nous nous arrêtâmes devant un portrait de femme, c'était celui de la belle et malheureuse La Vallière. Je ne pus m'empêcher de soupirer en contemplant ce ravissant visage. Il s'en aperçut.

— Quelle belle destinée, pourtant ! Maîtresse de Louis XIV ! Ah ! Viola ! si j'étais un grand roi !..

— Je n'attendrais pas que vous ne m'aimassiez plus pour vous fuir, lui répondis-je.

En revenant, la conversation roula sur les femmes célèbres.

— Quant à moi, j'en ai horreur, s'écria une petite dame de notre société.

— Je le crois bien, me dit à voix basse mon voisin, son mari a failli se tuer une fois par amour pour une cantatrice qui l'avait planté là.

— Les femmes auxquelles la gloire a fait une position à part dans le monde, dit-il, inspirent souvent les passions les plus effrénées ; mais il est difficile, quelle que soit du reste leur conduite, qu'elles puissent inspirer assez de confiance pour qu'on leur livre sans hésiter le soin de son honneur et de son nom.

Cette remarque pénétra dans mon âme comme un trait de lumière : il y a dans les noms un sens mys-

térieux. Pourquoi ai-je quitté l'obscurité que le mien recherche tant? Quand il me demanda une violette, n'était-ce point assez me dire que son cœur ne voulait que ce qui se cache dans le silence et dans l'ombre? Ah! Henriette! des différentes routes à travers la vie, celle que tu parcours est celle qu'il fallait choisir. Je me suis égarée, mais il n'est pas trop tard. Revenons sur nos pas.

Mon Dieu! passer une moitié de sa vie à désirer ce qu'au prix de l'autre moitié on voudrait n'avoir jamais obtenu! Je ne veux plus de la gloire, elle m'est odieuse; elle se met entre lui et moi, et fait qu'il se tait sur l'avenir. La place d'une femme est dans l'obscurité, quels que soient ses titres à la distinction. Et pourtant, mon Dieu, est-ce bien là ce que tu as voulu dans ton éternelle justice? Ne nous as-tu créées que pour être les serves légitimes des hommes? Ne nous as-tu envoyées sur la terre que pour meurtrir nos mains en écartant les ronces et les pierres de leur route, et en arrachant les épines de leurs pieds ensanglantés? N'obtiendrons-nous jamais l'admiration des hommes sans perdre de leur estime? Ne pourrons-nous jamais réunir la gloire que l'on ne nous accorde que trop facilement, avec le respect que la vertu seule commande?

Te souvient-il, mon Henriette, des jours de notre enfance? Toi, heureuse épouse et mère, penses-tu en-

core à cette pauvre Viola pour qui tu rêvais de si brillantes destinées? Te promènes-tu quelquefois le soir sous les aubépines dans la prairie, ou bien au pied de cette petite colline où nous tressions ensemble des couronnes? Te rappelles-tu ce jour où nous nous disputâmes, parce que nous n'avions pu faire qu'une seule guirlande et que nous la voulions toutes deux? Tu t'en emparas; mais au moment d'entrer au salon, qui était plein de monde, je te l'arrachai et la posai sur ma propre tête. Bonne Henriette! tu l'as peut-être déjà oublié, tandis que moi, mon front saigne encore des épines que cachaient les roses de ma couronne.

... Pourtant il s'oppose à ce que je rompe avec la gloire.

— Le sacrifice est trop grand, me dit-il.

— Et quand il le serait encore plus? lui répondis-je: il n'y a point de sacrifice assez grand pour que j'hésitasse à l'accepter de toi, à te le demander même, parce qu'il n'y en a point de si immense que je ne sois prête à te faire.

— Tu es bien jeune, Violette, me dit-il, tu ne comprends pas encore ces choses-là. Tu les comprendras plus tard et toujours trop tôt.

Le passé me semble déjà si loin! De toutes les brillantes fêtes qui m'entouraient, il ne reste plus qu'un écho indistinct, qu'un reflet évanoui. Autrefois les

jours étaient trop courts, la vie entière trop bornée pour suffire à mon activité sans trève. Maintenant, dans une indolence perpétuelle, dans une solitude complète, mon existence se passe à ne rien faire sans que pour cela elle me paraisse moins remplie. Une seule pensée m'occupe, un seul être m'absorbe. Hors de cette idée, hors de cet être, rien!

...... Le soir, il devait venir. L'attente a des tortures secrètes que les organisations nerveuses connaissent seules. Elles seules savent ce que peut renfermer d'angoisses une heure passée à suivre des yeux le mouvement de l'aiguille sur le cadran et de l'oreille les battements de son propre cœur. Je m'étais faite belle, j'avais mis la toilette qu'il aime le mieux, une robe de soie bleue et un bouquet de violettes blanches dans les cheveux. Que le soir me parut lent à venir! Je rêvais au bonheur que j'éprouverais en le voyant. Je me promenais devant la glace en me disant. Il va me trouver bien jolie! Pourtant il ne venait pas. Je me mis à chanter, puis je réfléchis que cela m'empêcherait d'entendre ses pas sur l'escalier, et je fermai le piano. Je descendis au jardin, croyant qu'il viendrait m'appeler par mon nom avant que j'eusse eu le temps d'en gagner l'autre extrémité. Je ralentis le pas pour mieux écouter et pour ne pas perdre le premier son de cette voix adorée. Rien ne rompit le silence. Je rentrai; dix heures et demie sonnèrent. Passé onze heures, il ne

viendra plus, me dis-je. Inquiète, craintive, je m'assis devant la pendule comme une accusée devant le tribunal. Que j'étais avare de cette dernière demi-heure! Je me serais volontiers prosternée devant ce mécanisme inanimé s'il eût voulu multiplier la durée de chacune de ses secondes; mais l'impitoyable aiguille avançait toujours; minute après minute s'envolait; il n'en restait plus que dix. Tout à coup me vint une idée qui me rendit tout mon courage: je sonnai ma femme de chambre: — Marie, lui demandai-je, cette pendule n'avance-t-elle pas?

— Non, madame, me répondit-elle.

— Sortez! lui dis-je d'un ton courroucé; et la pauvre fille s'éloigna tout étonnée de mon emportement. Aussi, pourquoi m'avoir répondu *non* au lieu de *oui?* Pourquoi ne pas mentir? Je ne lui demandais pas la vérité, je lui demandais une demi-heure de plus dont j'aurais volontiers payé chaque seconde avec une goutte de mon sang.

Pendant quatre jours, je l'attendis en vain. Lorsque, au milieu de la joie que j'éprouvais à le revoir, je me rappelai assez sa longue absence pour la lui reprocher; il me prétexta froidement des affaires importantes.

— Autrefois, lui dis-je, aucune affaire n'était assez importante pour vous retenir loin de moi.

— Autrefois, me répondit-il, le nombre de vos occupations et de vos adorateurs vous rendait si inacces-

sible, que l'on négligeait tout pour vous voir. Aujourd'hui que l'on est toujours sûr de vous trouver, on se gêne un peu moins.

Cette réponse me fit peur. — Comment! parce que je lui ai tant sacrifié, — que je l'ai préféré, lui, à mes succès, aux triomphes de mon amour-propre, à ma gloire, — parce que je suis plus que jamais à lui, il serait moins que jamais à moi? Je lui serais moins chère, moins précieuse, parce qu'il est sûr de moi? Sa vanité regretterait ce que j'ai sacrifié au repos de son cœur? Mais ne l'a-t-il pas voulu? N'est-ce point un mot tombé de sa bouche qui changea tout mon avenir, toute ma destinée? A présent, je comprends pourquoi il me détournait de ce qu'il appelait un sacrifice trop grand; il ne cherchait qu'à éviter une responsabilité trop grande. Mon Dieu! où me réfugier dans ce vaste labyrinthe qu'on appelle la vie? Dans quelle position trouver un asile? Ne me reste-t-il donc plus que la gloire sans son estime, ou l'obscurité sans son amour? Mon enfance! mon enfance! oh! que ne donnerais-je pour une seule heure parmi les genêts et la bruyère de mes montagnes! pour le croassement d'un seul corbeau dans le bois de sapins!

Le vice est lâche comme le vautour, et ne s'attaque au cœur de l'homme que lorsqu'il est pourri. Il est trop jeune, trop heureux pour que le mal puisse l'entraîner. — Le vice, le mal! exagérations stupides qui

viennent tout de suite à la bouche d'une femme dès qu'elle se croit un peu moins aimée! Quel mal et quel vice? Quand il cesserait de m'aimer, et quand j'en mourrais de douleur, cela l'empêcherait-il de servir fidèlement son pays, d'être un homme estimable et digne, plein d'honneur et de nobles qualités? Et puis, « *elle n'est pas la première*, » cette terrible parole de Méphistophélès ne devrait-elle pas m'apprendre au moins la modération?

Il ne m'aime plus, il ne m'aima jamais. — A cette heure, je suis seule dans le monde; il devrait y avoir sur mes lèvres des accents de colère, dans mes yeux des regards indignés, dans mon cœur un mépris souverain; je n'y trouve que des soupirs, des larmes et de la douleur, une douleur sans bornes, sans frein, sans espoir. J'ai noblement agi, je devrais me complaire dans le sentiment de ma propre grandeur, et je suis blessée pour lui de ce que je lui suis supérieure, tandis qu'en même temps je me méprise moi-même de ce que, ne pouvant plus l'estimer, je l'aime encore. Ceux qui disent avoir trouvé dans l'orgueil et l'indignation un remède contre les souffrances de l'amour, ou n'ont jamais aimé, ou disent ce qu'ils ne sentent pas.

Rien n'est insupportable, lorsqu'on souffre profondément, comme les condoléances banales de ceux qui vous entourent. Une femme très vertueuse me dit :

— Consolez-vous, mon enfant, vous vous êtes conduite héroïquement ; peu de femmes auraient conservé leur vertu pure et intacte dans de pareilles circonstances.

— Eh ! mon Dieu ! lui dis-je, ignorez-vous donc que je donnerais volontiers ce que vous appelez ma vertu pour une seule heure de ce temps où je croyais en lui ?

Elle crut que ma réponse était dictée par le délire, et continua :

— Soyez sûre que l'approbation de vous-même...

— L'approbation de moi-même me rendra-t-elle ce que j'ai perdu ? interrompis-je ; et d'ailleurs, puisque je l'ai perdu, lui, êtes-vous bien sûre que je sois contente de moi ? Croyez-vous que, plutôt que de le blâmer, lui, je ne m'en veuille pas à moi-même de n'avoir pas tout donné pour le retenir ?

La prude se leva, et me dit d'un ton sec et sévère :

— Vous n'avez rien perdu, car vous avez conservé votre honneur.

— Et précisément parce que je l'ai conservé, je l'estime moins que ce que j'ai perdu.

O femmes ! soyez donc moins fières de cette vertu dont vous vous faites une arme si terrible. Où est celle d'entre vous toutes qui ne la sacrifiât mille fois si elle se croyait sûre d'obtenir en échange un amour inaltérable ? Où la trouver ? Ma courageuse et indulgente Henriette, toi, femme vraiment vertueuse, réponds.

Comment me soustraire à cette vie qu'il m'a rendue impossible? Son amour absorbait tellement tout mon être, que je ne peux plus faire un pas dans l'existence sans me heurter contre un regret, ou voir se dresser devant moi le fantôme d'un souvenir. Viens à mon aide, Thécla, reproche-moi ma lâcheté, soutiens-moi de ton noble courage. Hélas! nos souffrances sont trop inégales. Ton amant est mort, ton image dans le cœur. On se peut consoler de la mort matérielle d'un être dont l'âme immortelle est à vous au delà de la tombe. Mourir! lorsque ce mot veut dire rejoindre une autre âme qui vous attend là bas, il est facile de fermer derrière soi les portes de la vie. Mais aller au devant de la solitude éternelle; pourquoi? Que j'envie ton sort, ô jeune vierge d'Allemagne! A jamais réunie à celui que tu aimais, vous parcourez ensemble les plaines de l'infini, inséparables comme les deux amants de Ravenne. Tandis que moi, quand sa dernière heure aura sonné, son âme altière passera devant mon âme éplorée sans la reconnaître. J'ai honte de moi et de mon indigne faiblesse. Je devrais le haïr et ne le puis. Ma force est éteinte, mon orgueil brisé, ma dignité morte dans les angoisses qui me déchirent. Wallenstein, je ne suis plus ta *courageuse fille*, car je pleure comme s'il me restait encore quelque chose à perdre.

Je porte la mort en moi. De ces cruelles souffrances, de cette longue lutte, j'en ai retiré la certitude. La

blessure a été profonde, mais de cette blessure même naît le remède que mon cœur saignant garde en lui contre tous mes maux. Pourtant, de mon lit de malade et de mes longues insomnies, sort aussi la conviction humiliante que la douleur physique tue la douleur morale. A mesure que mes souffrances corporelles augmentaient, la puissance de mon esprit diminuait, et à la fin mon âme a tout oublié pour ne s'occuper que du plus ou moins de douleur qu'éprouvait mon corps. Je m'en veux du bonheur que je ressentis en revenant à la vie, et de l'impression profonde que malgré moi produisirent sur mes sens les premiers rayons du soleil, le premier chant des oiseaux, le premier souffle du printemps.

... Il y a quelque temps, une de mes soi-disant amies vint me voir avec son fils aîné, ravissant enfant de quatre ans, dont elle ne cessait de me faire admirer la beauté. Elle me parla tant de l'amour de son mari pour elle, et me répéta si souvent que le bonheur ne se trouvait que dans le mariage, au coin de son feu, entre son époux et ses enfants, qu'à la fin je me levai, exaspérée, et prétextant une indisposition soudaine, je quittai le salon et la laissai seule. Rien ne peut égaler l'espèce de haine que pendant longtemps je continuais à ressentir contre cette pauvre femme qui, après tout, n'avait que le tort des heureux, d'oublier les chagrins d'autrui devant la contemplation de son propre bonheur. Aujourd'hui, je l'ai revue. Je ne me sens plus

d'éloignement pour elle; je lui ai parlé de son mari, de son bonheur domestique, j'ai pris son enfant sur mes genoux, j'ai vu briller dans ses yeux la joie maternelle la plus orgueilleuse, sans que cela m'ait fait éprouver le moindre sentiment pénible.

Le doute est une chose salutaire et ressemble à l'opium, qui, pris en petite quantité, produit un certain effet, et, pris en grande quantité, l'effet contraire. Un peu de doute mène au désespoir; mais allez plus loin, doutez de tout, de votre propre douleur même; le doute vous sauvera, si l'ennui ne vous tue pas.

Il me l'avait bien dit : rien ne dure sur la terre, ni l'amour, ni la douleur.

Je pense souvent à ce pauvre vieillard, car moi aussi je veux aller mourir là où je suis née. Le cercle de mon existence a été vite décrit; à peine me suis-je éloignée de mon point de départ que déjà je voudrais y retourner. Depuis quelque temps les souvenirs de mon enfance ne me quittent plus. Il me semble revoir ce frais jardin, cette longue allée de noisetiers, et la maison où se passèrent mes premiers jours, la grande prairie et les aubépines sous lesquelles je m'asseyais le soir, le bois où je cueillais des primevères et dans lequel je craignais tant de trouver des couleuvres, la garenne où, accompagnée de mon chien favori, je m'amusais à faire peur aux lapins, les vastes landes

qu'embaumaient la fougère et le genêt épineux, où je passais des jours entiers à rêver et à lire les *Mille et une Nuits;* tout cela revit devant moi, un vent frais se joue dans mes cheveux, des voix connues me parlent et m'appellent. *Là-bas! là-bas!* Je vais retrouver mon enfance que j'y ai laissée; je vais retrouver ce temps où j'échappais à mes premières leçons de piano pour aller courir dans les champs, pour suivre des papillons et prendre des nids d'oiseaux. Mais vous, douces compagnes de mes seuls jours heureux, où vous retrouverai-je? Adeline, Emma, Louise, Blanche, et vous, timide Marie!... Deux d'entre elles reposent dans le cimetière de la paroisse, dans ce cimetière où nous jouions quelquefois ensemble; mais toi, la plus tendre et la mieux aimée, Henriette, je te retrouverai. Le temps, l'absence, ne peuvent rien changer à l'affection que tu me portes; tu garderas toujours dans ton cœur de quoi abriter ta pauvre Violette contre de nouveaux orages.

...... Aussi bien, il faut partir afin de ne plus jamais le revoir. Rien n'est triste comme la réunion de deux êtres qui s'étant mutuellement prodigué toutes les richesses de leur âme et de leur nature, se retrouvent, plus tard, trop pauvres pour se faire l'aumône d'un regard ou d'un mot. Tant que dure le sentiment, il y a dans l'ivresse même de la douleur une exaltation qui rend de pareilles entrevues sublimes. Quand arrive

l'indifférence, il faut se fuir ; le mépris que l'on s'inspire dégrade...

... Sitôt arrivée, je m'informai d'Henriette. J'appris que depuis mon départ elle habitait la maison où s'écoulèrent mes premières années. Je m'y rendis hier. Tremblante d'émotion, je frappai à la porte ; une vieille femme vint m'ouvrir, qui, lorsque je demandai madame C..., m'informa qu'elle se trouvait pour le moment chez une de ses amies, et qu'elle ne devait revenir qu'au bout de huit jours. Touchée par mes instances réitérées, elle me permit d'entrer, et m'accompagna pendant que je parcourais ces lieux si chers à mon cœur. Quel ne fut pas mon étonnement en retrouvant tout absolument tel que je le laissai ! Je m'assis sur un sopha pour me reposer ; il me semblait que je rentrais chez moi après une longue promenade. Mes yeux ne rencontraient partout que des objets familiers. Mon piano, sur le pupitre duquel se trouvait la partition des *Nozze di Figaro*, ouverte à l'air de la comtesse : *Dove sono i bei momenti?* mes livres favoris épars sur la table, et à mes pieds un méchant tabouret, mon premier essai en tapisserie ! rien n'était changé. Voyant que je regardais avec une attention qu'elle prenait pour de la curiosité un superbe fauteuil gothique :

— Ah ! madame, me dit la vieille femme, vous trouvez sans doute ces meubles bien bizarres pour un

si beau salon; aussi les derniers propriétaires les avaient-ils tous vendus avant de partir; mais lorsque madame se détermina à venir demeurer ici, au lieu d'acheter de beaux meubles modernes, monsieur a été forcé de racheter toutes ces vieilleries-là pour plaire à sa femme, qui n'en voulut point d'autres.

Dans la chambre d'Henriette je me retrouvai encore.

— De qui ce portrait ? demandai-je à mon guide, en lui montrant une des deux miniatures qui pendaient à chaque côté de la glace.

— De monsieur, me répondit-elle.

— Et cet autre ? ajoutai-je, lui désignant l'autre que je ne reconnaissais que trop.

— D'une amie de madame qui est morte.

Je tressaillis involontairement.

— Morte ! lui dis-je, en êtes-vous sûre ?

— Du moins, je le suppose, car madame ne regarde jamais ce portrait-là sans pleurer.

Nous descendîmes au jardin ; je remarquai que toutes les plate-bandes de fleurs étaient arrangées en corbeilles et entourées d'une large et épaisse bordure de violettes blanches. Je me baissai pour en cueillir une ; la vieille m'arrêta :

— Je vous en supplie, n'en cueillez pas, s'écria-t-elle, personne ici n'ose y toucher, excepté madame elle-même, qui s'en fait un petit bouquet tous les matins.

Henriette ! mon Henriette ! tu ne m'oublies donc pas?

Tu m'attends. Oh ! quand te reverrai-je ? Pourquoi cette femme a-t-elle cru que j'étais morte ? Pourquoi me le dire ? Morte! Cette parole me poursuit malgré moi.

. . . .

Le journal de Viola se terminait là. Voici ce que j'appris sur le sort de cette malheureuse enfant. Lors du retour de madame C...., sa vieille nourrice lui raconta qu'une jeune femme très jolie, mais apparemment fort souffrante, était venue la demander ; qu'elle n'avait point voulu écrire son nom, mais disait qu'elle reviendrait bientôt.

Huit jours plus tard, Henriette, avec son mari et ses deux enfants, prenaient le frais au coucher du soleil, sous les aubépines, dans la prairie.

— Regarde donc, maman, s'écria l'aîné des enfants ; quelle est cette dame qui monte vers nous ?

Madame C.... se tourna du côté qu'indiquait son fils, et aperçut en effet une femme vêtue de noir qui gravissait péniblement, et en s'arrêtant à chaque pas, le monticule au sommet duquel le petit groupe se trouvait assis.

L'inconnue s'avança lentement jusqu'à une vingtaine de pas de madame C..., qui, dès qu'elle put voir ses traits, se leva précipitamment.

« Violette ! Violette ! » s'écria-t-elle en s'élançant vers l'étrangère, qui tomba épuisée entre ses bras.

Les fatigues du voyage et l'émotion causée par ce retour dans son pays natal lui avaient donné une vio-

lente attaque de son ancien mal. Retenue dans son lit depuis huit jours, elle en sortait pour la première fois ce jour-là. Lorsqu'elle revint de son long évanouissement, il était nuit.

— Où suis-je ? murmura-t-elle en promenant des regards curieux autour de l'appartement où elle se trouvait.

— Chez toi, répondit une douce voix ; et Viola, se retournant, reconnut Henriette qui veillait près d'elle.

Les deux amies s'embrassèrent en pleurant.

Après qu'elles eurent causé longtemps des jours passés :

— N'était-ce pas hier que je te quittai, dit Viola, pour aller voir ce monde qui, de loin, me semblait si brillant ? Quelle longue et fatigante journée ! quelles déceptions et quelles souffrances !

Au bout de quelques instants de silence :

— Henriette, n'entends-tu pas les cloches de l'église qui carillonnent ? s'écria-t-elle avec un frisson nerveux. J'ai beau me dire que c'est de la folie ; la nuit, ce son-là m'est toujours aussi insupportable que dans mon enfance, lorsque je me réfugiais toute tremblante près de ma vieille bonne Sara, en me bouchant les oreilles.

Quand Henriette se retrouva seule avec avec son mari :

— Ma pauvre Viola ! s'écria-t-elle en fondant en larmes.

— Ne t'affliges pas ainsi, mon enfant, lui dit M. C..., espérons tout de sa jeunesse et de nos soins.

— Hélas! reprit Henriette, je vois la mort dans tout son être. Je la reconnais à mille signes : à ses joues creuses et brûlantes, à ses mains sèches et maigres, au lustre surnaturel de ses yeux ; et puis son cœur qui tressaille et s'agite, comme un oiseau dans une cage trop étroite, et qui parfois bondit convulsivement, comme s'il avait hâte de briser sa poitrine et d'échapper aux liens qui l'attachent!

Viola passa près d'un mois avec son amie. Sa santé s'affaiblissait de jour en jour, mais son courage et sa douceur ne l'abandonnèrent pas un seul instant. Son plus grand bonheur consistait à s'asseoir, au coucher du soleil, sous les aubépines, et à voir jouer devant elle les enfants d'Henriette, qui l'adoraient.

Un soir, monsieur et madame C.... se trouvèrent forcés de faire une visite dans les environs, et Viola resta seule avec les enfants à sa place accoutumée.

La lune se levait doucement derrière le taillis au fond de la prairie ; un air frais courait dans les branches des arbres, et faisait chuchotter les feuilles ; la rosée suspendait à chaque brin d'herbe une couronne de perles.

Quand madame C.... revint, les enfants dormaient depuis longtemps, et lorsqu'elle s'informa de Viola, on lui répondit qu'elle n'était pas encore rentrée. In-

quiète, Henriette la chercha dans la prairie, et là, aux rayons de la lune, elle l'aperçut couchée sous les aubépines.

— Quelle imprudence, mon Dieu ! s'écria-t-elle dès qu'elle fut près de Viola ; mets mon châle, enfant, et rentre tout de suite ; le serein qui tombe pourrait te faire un mal affreux.

Viola tendit une main glacée à son amie :

— Elle t'attendait pour s'en aller, dit-elle en souriant doucement.

Madame C... put à peine voir la petite convulsion qui de temps en temps agitait ses lèvres, la pesanteur de ses paupières qui bleuissaient déjà, et les gouttes de sueur qui brillaient sur son front.

— Henriette, dit Viola d'une voix éteinte, promets-moi de couper demain matin toutes les violettes de ton jardin, et de n'en plus laisser refleurir jusqu'à l'année prochaine.

Henriette se jeta à genoux près de son amie, et, l'entourant de ses bras, la serra contre son cœur. Mais à peine eut-elle touché les lèvres glacées de Viola, qu'elle poussa un cri d'effroi et s'évanouit.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

M. CH. NODIER.

	pages.
Les Proscrits	7
Lettre d'un Solitaire des Vosges à l'éditeur	50
La Filleule du Seigneur	57
Une heure	64
Sanchette, ou le Laurier rose	75
Les Aveugles de Chamouny	78
Histoire du chien de Brisquet	116
Polichinelle	121
Le Bibliomane	138

M. TOPFFER.

Élisa et Widmer	159

M. LE COMTE DE PEYRONNET.

Le Capucin	209

M. ARTHUR DUDLEY.

La double Amande	253
Une valse de Strauss	325
Viola Bianca	345

FIN DE LA TABLE.

